LIBRAIRE D'UN JOUR

LARA FABIAN

DANS CE NUMÉRO

ANAÏS BARBEAU-LAVALETTE
DEBORAH LEVY
FRANCINE RUEL
ANNIE PERREAULT
MAXIME RAYMOND BOCK
MAHIGAN LEPAGE
HÉLÈNE ROBITAILLE
CÉCILE GARIÉPY
JÉRÉMIE McEWEN
MUSTAPHA FAHMI
JULIE FLETT
FRANÇOIS ROCA
OLIVIER DUCHARME
VÉRONIQUE-MARIE KAYE
ANOUK LANOUETTE TURGEON
DAWN DUMONT
ALEX A.
JACQUES GOLDSTYN
RACHEL CUSK
LES RÉCOMPENSÉS DE 2021

DÉCEMBRE JANVIER
GRATUIT
Nº 128
2021-2022

Les libraires

LE BIMESTRIEL DES LIBRAIRIES INDÉPENDANTES

Poste-publications 40034260



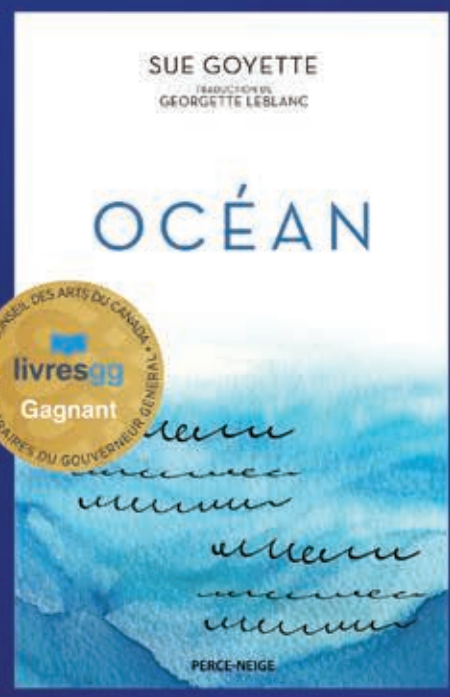
L'Acadie prend le large avec

LES ÉDITIONS PERCE-NEIGE

POÉSIE * ROMAN * RÉCIT * THÉÂTRE * ESSAI * HISTOIRE



Appuyé par de magnifiques illustrations, **Les premiers pas de l'Acadie** présente 20 pionniers et pionnières qui ont marqué une période méconnue de l'histoire acadienne. Enfin un ouvrage emballant qui met de côté les malheurs de l'Acadie pour mettre l'accent sur la créativité et l'audace des premiers arrivants !



Sue Goyette propose dans ce livre étonnant rien de moins que la biographie de l'**Océan** ! Un recueil de poésie peuplé d'images et de métaphores percutantes, de mythes et de légendes urbaines que met en relief la traduction absolument singulière de la poète Georgette LeBlanc.



Infini raconte l'histoire de l'expropriation des gens de sept villages côtiers du Nouveau-Brunswick afin de créer le Parc national de Kouchibouguac. Un véritable drame social et une saga judiciaire interminable mettant en scène, entre autres, les célèbres Jackie et Yvonne Vautour.

LES ÉDITIONS PERCE-NEIGE 40 ANS

editionsperceneige.ca
info@editionperceneige.ca
506-380-0740

New Nouveau Brunswick CANADA
Canada
Conseil des Arts du Canada
Canada Council for the Arts

LEMÉAC

LITTÉRATURE



JEAN BÉDARD
Sur la route des grandes sagesses

En comparaison de la durée d'une montagne, la vie humaine occupe à peine l'espace d'un grain de moutarde, mais par ce grain elle finit par couvrir toutes les montagnes. Sans la vie humaine, l'éternité n'aurait pas de pied pour marcher.



BIZ
L'horizon des événements

Oui, je sais, je tutoie Céline. C'est que je l'enseigne à l'Université de Montréal au Québec depuis plus de vingt ans. Ça crée des liens. Hein, Ferdinand, que ça crée des liens ? Même avec les génies insupportables.



MARIE-SISSI LABRÈCHE
225 milligrammes de moi

Ce qui ne me tue pas me rend plus folle.



MARC SÉGUIN
Affaires de terre et patentes d'artiste
Chroniques

Samedi soir. On avait oublié de fermer les portes du poulailler. Une nuit claire. Presque la pleine lune. Des milliards d'étoiles. On les a comptées.



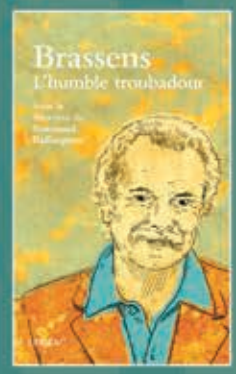
MICHEL TREMBLAY
Offrandes musicales

* Aussi offert en version livre audio, lu par Gilles Renaud

L'image stéréophonique n'existe plus pour moi puisque je n'entends plus que d'une oreille... Mais tant et aussi longtemps que je pourrai continuer à *regarder* la musique, je le ferai. Avec une joie différente, une joie en quelque sorte détournée, mais une joie quand même.

* Téléchargeable sur ces plateformes : leslibraires.ca, Apple, Kobo et Google

ESSAI



Collectif sous la direction de
NORMAND BAILLARGEON
Brassens. L'humble troubadour

Il y a presque un demi-siècle, Brassens avait compris que l'anarchie n'est ni un catéchisme ni une série de dogmes, mais une sagesse existentielle. Vivre en anarchiste, voilà toute l'anarchie.

Michel Onfray

LA PETITE BLANCHE



JOHANNE FOURNIER
L'état de nos routes

Chez mes parents, la route passe devant la maison. La maison. La route. La mer. Un peu de terrain disparaît d'année en année, et les arbres tombent dans le cap. Certains s'accrochent par leurs racines, mais le vent et le salin les arrachent. Ça m'arrache aussi, chaque fois.



AUDRÉE WILHELMY
Plie la rivière

Cette enfant est trop habitée, trop ; elle pousse tout en fureurs lisses. Son corps déborde l'habit de sa peau.

Québec · Conseil des arts du Canada · Canada Council for the Arts

LEMEACEDITEUR.COM



DES LIVRES *à offrir*

ÉDITIONS MULTIMONDES

editionsmultimondes.com







LE MONDE DU LIVRE
7 Éditorial (Jean-Benoît Dumais)
32 Quand l'autoédition devient une solution
34 Créer du lien : Les auteurs québécois débarquent sur Wiki
56 Les grands récompensés de 2021
98 Champ libre (David Bélanger)

LIBRAIRE D'UN JOUR
8 L'histoire gustative et littéraire de Lara Fabian

ENTRE PARENTHÈSES
10-14-16-27-31-76-77-82

DANS LA POCHE
11

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE ET FRANCO-ONTARIENNE
12 Annie Perreault : S'exposer aux grands vents
15 Francine Ruel
17 Les libraires craquent !
18 Anaïs Barbeau-Lavalette : Au-dessus du niveau de la mère
21 Anouk Lanouette Turgeon : Respirer sous l'eau
23 La fresque chamarrée de Mahigan Lepage
24 Maxime Raymond Bock : L'histoire à hauteur d'homme
26 Véronique-Marie Kaye : Pas comme les autres
30 Hélène Robitaille : Habiter ce qui n'aura pas lieu
37 Ici comme ailleurs (Dominic Tardif)

POÉSIE
40 Les libraires craquent !

LITTÉRATURE AUTOCHTONE
43 Dawn Dumont

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE ET CANADIENNE
46 Rachel Cusk : Naissance d'une mère tout en chaos
48-49 Les libraires craquent !
53 Sur la route (Elsa Pépin)
54 Deborah Levy : Comment faire une maison avec un livre
59 En état de roman (Robert Lévesque)

ESSAI
61-67 Les libraires craquent !
62 Jérémie McEwen dans l'univers de Mustapha Fahmi
66 Olivier Ducharme : Et si on imaginait nos déplacements autrement ?
71 Sens critique (Normand Baillargeon)

POLAR ET LITTÉRATURES DE L'IMAGINAIRE
72 Les libraires craquent !
75 Indices (Norbert Spehner)

LITTÉRATURE JEUNESSE
78 Balados documentaires jeunesse : La puce à l'oreille et son projet *À l'écoute*
80 François Roca : Du talent, sans l'ombre d'un doute
84 Cécile Gariépy : Un vent (coloré) dans les voiles
86 Julie Flett : Tisseuse de ponts
88 Les libraires craquent !
89 Alex A.
91 Au pays des merveilles (Sophie Gagnon-Roberge)

BANDE DESSINÉE
93 Jacques Goldstyn
94 Les libraires craquent !
95 Quoi de 9 ? (Jean-Dominic Leduc)



FILLE DE LIBRAIRE, JOSÉE-ANNE PARADIS A GRANDI ENTRE LIVRES, PARTIES DE SOCCER ET SORTIES CULTURELLES.

À FOISON

Il y avait dans mon chez-moi une pièce que j'utilisais peu : mon bureau. Mais depuis l'avènement du télétravail, j'ai enfin pris possession de ce lieu que j'aime pourtant particulièrement. Au terme d'une saison littéraire bien remplie, me voilà cependant assise au milieu de dangereuses et nombreuses piles de livres à lire, de livres lus, de livres à ranger…

À ma gauche trône dans une pyramide la réédition en format poche de *Révolutions* de Dominique Fortier et Nicolas Dickner, le tout-carton *Objet perdu* consulté pour l'entrevue en page 84 avec Cécile Gariépy, qui signe notre couverture, le tout menu et vert scintillant *Manifeste céleste* de Pattie O'Green que je me jure de lire depuis des jours, le nouveau Tanguy Viel et une bonne dizaine d'autres romans ou essais parus cette saison. Derrière moi, je n'ose pas compter, mais assurément une centaine d'ouvrages, éparpillés en monticules dispersés sur le sol, ou encore sur le sofa turquoise — qui voit se poser sur lui beaucoup plus de livres que de fesses —, et qui sont disposés selon des classifications bien précises. Lorsque mon fils de 3 ans franchit ces murs de papier et ces labyrinthes improvisés de son petit pas chambranlant d'excitation, j'avoue me dire, parfois, que le moment de l'effondrement est venu.

Les livres font partie de ma vie. Les livres font partie de mon travail. Les livres font partie de ma maisonnée. Mais si ceux-ci sont aujourd'hui aussi accessibles, il est bon de se rappeler que ça ne fut pas toujours le cas. À ma droite, j'ai justement *L'infini dans un roseau : L'invention des livres dans l'Antiquité*, d'Irene Vallejo (Les Belles Lettres), qui attend que je le termine. C'est un essai à des années-lumière de ce qu'on pourrait s'imaginer de ronflant (la preuve : 300 000 exemplaires ont été vendus en espagnol, sa langue originale) qui commence, tambour battant, en mettant en scène ces mystérieux groupes d'hommes qui sillonnent les territoires de la Grèce et d'autres lointaines contrées à la recherche de biens rares et précieux… C'est que cette histoire prend sa source en Égypte, où un roi à l'esprit mégalomane avait un but en tête : dénicher tous les livres du monde, rien de moins, et les acheter, les piller ou les copier pour les ramener à Alexandrie. « L'atmosphère grisante autour de ces rouleaux écrits et leur accumulation dans la gigantesque Bibliothèque dut être à peu près similaire à l'explosion créatrice que signifient aujourd'hui Internet et la Silicon Valley », y lit-on. Ces hommes en quête de livres au nom d'un roi fasciné par tout ce savoir couché sur papyrus risquaient leur vie, car, la nuit venue, des brigands en voulaient à leur bourse et les scarabées à leur peau. Je vous assure, cette source d'information inouïe sur les livres au temps de l'Antiquité se lit comme un roman d'aventures !

Si je vous parle de ce foisonnement de livres, mais aussi de la grande épopée qui a précédé notre époque où les ouvrages sont devenus accessibles — au point de nous encombrer — sans que nous ayons à combattre le venin d'un scorpion ou la hallebarde d'un voyou, c'est pour mettre la table à ce numéro qui, contrairement à nos habitudes, ne contient aucun dossier thématique. En contrepartie, il foisonne d'entrevues et donne voix à plus de vingt auteurs ou collaborateurs du milieu. Ainsi, on espère que vous trouverez entre les pages qui suivent de quoi faire grandir vos tours de livres à lire !

Les libraires

Pour Noël, offrez des livres !

Demandez les conseils de nos libraires et consultez notre catalogue de Noël, en librairie ou en ligne sur **leslibraires.ca**



120 librairies indépendantes

Cueillette en librairie
Livraison postale

Feuilletez notre catalogue sur
leslibraires.ca/catalogue

Éditorial



Rayonner jusqu'en Allemagne

Voilà déjà vingt mois que les organisateurs d'événements littéraires et de salons du livre s'adaptent continuellement pour créer de nouveaux formats de rencontre entre le public et les auteurs. Chacun d'entre eux a eu la chance de tirer des leçons d'une première édition d'un événement présentée en temps de pandémie ou d'apprendre des succès récoltés par ses pairs.

PAR JEAN-BENOÎT DUMAIS
DIRECTEUR GÉNÉRAL

On peut se réjouir de toutes ces initiatives nouvelles, souvent en ligne, qui parlent de littérature. Toutefois, « vivre un festival » en présentiel n'a pas d'égal, ne serait-ce que pour les rencontres humaines fortuites, au détour des œuvres qui créent l'événement. Dans le cas des salons du livre, il faut admettre qu'une programmation en ligne, même avec des liens Web transactionnels pour faciliter la vie des lecteurs afin qu'ils mettent la main sur les livres, a peu à voir avec une foire commerciale du livre. Les toutes récentes éditions des salons de Rimouski et de Montréal, en présentiel et en formule réduite, rappellent le sens de la rencontre que nous prisons tous.

Il est un événement qui, lui, n'allait être tenu qu'une seule fois, du 20 au 24 octobre dernier : le Canada à l'honneur à la Foire du livre de Francfort 2021. Cette foire constitue le plus important événement de l'industrie du livre au monde et, dans le cadre de ces festivités réservées aux talents littéraires canadiens, le Québec a été représenté de manière éclatante. Pas moins d'une centaine de titres d'ici fraîchement parus en allemand étaient à l'honneur, résultat d'un travail colossal réalisé au cours des dernières années à coup de rencontres et de missions d'exportation pour stimuler la vente de droits. Comme bons coups de cette foire, soulignons notamment l'exemple du roman *Sauvagines*, de Gabrielle Filteau-Chiba, dont les droits ont été achetés par Stock, qui publiera en janvier 10 000 exemplaires comme premier tirage, en plus de la vente des droits de traduction en six langues, dont l'anglais. De la même auteure, *Encabanée* paraîtra quant à lui en Folio en janvier.

Même si l'événement tenu en formule hybride est maintenant derrière nous, ses retombées se feront sentir pendant plusieurs années. Karine Vachon, directrice générale de l'Association nationale des éditeurs de livres (ANEL), explique : « Lorsqu'une œuvre est traduite à l'étranger, cela peut stimuler l'intérêt d'éditeurs d'autres marchés. Pour certains titres d'ici, la traduction en Allemagne sera un véritable tremplin vers un plus grand rayonnement international. Les portes de l'Italie se sont ouvertes pour Marie-Claire Blais, par exemple, à la suite de l'immense intérêt que lui a porté son éditeur allemand. À terme, cela a une incidence sur la réceptivité des autres pays et donne des munitions aux éditeurs d'ici pour défricher de nouveaux marchés et faire connaître les auteurs à travers le monde. »

Je vous invite à visionner sur YouTube la série vidéo *Québec im Gepäck* (*Le Québec dans les bagages*) produite par l'ANEL pour l'événement et mettant en scène des auteurs d'ici en discussion avec leur éditeur allemand. Elle offre un regard chaleureux sur l'intérêt que portent les lecteurs et l'industrie de l'édition germanophones à Michel Jean, Joséphine Bacon, Catherine Mavrikakis, Mireille Gagné, Edem Awumey et Alain Deneault.

On me dit que la Foire du livre de Francfort 2021 avait, d'une certaine manière, un parfum post-pandémique, qui exhalait l'audace de se retrouver à nouveau en personne dans cet événement d'envergure. En 2022, ce sera l'Espagne qui sera à l'honneur avec, nous l'espérons, de doux effluves de normalité. ◇

Les libraires,

C'EST UN REGROUPEMENT DE PLUS DE 115 LIBRAIRIES INDÉPENDANTES DU QUÉBEC, DU NOUVEAU-BRUNSWICK ET DE L'ONTARIO. C'EST UNE COOPÉRATIVE DONT LES MEMBRES SONT DES LIBRAIRES PASSIONNÉS ET DÉVOUÉS À LEUR CLIENTÈLE AINSI QU'AU DYNAMISME DU MILIEU LITTÉRAIRE.

LES LIBRAIRES, C'EST LA REVUE QUE VOUS TENEZ ENTRE VOS MAINS, DES ACTUALITÉS SUR LE WEB (REVUE.LESLIBRAIRES.CA), UN SITE TRANSACTIONNEL (LESLIBRAIRES.CA), UNE COMMUNAUTÉ DE PARTAGE DE LECTURES (QUIALU.CA) AINSI QU'UNE TONNE D'OUTILS QUE VOUS TROUVEREZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE INDÉPENDANT.

LES LIBRAIRES, CE SONT VOS CONSEILLERS EN MATIÈRE DE LIVRES.

« **Les libraires**

LIBRAIRE D'UN JOUR

Lara Fabian

Pour Lara Fabian, les bons repas sont des occasions de se rassembler, de festoyer, de se réconforter. Qu'elle soit italienne, belge, québécoise, japonaise, tunisienne, américaine, russe, française ou israélienne, la nourriture est le fil conducteur de son premier livre. Hybride littéraire faisant appel aux sens, *Je passe à table* (Libre Expression) est une courtepointe d'histoires, une œuvre artistique digne des *coffee table books* et un livre contenant les recettes qui ont jalonné sa vie. Pour la revue *Les libraires*, c'était l'occasion parfaite de discuter avec la chanteuse des mots qui nourrissent son âme.

PAR SAMUEL LAROCHELLE

L'HISTOIRE GUSTATIVE ET LITTÉRAIRE DE LARA FABIAN

© Geneviève Charbonneau



Après avoir écrit des centaines de chansons, Lara Fabian a ressenti le désir d'écrire un premier livre. « J'avais la volonté de me balader chronologiquement entre diverses histoires de ma vie qui me semblaient d'un certain intérêt et qui étaient infiniment liées à la table, explique l'artiste en entrevue. Puisque la cuisine est un geste dans lequel je me commets tous les jours et qu'elle m'a été transmise depuis toute petite, j'ai écrit ce livre en me déposant pour me raconter. »

À la fois intimes et universelles, chaleureuses ou dramatiques, les dix-sept histoires qui jalonnent son ouvrage lui permettent de se dévoiler en s'éloignant de la forme autobiographique classique. Mais n'allez pas y voir un besoin de faire différent des autres. « Je sais que ça peut paraître étrange, mais je ne me pose pas ce genre de questions. Plus à mon âge. Aujourd'hui, je ne me demande plus quelle sera l'observation des autres. Je n'avais pas la volonté de défier les critères ou de modifier les paramètres de ce genre littéraire, mais d'être authentique. »

Page après page, on la sent sincère, blagueuse, vulnérable et parfois jalouse de son intimité, préférant survoler certains passages de sa vie ou carrément éviter d'y plonger. « Une de mes histoires n'a pas fini dans le livre, parce qu'elle était trop douloureuse. Je n'essayais pas de faire l'économie de la raconter pour ne pas blesser les autres, mais parce qu'elle m'aurait blessée moi. On aurait pu la lire en se disant "pauvre petite star internationale", mais je ne donnerai pas cette arme-là à quelqu'un pour me faire battre. »

La naissance d'un amour

Si la nourriture se trouve au cœur de la vie de Lara Fabian, les livres sont quant à eux jamais très loin. « Dans ma famille, on se donnait souvent des bouquins en cadeau. C'était une façon de se dire les uns aux autres : "Voilà ce que j'aimerais que tu saches ou ce à quoi j'aimerais que tu t'intéresses". »

Si la Comtesse de Ségur a marqué sa tendre enfance, les bandes dessinées, si chères aux yeux de ses compatriotes belges, ont vite trouvé grâce à ses yeux. De *Boule et Bill* à *Tintin*, en passant par *Gaston Lagaffe*, *Astérix*, *Léonard*, *Cubitus* et *Yoko Tsuno*, les mots et les images étaient un mariage quasi quotidien pour celle qui s'est ensuite concentrée sur la chanson. « À l'adolescence, je me suis enfuie dans la musique. J'étais beaucoup plus dans un besoin d'exprimer des choses, même avec maladresse, que dans le fait d'emmagasiner. »

Cela dit, sa mère avait l'habitude de lui acheter des essais en quantité. « Maman aimait beaucoup les livres qui relataient combien nos possibilités étaient glorieuses en tant qu'humain. » Des années plus tard, un titre québécois l'a chavirée : *Juillet* de Marie Laberge. « On y découvre que l'amour n'est pas un sentiment, mais une vibration qui peut nous cueillir avec beaucoup de violence et donc, par défaut, nous élever avec fulgurance. C'est un des livres que j'ai le plus lus et offerts en cadeau. »

Une pièce bibliothèque

En lisant le récit biographique, on apprend que la famille de Lara Fabian a déménagé souvent durant sa jeunesse. Chose qu'elle a elle-même répétée à plusieurs reprises durant sa vie d'adulte. Presque chaque fois, ses livres la suivaient. « La dernière fois que j'ai déménagé mes centaines de livres, je les ai logés dans ma petite maison en Italie, dans une pièce bibliothèque. Je ne pensais plus partir de là, mais quand les choses ont changé, j'ai décidé que je ne les bougerais plus. »

Qu'elle soit au Québec, en Italie, en Belgique, en France ou en tournée à travers le monde, ses bouquins lui manquent. « Ce sont des objets merveilleux, parfois même des objets de réconfort. J'ai réussi à réunir un peu plus de la moitié de mes livres dans mon Kobo pour les avoir avec moi partout. »

Des livres et des sons

Si son bouquin nous permet de mieux comprendre certaines épreuves physiques qu'elle a traversées au fil du temps, il nous offre également l'occasion de découvrir un de ses livres fétiches : *L'effet Mozart : Les bienfaits de la musique sur le corps et l'esprit*, de Don Campbell. « En Chine, des moines appliquent des pratiques ancestrales millénaires qui utilisent le chant pour dissoudre des champs actifs de douleur. Je sais que c'est extrêmement controversé de parler de ça. Mais le livre illustre de manière neuroscientifique comment on peut déconstruire un amas physique souffrant par le son. Quand je me suis brisé des vertèbres, j'ai utilisé l'une de ces techniques. C'est un procédé très lent et laborieux. »

Elle évoque également *Au cœur du vivant* d'Isabelle Padovani. « Ce sont des textes courts et poétiques qui racontent, un peu à la manière de la sagesse indienne, ce qui est disponible dans les mots pour évoluer. » Pas surprenant qu'une chanteuse de son expérience et de son expertise ait depuis des années approfondi les bienfaits des sons et des mots. On remarque d'ailleurs que plusieurs de ses lectures préférées sont des ouvrages sur la psychologie ou le développement personnel. « Ça correspond à un besoin. Je n'ai pas l'intention de paraître plus savante que je ne le suis en disant ça. Ces lectures me font tout simplement du bien. »

Quand on creuse un peu, on découvre qu'elle est également séduite par des essais, des faits vécus et des romans, comme la célèbre saga *L'amie prodigieuse* d'Elena Ferrante, qu'elle a relue cet automne en italien. Une langue dans laquelle elle savoure également *La grammaire de la fantaisie*. « Ce livre confirme avec beaucoup de simplicité et de passion à quel point les mots peuvent être puissants. » ◇

Les lectures de Lara Fabian

Du bon usage des crises
Christiane Singer (Albin Michel)

King Kong théorie
Virginie Despentes (Le Livre de Poche)

L'œuvre du grand lièvre filou
Serge Bouchard (MultiMondes)

Em
Kim Thúy (Libre Expression)

Le jeûne, un art de vivre
Jason Fung, Eve Mayer
et Megan Ramos (Trécarré)

L'amie prodigieuse
Elena Ferrante (Folio)

Soyons aussi intelligents que la nature
Gunter Pauli (L'Observatoire)

Glorieuses possibilités
Gary M. Douglas (Courrier du livre)

Au cœur du vivant
Isabelle Padovani (Guy Trédaniel)

Juillet
Marie Laberge (Québec Amérique)

NOUVEAUTÉ
format poche
—
Marie Demers
—
LES DÉSORDRES AMOUREUX



« Marie Demers maîtrise toujours ici avec souplesse le rythme fougueux de ses phrases comme de ses chapitres, et ne recule jamais devant une occasion de soumettre sa Marianne au scalpel de son humour doucement cruel. »

Dominic Tardif, *Le Devoir*

livres-bq.com
BQ BIBLIOTHÈQUE QUÉBÉCOISE

ENTRE PARENTHÈSES

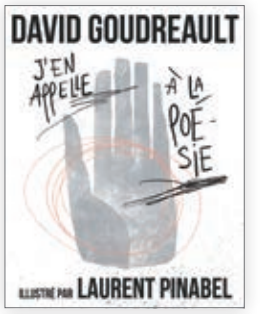
LAISSER CIRCULER LES GRANDES VOIX !

Il était temps que les albums illustrés se mettent enfin au service d'œuvres destinées aux adultes ! Et ce sont Les 400 coups qui régaleront les grands avec leur nouvelle collection nommée « Les Grandes Voix » mettant en images des poèmes, discours, chansons ou monologues marquants. Les deux premiers titres annoncés sont *Quand les hommes vivront d'amour*, la chanson de Raymond Lévesque mise en images par Pierre Pratt, et *J'en appelle à la poésie*, le slam de David Goudreault qui prend vie sous les traits de Laurent Pinabel.

Cette forme littéraire, celle de l'album illustré adulte, demeurait encore trop marginale, autant dans le paysage littéraire franco-européen que québécois, et il est réellement réjouissant de voir deux si beaux textes mis habilement en images par des illustrateurs qui utilisent leur talent, certes, mais aussi leur intelligence. Cette forme permet une lecture complémentaire du texte, un approfondissement où il est bon laisser aussi les images parler. Le choix des textes est d'ailleurs excellent : des mots qui remuent et bousculent juste assez pour nous laisser pensifs devant des illustrations porteuses.



© Extrait tiré de *J'en appelle à la poésie* de David Goudreault et Laurent Pinabel (Les 400 coups)

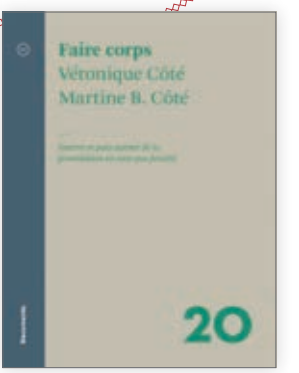




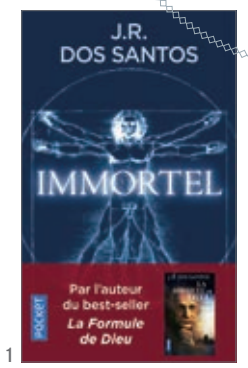
UN DOUBLÉ POUR VÉRONIQUE CÔTÉ

La comédienne, dramaturge et metteure en scène Véronique Côté, auteure notamment de *Tout ce qui tombe* et *La vie habitable*, offre chez Atelier 10 deux nouveaux titres qui se penchent sur le sujet de la prostitution : la pièce de théâtre *La paix des femmes* et l'essai *Faire corps*, signé en collaboration avec son amie Martine B. Côté, qui a travaillé auprès de personnes victimes d'exploitation sexuelle. La pièce, qui sera présentée au Théâtre de la Bordée à partir du 11 janvier prochain, met en scène une professeure universitaire qui voit ses convictions ébranlées par une ancienne étudiante qui vient la confronter à propos de ses idées. La prostitution, l'exploitation, les rapports de force et de pouvoir ainsi que les relations hommes-femmes sont au cœur de la réflexion essentielle que soulève ce texte. Cette réflexion, qui aspire à *la paix des femmes*, se poursuit dans l'essai *Faire corps*, qui oppose ceux qui normalisent le travail du sexe et ceux qui souhaitent l'abolir.





DANS LA POCHE



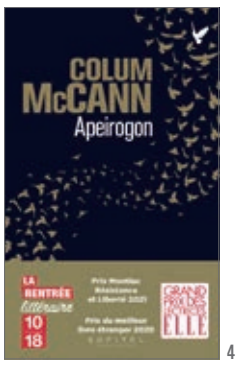
1



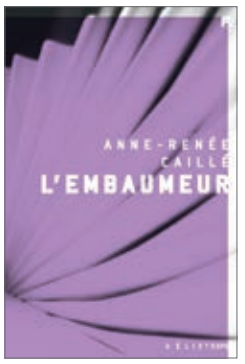
2



3



4



5



6



7



8

1. IMMORTEL / J. R. dos Santos (trad. Adelino Pereira), Pocket, 656 p., 16,95 $

La naissance de deux bébés génétiquement modifiés vient d'être annoncée par un brillant scientifique chinois. Cependant, ce dernier disparaît après sa conférence, ce qui préoccupe la presse internationale, mais aussi les services secrets. C'est le retour du personnage de Tomás Noronha, professeur d'histoire, qui est cette fois sollicité par un homme de la Défense américaine. Le professeur découvrira alors les vrais enjeux des recherches du savant chinois qui travaille sur l'immortalité. Basé sur les réelles avancées de la science, ce thriller scientifique et philosophique explore le futur de l'humanité, l'intelligence artificielle, ses limites, ses conséquences et ses dérives. C'est captivant, confrontant, vertigineux, voire angoissant…

2. LES DÉSORDRES AMOUREUX / Marie Demers, BQ, 240 p., 11,95 $

On suit les tribulations amoureuses de Marianne, qui cumule les déboires amoureux, les amours impossibles, les aventures avec son ex, les baises sans lendemain, les fréquentations sans engagement alors que parfois, elle aimerait peut-être que ça devienne plus sérieux. Elle essaie de comprendre ce qui explique ces déconfitures et ces désillusions. Est-ce sa faute ? Sabote-t-elle son bonheur ? Elle a « peur d'être trop défectueuse pour l'amour ». À travers l'écriture, la solitude et un voyage en Colombie, Marianne tente de se trouver. Cette quête identitaire et amoureuse est racontée de façon déconstruite, par bribes, avec réalisme, humour et lucidité, et une plume assumée.

3. LA MER SANS ÉTOILES / Erin Morgenstern (trad. Julie Sibony), Pocket, 758 p., 16,95 $

« C'est comme lire plusieurs livres dans un seul… », a écrit le libraire Billy Robinson à propos de ce roman qui rend hommage à la magie de la littérature, de l'imagination et de l'impossible. À la bibliothèque de son université, un étudiant découvre un intrigant livre sans auteur, dont une scène relate, à sa grande surprise, un moment précis de sa propre enfance qu'il n'a jamais raconté. Il entreprend alors de découvrir qui se cache derrière l'écriture de cet étrange bouquin qui semble familier avec son histoire, ce qui l'entraînera dans une quête merveilleuse empreinte de mystères, de labyrinthes, de fables et d'aventures. Avec *La mer sans étoiles*, l'auteure du roman *Le cirque des rêves* fignole une œuvre ambitieuse, inventive, onirique et envoûtante.

4. APEIROGON / Colum McCann (trad. Clément Baude), 10/18, 648 p., 17,95 $

Ce grand livre, qui a remporté de très nombreux prix, raconte l'histoire surprenante d'un Israélien et d'un Palestinien qui virent leurs destins se croiser à la suite d'un attentat suicide dans lequel ils perdirent tous deux leur fille respective. Colum McCann nous plonge dans le conflit et ses répercussions violentes, mais bâtit le roman sur l'espoir, en proposant une manière de résoudre le problème qui passe par le dialogue et la paix. Grâce à l'association *Combattants for Peace*, qu'ils créeront en joignant leurs forces, les deux hommes tenteront de faire leur deuil tout en faisant bouger les choses, tout en bouleversant le lecteur pour le conscientiser au passage.

5. L'EMBAUMEUR / Anne-Renée Caillé, Héliotrope, 104 p., 15,95 $

Ce premier roman d'Anne-Renée Caillé a été inspiré par des anecdotes de son père, qui a pratiqué le métier d'embaumeur alors qu'elle était toute petite. Sans tomber dans le sensationnalisme et le glauque, l'auteure ficelle un récit unique, tricoté des vies de toutes ces personnes dont son père connaît les secrets, décédées parfois trop tôt, parfois de manière surprenante. Le livre est aussi l'occasion de remettre en question notre rapport à la mort et à nos rituels funéraires, sujet sur lequel l'embaumeur et l'auteure ont bien des choses à dire. Anne-Renée Caillé vient tout juste de publier son deuxième roman, *Voyances*, qui relate les multiples visites faites chez des médiums.

6. LE CORPS DES BÊTES / Audrée Wilhelmy, Nomades, 192 p., 12,95 $

Dans son troisième roman, Audrée Wilhelmy explore les tabous de l'inceste, dans le milieu bien particulier d'un petit village reculé où tout le monde est lié par le sang. On se plonge dans la vie de la petite Mie, qui développe une fixation sur son oncle, Osip, avec qui elle voudrait pouvoir « faire le sexe des humains ». C'est dans les non-dits et les insinuations que ce livre tire sa force, alors que tous ses personnages nous poussent à nous glisser dans leur univers particulier dans une bestialité souvent choquante. L'auteure originaire de Québec, qui a été finaliste pour de nombreux prix littéraires, sévit de nouveau avec un roman d'une poésie déconcertante, qui ne fait pas dans la dentelle.

7. NOS ESPÉRANCES / Anna Hope (trad. Elodie Leplat), Folio, 400 p., 16,50 $

Ce roman de la très sensible autrice britannique Anna Hope (*Le chagrin des vivants*) nous transporte au cœur d'une amitié formée par trois femmes de 35 ans : la comédienne dont la carrière ne décolle pas, la nouvelle mère dont le couple bat de l'aile et la professionnelle qui n'arrive pas à tomber enceinte. Elles sont toutes différentes et ont toutes leurs saveurs, et c'est là que se situe la richesse du roman. Bien qu'elles aient partagé une maison victorienne à Londres dans les années 1990, ces trois femmes n'auraient pu s'imager prendre des chemins tant parallèles — car c'est aussi l'histoire d'une désillusion. Celle des rêves qui n'ont pas abouti comme elles se l'imaginaient plus jeunes : par rapport à la carrière, au mariage et à la maternité, mais aussi à l'identité. Dans ce récit tissé avec adresse, habilement déconstruit chronologiquement, Hope questionne, encore et toujours, la condition féminine.

8. UN JOUR VIENDRA COULEUR D'ORANGE / Grégoire Delacourt, Le Livre de Poche, 282 p., 13,95 $

« Il y a toujours une impossibilité dans l'amour, c'est ce qui le rend fascinant. » On peut lire ces mots dans la préface de ce roman, dont le titre provient d'un poème d'Aragon, mettant en scène deux adolescents très différents. Un jeune de 13 ans vit isolé dans son monde imaginaire et organise son univers grâce aux chiffres et aux couleurs. Ce garçon autiste tombera amoureux d'une fille musulmane pendant qu'une indignation gronde dans les rues en France. Humanité et résilience sont au menu de cette œuvre sur la beauté de l'enfance et de l'amour, dans laquelle espoir et colère se côtoient. Soulignons également la nouvelle parution de l'auteur, *L'enfant réparé* (Grasset), un récit autobiographique sur ses blessures d'enfance et sur son parcours d'écrivain ; l'écriture sera réparatrice.



© Julie Artacho

ENTREVUE

Annie Perreault

S'exposer aux grands vents

/

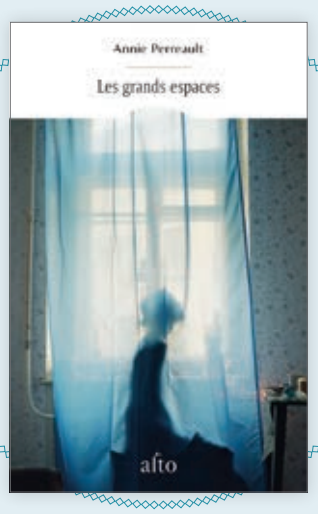
Dans *Les grands espaces* (Alto), le troisième roman d'Annie Perreault, le désir de liberté appelle de toutes parts et nous amène dans sa foulée. Dans la rudesse du froid sibérien, une femme avance sur le lac Baïkal, en proie à une intransigeante envie de poser les pieds sur ce sol glacé où court en dessous une vie indépendante et mystérieuse. Elle fonce devant, sans lendemain ni mémoire, répondant à une idée fixe, celle de traverser l'immensité pour pouvoir peut-être s'apercevoir sur la ligne d'horizon.

◇◇◇

PAR ISABELLE BEAULIEU

◇◇◇

Pour prendre la mesure de l'expérience vécue par son personnage, Annie Perreault s'est elle-même rendue en Sibérie, courir un marathon qui lui a fait traverser le Baïkal, ce grand lac gelé soumis au soufflement des rafales et auréolé d'un caractère sacré. Comme cela arrive souvent, ce qu'elle a éprouvé ne ressemblait en rien à ce qu'elle avait anticipé. « J'avais envisagé quelque chose d'éprouvant et de difficile, et étonnamment, c'est un marathon que j'ai vécu dans une espèce d'état de grâce », explique-t-elle. Confrontée à la blancheur qui masque les repères, la coureuse vivait l'aventure, malgré la vastitude du paysage, comme un trajet de solitude, un parcours intérieur vécu dans la confiance et la force. Investie d'une énergie nouvelle, elle revient au Québec et donne une tournure différente à son roman. Sans mettre de côté l'histoire initiale, elle prend le pari de s'introduire dans le livre, empruntant les chemins parallèles de la fiction et du récit. « La lecture de Deborah Levy m'a certainement influencée parce que l'autrice se révèle, mais avec pudeur, et montre qu'à partir d'une expérience personnelle on peut s'inscrire dans quelque chose de plus global », raconte-t-elle. Elle a longtemps résisté à occuper une place, mais ce roman prenant souvent les devants sur la ligne directrice qu'Annie Perreault avait tracée, elle accepte finalement de laisser venir ce qui insiste. D'un chapitre à l'autre, on entendra donc tour à tour la voix d'Anna — la femme qui marche sur le lac —, puis celle de l'écrivaine, mêlant sa voix à toutes les autres qui viendront à nous au fil de l'avancement de l'histoire qui se vit à travers un voyage.



LES GRANDS ESPACES
Annie Perreault
Alto
246 p. | 24,95 $

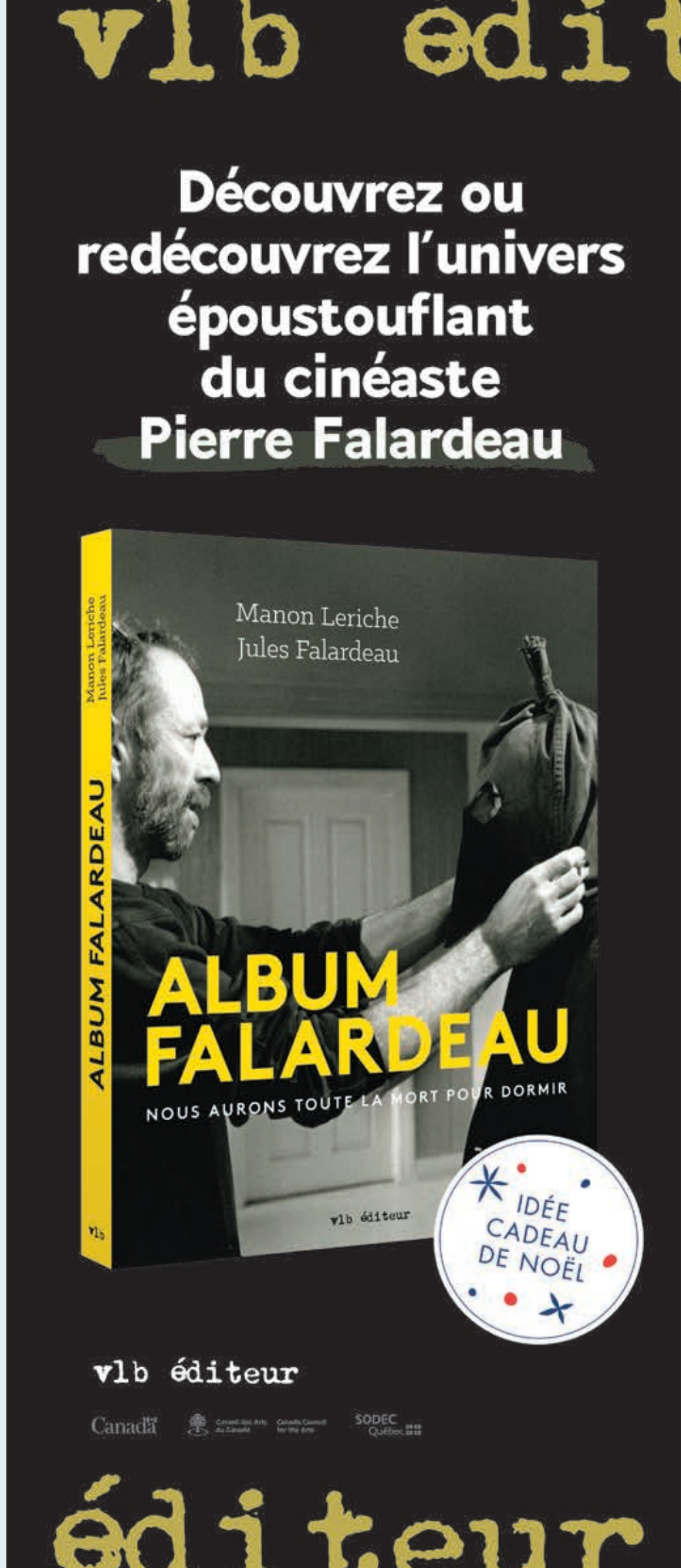
La porosité des frontières

À bord du Transsibérien, Anna fait la connaissance de Gaby, une artiste à l'essence sublimée qui, par son intensité, incarne à la fois la puissance et le danger du feu, pareillement au voyage qui fait figure tantôt de découverte, tantôt de fuite en avant — tout comme la course d'Anna sur le lac ressemble à un acte de suprême liberté en même temps qu'elle met en scène un moment de pure perdition. Cette dualité des pôles qui se remarque un peu partout dans le roman rend compte de la proximité des contraires qui peuvent cohabiter et influer l'un sur l'autre, pouvant à tout moment faire pencher d'un côté notre courage et nos vacillements. Le personnage d'Éléonore, tante de Gaby, en est sûrement le meilleur exemple. Éprise par l'envie du vaste monde, elle n'est pas née dans la bonne époque. On lui demande de prendre époux, de devenir infirmière ou secrétaire et de mener une vie rangée et sans fracas ; elle rêve plutôt de s'envoler vers les étoiles avec Youri Gagarine, le premier homme à avoir aperçu l'espace. On finira par lui faire subir une lobotomie, la reléguant du bord de la folie. Perreault l'avoue, ce livre en est un sur les obsessions ; quand ce qui s'obstine nous pousse vers notre but, quand la conviction va jusqu'au vertige. « *J'aime être une folle qui se parle à elle-même* », affirme Anna.

Chez Annie Perreault, l'acte d'écriture a un rapport avec la volonté de combler les manques, d'éclaircir les mystères qui entourent certains événements de nos vies ou encore de donner suite aux récits inachevés. Dans son plus récent roman, elle relate un accident de chasse qui a coûté une jambe à son oncle et autour duquel a toujours plané une atmosphère de non-dits. « Je pense que tous mes textes vont de ce côté-là, remplir les espaces vacants sans tout révéler. Dans le titre *Les grands espaces*, au-delà du parcours des vastes lieux, il y a la distance qui peut y avoir entre nous et certaines personnes, qu'on se trouve dans la même pièce ou à l'autre bout du monde », exprime l'autrice en faisant référence à une rupture d'amitié qu'elle-même et le personnage d'Anna vivront difficilement.

Briguer la chaleur

Les grands espaces, ce sont encore les trous béants pas encore colmatés que laissent certaines blessures, ce sont aussi les interstices qui permettent au froid de s'infiltrer pour nous ravir la chaleur des corps et des âmes. « *Je demande aux gens que je photographie de me faire une confidence de froid.* [...] *Rien de compliqué : tu me racontes le plus grand froid, la plus atroce froideur que tu as vécue* », dit Gaby aux personnes qu'elle rencontre. Les témoignages recueillis parlent de l'autosabotage d'un cœur qui aime, des silences lourds de sens et de secrets, du deuil qui installe bien sûr sa froidure pendant ce qui nous semble parfois un siècle, des prises de conscience qui donnent froid dans le dos, du mois d'août au Yukon où vent et neige rivalisent. Mais les histoires de grand froid qu'Annie Perreault reçoit après avoir lancé un appel à tous, une fois mises en commun, apportent une chaleur qui émane du lien créé par la confidence. « Souvent, quand il y a des romans de froid, on est à l'intérieur, on est encabanés, on se réfugie, on regarde par la fenêtre, alors que moi, ça allait se passer dehors », précise l'autrice. Choisir d'affronter la tempête et y trouver son compte, se laisser renverser par les bourrasques au lieu de se terrer en place exiguë, voilà le parti pris de ce très beau roman. « *On ne peut pas faire abstraction des vents, des grondements, des craquements de la glace qui fêle* », dit Anna. Réduire les distances en prenant parole, rire de notre liberté malgré le risque que nous avons pris, transmuer l'austérité de la glace en étincelle ardente, écrire au nom de ce qui a échoué et faire de nos fissures des espaces où les autres puissent nous rejoindre. ◇





ENTRE PARENTHÈSES

QUAND LES FEMMES UNISSENT LEURS PLUMES : DEUX COLLECTIFS À DÉCOUVRIR

L'usure quotidienne laisse des traces : dans la chair, la psychée, les relations. On peut être fatigué de l'insignifiance d'un travail, de la cruauté d'une relation, du manque de sommeil induit par une *smala* nombreuse, de la pression sociale. Dans *Maganées*, sous la direction de Vanessa Courville, qui a pris pour alliées huit autrices de la relève (Fanie Demeule, Gabrielle Giasson-Dulude, July Giguère, Mélanie Landreville, Marie-Christine Lemieux-Couture, Karine Rosso, Roxane Guérin et Marie-Pier Lafontaine), chaque nouvelle évoque la fatigue et la fait sortir de la zone de l'intime. Ce recueil vaut le détour, ne serait-ce que pour l'éblouissante nouvelle de Gabrielle Giasson-Dulude, où le contraste entre l'effervescence d'un *spring break* et la douceur d'une relation entre une jeune fille et sa grand-mère est dépeint avec brio.

Dans *H24 : 24 heures dans la vie d'une femme*, publié chez Actes Sud, la journée débute à 8 h. Et, heure par heure, elle s'enchaîne avec des histoires de violences quotidiennes faites aux femmes. Vingt-quatre heures, et donc autant d'histoires par autant d'autrices qui se sont toutes inspirées d'un fait divers anonyme et récent. Écrite à la première personne, chacune des nouvelles (excessivement courtes, pas plus d'un feuillet) dresse un constat du sexisme ordinaire qui démontre l'étendue des tentacules du machisme. Les signataires de ce collectif sont toutes de grands noms dont l'œuvre est assurément à lire et dont les plus connus sont Agnès Desarthe, Lize Spit, Lola Lafon, Lydie Salbayre, Siri Hustvedt, Sofi Oksanen, Niviaq Korneliussen, Monica Sabolo et Alice Zeniter. Ceux qui aimeront ce recueil pourront visionner la série du même nom sur Arte où vingt-quatre actrices incarneront chacune des protagonistes de ces nouvelles, dans vingt-quatre épisodes de 2 min 30 s chacun.




© Julien Faugère

ENTREVUE

Francine Ruel

PROPOS RECUEILLIS PAR RAPHAËLLE VÉZINA



LE PROMENEUR DE CHÈVRES
Francine Ruel
Libre Expression
280 p. | 27,95 $

Dans ce livre touchant qui met de l'avant les liens familiaux et la passation du savoir, Francine Ruel dépeint les changements de marée qui traversent ses personnages. Alors que la pandémie a amoché Gilles, le jeune homme de 29 ans se réfugie à la campagne, chez son grand-père, qui lui apprendra le métier de promeneur de chèvres. Malgré les difficultés, il trouvera là-bas son salut, alors qu'il changera la vie de ceux qu'il croisera sur son chemin comme ils le transformeront eux aussi à leur tour.

La pandémie joue un rôle déclencheur dans votre livre, alors que les deux personnages principaux se trouvent à cohabiter en raison des dommages collatéraux de celle-ci. Est-ce que la pandémie a été un moteur pour l'écriture du livre, ou cette histoire vous habitait-elle déjà auparavant ?

Pour moi, ça a été un mélange de toutes sortes de choses. Un certain déséquilibre d'abord, un peu comme tout le monde ; je me suis retrouvée avec beaucoup de temps libre. Ce que je n'ai pas d'habitude d'avoir. Tous mes contrats sont tombés en même temps. Plus de salons du livre, plus de conférences. Tout ce temps à employer à l'écriture. Ça m'a d'abord déstabilisée. Mais comme je cherchais un sujet post-pandémie, celui-ci m'est finalement apparu comme un petit miracle. J'avais envie d'un roman qui fait du bien après ce que l'on venait de vivre.

Le choix de situer votre livre en milieu rural vient créer une opposition très forte avec votre dernier roman qui se déroulait en ville. Pourquoi était-il important pour vous que ce livre se situe en région ?

Après la parution d'un dernier roman, j'aime bien faire une nouvelle proposition à mes lecteurs : un univers différent, un sujet particulier, un style différent… Ce sujet ne pouvait que se passer en milieu rural puisque le moteur premier de cette histoire, c'est ce promeneur de chèvres. Et puisque je situe l'histoire en période post-pandémie, même si celle-ci n'est pas totalement derrière nous, je voulais tenir compte de l'engouement nouveau des travailleurs maison qui ne sont pas obligés de vivre en ville pour aller bosser et qui sont attirés par la nature, les animaux, les potagers, la campagne.

La passation de savoir entre générations est sans doute le thème central de ce livre. Pouvez-vous nous expliquer en quoi ce thème est important pour vous ?

Je me suis toujours fait cette promesse : même en prenant de l'âge, je ne voulais jamais devenir une mémé… mais plutôt une PP : une « passeuse de passion ». Beaucoup de gens m'ont inspirée dans ma vie, m'ont tendu des perches, me sont venus en aide. J'aime bien redonner au suivant. J'adore enseigner. Donc, pour moi, la passation des savoirs, c'est une priorité. Il faut bien se l'avouer, les métiers transmis de père en fils ou de mère en fille, c'est terminé. Je trouve terrible que certains métiers aillent disparaître, faute de relève sans passation des savoirs.

Vous faites plusieurs références à des ouvrages ou à des chansons, ou encore à des auteurs dans votre livre. Est-ce que ce procédé est pour vous l'occasion de faire découvrir à vos lecteurs des artistes qui vous sont chers ou que vous souhaitez mettre de l'avant ?

La littérature, les chansons, la peinture, la musique, les créateurs de toutes sortes sont des valeurs sûres dans ma vie. Je ne sais pas comment j'arriverais à tenir si cela n'existait pas. C'est un peu l'air que je respire, l'eau qui me désaltère, le souffle de vie qui me fait tenir debout. J'aime beaucoup partager mes trouvailles, mes coups de cœur aux lecteurs. ◇



Cette entrevue est liée à notre catalogue de Noël

DÉCOUVREZ-LE SUR LESLIBRAIRES.CA/CATALOGUE





Le personnel professionnel de la culture et du divertissement

Une force essentielle au

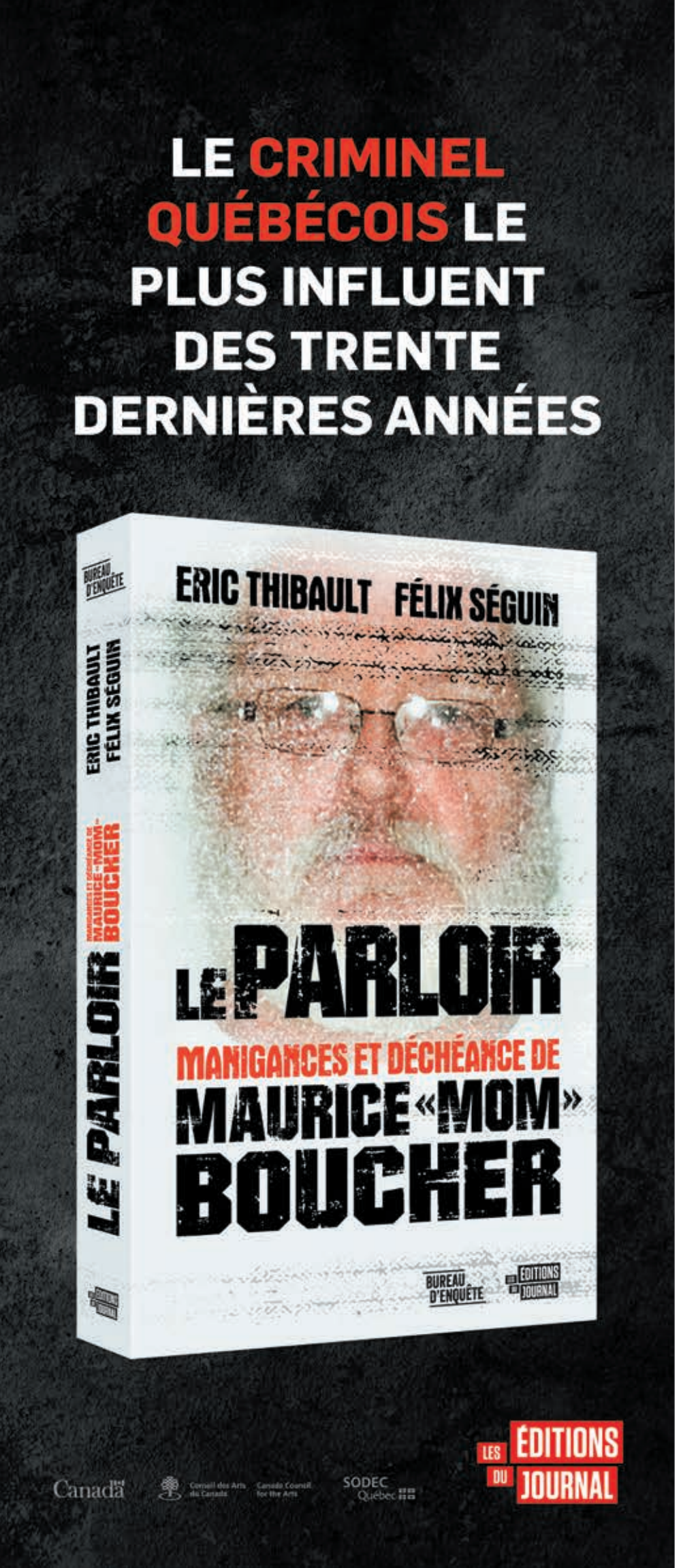
BIEN-ÊTRE

des Québécois

SPGQ



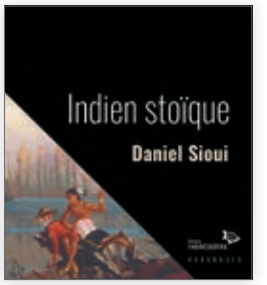
Bibliothèque et Archives nationales du Québec, Conseil des arts et des lettres du Québec, Musée d'art contemporain de Montréal, Musée national des beaux-arts du Québec, Musée de la civilisation, Services documentaires multimédias, Loto-Québec



ENTRE PARENTHÈSES

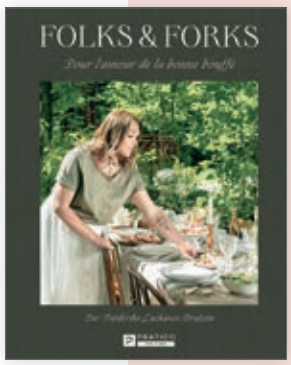
NOS LIBRAIRES PUBLIENT !







Alexandra Guimont, que vous pourriez croiser entre les rangées de la **librairie Gallimard** de Montréal, signe cette saison un joyeux premier album avec *Les soucis de Sophie* (Les 400 coups), où elle met en scène de façon fort astucieuse une jeune fille qui ne peut s'empêcher de se ronger les ongles. C'est illustré par Pascaline Lefebvre et la finale donne de belles étoiles dans les yeux ! De son côté, **Daniel Sioui**, propriétaire de la dynamique **librairie Hannenorak** à Wendake, inaugure la collection « Harangues » des éditions Hannenorak — sises au second étage de sa librairie et dont il est coéditeur — en y publiant l'essai *Indien stoïque*, où il laisse libre cours, dans un langage coloré vernaculaire et non pas dénué de quelques étincelles d'humour, à sa colère d'Autochtone dans le Québec d'aujourd'hui, en lien avec la place octroyée aux Premières Nations et à l'avenir qui les attend. Et finalement, **Jimmy Poirier**, de la **librairie L'Option** à La Pocatière, signe chez FouLire une histoire débordante d'imagination et, fidèle à la réputation de la maison qui le publie, d'humour. « Non seulement on est coincés dans une caverne de coton aux arômes fromagés, mais en plus on tombe sur un squelette de dinosaure » : tout ça, car les personnages ont franchi une porte verrouillée par un code et qu'ils se sont assis dans une baignoire avec des sièges… Fantaisiste et amusant à souhait !





UN PREMIER ROMAN POUR PRATICO ÉDITION

On connaît Pratico Édition notamment pour leurs ouvrages ou revues en lien avec la cuisine, l'horticulture ou encore les rénovations. Récemment, la maison a publié *Folks & Forks : Pour l'amour de la bonne bouffe*, un très bel ouvrage signé Frédérike Lachance-Brulotte, véritable sensation sur TikTok, qui regroupe 100 recettes simples et réconfortantes. Mais cet automne, Pratico Édition a également fait paraître le tout premier livre de sa division romanesque : *Ma célibathérapie*, signé Geneviève Simard. Sous-titré *Croissance personnelle en 1001 garçons*, ce roman *girly* explore la découverte de soi alors que la protagoniste a dû passer par d'innombrables rendez-vous avec des hommes qui ont eu comme point commun de lui en apprendre plus sur elle-même. L'auteure, bachelière en psychologie, y aborde le changement, les épreuves, les régressions et l'épanouissement possible.



1



2



3



4



5


6

LES LIBRAIRES CRAQUENT

1. UNE ODEUR D'AVALANCHE /
Charles Quimper, Alto, 162 p., 21,95 $

Grouillant de quidams parfois sympathiques mais souvent désagréables, criblé de catastrophes invraisemblables, détricoté jusqu'au fond de culotte mais tissé serré jusqu'aux oreilles, le quartier Saint-Sauveur est un théâtre fascinant. S'y dessinent des amoureux éclopés, des bagarreurs de fond de ruelle, des pas de danse, des chiens incendiaires, des messages codés et une multitude d'oiseaux. *Une odeur d'avalanche* est une photo d'époque, un registre des amours éternelles, un musée des lieux décrépits, une allée de fleurs des champs et un jet de soleil filtré dans les vieux rideaux. Baignée de poésie, parcourue de grands séismes et ponctuée de minuscules miracles, cette histoire nous rappelle qu'il faut rêver. **FRANÇOIS-ALEXANDRE BOURBEAU** / Liber (New Richmond)

2. LES HEURES PARALLÈLES /
Ariane Bessette, Québec Amérique, 248 p., 26,95 $

D'un côté, il y a Bill, ferrailleur itinérant. En espérant fuir son ancienne vie teintée d'erreurs et oublier les souffrances de son enfance hantée par la violence familiale, il fait le choix de changer de ville et de vie. De l'autre, il y a Marion, vivant dans le luxe de son condo montréalais, dans sa prison dorée. Cloîtrée dans la peur, elle est victime de la violence pernicieuse de son conjoint. Bill et Marion sont deux voisins, deux inconnus. Il suffira d'une brève rencontre pour que Bill détecte chez Marion ce regard, cette détresse malheureusement trop familière pour lui. Bien qu'il ne puisse se permettre aucun écart, comment peut-il fermer les yeux? Saura-t-il lui venir en aide? Dans le contexte actuel où les féminicides font trop souvent la une, cette histoire vient nous toucher profondément et nous faire encore une fois réfléchir sur ce fléau qu'est la violence conjugale. **ARIANE HUET** / Côte-Nord (Sept-Îles)

3. HIGHLANDS / Fanie Demeule, Québec Amérique, 192 p., 24,95 $

Plongez dans *Highlands* pour longer des lacs insondables, gravir des montagnes brumeuses, traverser des paysages figés dans le temps et laissez-vous transporter dans une ambiance inquiétante comme sait si bien le faire Fanie Demeule. Une doctorante à la dérive, une mère en quête de liberté et une femme fuyant une relation toxique : ces protagonistes tentent désespérément de se libérer de ce qui les étouffe, de ce qui les ronge. De chapitre en chapitre, elles égrènent les kilomètres à travers une contrée aux allures hostiles, en se délestant peu à peu de leur fardeau. Trois récits qui s'entremêlent et qui voguent habilement entre réalité et fiction. Véritable incursion au cœur d'une Écosse sauvage et mystérieuse qui vous surprendra. **CASSANDRE SIOUI** / Hannenorak (Wendake)

4. L'HORIZON DES ÉVÉNEMENTS / Biz, Leméac, 224 p., 24,95 $

Achille Santerre, 47 ans, enseigne la littérature à l'université. Sa spécialité : les œuvres de Louis-Ferdinand Céline, même les plus sulfureuses, qu'il propose à ses étudiants, voulant les forcer à réagir et à débattre. Mais à l'heure où un simple mot en salle de classe peut engendrer une révolution, Santerre surnage avec difficulté. Malheureusement, sa vie privée court à vau-l'eau comme sa vie professionnelle. Il est récemment divorcé ; ses seuls trésors sont ses deux enfants dont il a la garde une semaine sur deux (quelle tendresse quand il en parle !). Bref, tout va mal jusqu'à ce qu'un collègue l'oriente vers une application de rencontres… Biz nous offre un roman à l'humour ravageur, magnifiquement écrit, un portrait incisif de notre époque. **ANDRÉ BERNIER** / L'Option (La Pocatière)

5. 225 MILLIGRAMMES DE MOI /
Marie-Sissi Labrèche, Leméac, 120 p., 18,95 $

Dans ce nouveau roman, Marie-Sissi Labrèche nous ouvre les portes sur des souvenirs de son enfance, particulièrement ceux auprès de sa mère et de sa grand-mère. Ce livre porte sur des sujets importants pour l'auteure québécoise tels que la santé mentale, l'anxiété, le mal-être et la maternité. Contrairement à ses autres romans, Marie-Sissi jette un nouveau regard sur sa relation avec sa mère, qui se veut plus clément à son égard. Dans cette autofiction, il sera beaucoup question de cet héritage, de la maladie mentale qui se transmet de génération en génération. C'est en retournant dans ses souvenirs de jeunesse les plus marquants que l'auteure tente d'aller de l'avant et qu'elle semble même vouloir nous donner un peu d'espoir. Il s'agit d'un livre imposant, quoique trop court, que les éditions Leméac nous offrent en cette volumineuse rentrée littéraire. **ÉMILIE BOLDUC** / Le Fureteur (Saint-Lambert)

6. APRÈS CÉLESTE /
Maude Nepveu-Villeneuve, Ta Mère, 160 p., 20 $

Meurtrie par le deuil périnatal, un sujet dont on parle trop peu, Dolores — dont le nom est lourd de sens — retourne dans son village natal en espérant se reconstruire et guérir ses blessures. Elle renoue avec sa voisine, mais fait aussi la connaissance d'une petite fille, elle aussi marquée par les épreuves. *Après Céleste*, c'est un texte sur le deuil, oui, mais qui transcende la tristesse puisqu'il insuffle espoir et guérison, le tout saupoudré d'une petite dose de magie. *Après Céleste*, c'est aussi l'un de ces livres que nous lisons d'une traite et qui continuent de nous habiter, une fois refermé. **PASCALE BRISSON-LESSARD** / Marie-Laura (Jonquière)





ENTREVUE

Anaïs Barbeau-Lavalette

AU-DESSUS DU NIVEAU DE LA MÈRE

© Éva-Maude TC

CLAUDIA RENCONTRE



Claudia Larochelle est autrice et journaliste spécialisée en culture et société, notamment pour la radio et la télé d'ICI Radio-Canada, pour Avenues.ca et pour *Elle Québec*. On peut la suivre sur Facebook et Twitter (@clolarochelle).

Elle était attendue comme rarement sont attendus les écrivaines et écrivains, même nos chouchous. Si Anaïs Barbeau-Lavalette avait conquis les foules avec son second roman, *La femme qui fuit*, elle poursuit son ascension avec *Femme forêt*, son dernier-né qui, comme une ode au territoire, à la transmission et à la fragilité de l'existence, vise le cœur avec une pensée et des mots aussi édifiants que bouleversants.

« Mon histoire familiale est tissée d'abandon. Des deux côtés de l'océan, le lien a été tranché, des gens sont partis sans revenir en laissant plein de petits trous chez les suivants.

Alors je me tricote des liens à l'infini.

J'allume des feux pour que la nuit n'arrive jamais.

Je me construis une constellation d'aimants qui me retiennent au sol. »

À mon humble avis, ce fragment d'une justesse exquise contient l'essence de l'écriture, voire de la création d'Anaïs Barbeau-Lavalette. C'est aussi l'âme de son message, la source de ses combats, de ses amours les plus sincères, entre autres pour ses trois enfants et pour celui qu'elle appelle son « homme ».

Il faut dire que dès les premières pages, j'ai tout aimé de ce livre. Plus encore que *La femme qui fuit*, qui récolte encore les honneurs mérités. Pour moi, *Femme forêt*, c'est une ondée soudaine de diamants sur un champ de bataille, c'est une pluie surgissant de justesse au beau milieu d'un désert, et le compte à rebours avant le grand chaos. J'y ai aussi trouvé des avertissements subtils, ou plutôt des invitations à emprunter les voies parallèles, à changer nos habitudes de vie, à observer notre Terre avec les yeux de la fin… « Je me suis demandé quel était le pouvoir de la fiction dans les combats environnementaux. C'est difficile de faire des récits ancrés dans ces luttes-là, je ne me sentais pas outillée, ça s'est donc fait par la voie détournée. »

Alors, ce récit traversé d'enseignements tirés de la littérature, de la mythologie et du monde naturel frôle-t-il le scénario catastrophe ? Je dirais que oui, sans jamais en avoir l'air… La forte et bienveillante quadragénaire montréalaise est bien trop subtile et élégante pour nous foutre le blues ou pour devenir moralisatrice. Dans son cinéma comme dans ses textes, la beauté gagne sur la laideur, la finesse sur la robustesse, le raffinement sur le désœuvrement. Mine de rien, le message passe quand même. Ses doigts de fer savent danser sous ses gants de velours et cet art, peu le maîtrisent comme elle. Ces titres pandémiques présents et à venir, j'avoue les attendre de pied ferme, les redoutant comme une prochaine vague. *Femme forêt* a eu l'effet contraire, domptant mon cynisme et donnant à voir de nouvelles perspectives, d'autres manières d'aimer mon prochain, d'être mère, amie, amante et femme. Femme d'abord. « La femme est au-dessus du niveau de la mère. » Un jour, la poète Nicole Brossard lui a soufflé ce vers à l'oreille. Anaïs Barbeau-Lavalette ne l'a jamais oublié. Le mémo est partout chez elle.



FEMME FORÊT
Anaïs Barbeau-Lavalette
Marchand de feuilles
304 p. | 26,95 $

Maison bleue, maison cocon

C'est pendant les plus sombres heures du confinement que tout a commencé pour ce troisième opus. Fuyant l'effroi et l'écœurantite, accompagnée de sa *smala* et de celle de sa meilleure amie, elle a quitté la ville pour la Maison bleue, lieu sacré de son enfance qui, au bout d'un rang, pousse avec les miracles du renouveau et les promesses d'une vie plus libre, aux racines des arbres, au nid des rivières, de ce qui coule de source. Déguerpir de la ville, des ruelles abandonnées, des cours d'école désertées, des tables de travail paralysées et se retirer pour une durée indéterminée signifiait pour les cinq enfants et les quatre adultes du groupe de faire le choix d'une autre vie, d'autres sacrifices, d'autres options ; en somme, d'opter pour un nouveau mode de vie en communauté avec pour paysage l'indomptable nature où puiser les activités du quotidien. Sans trop savoir par où commencer ni ce que ça allait donner au bout du compte. « En arrivant, les enfants ont retrouvé le droit de courir », se souvient-elle. C'était déjà ça.

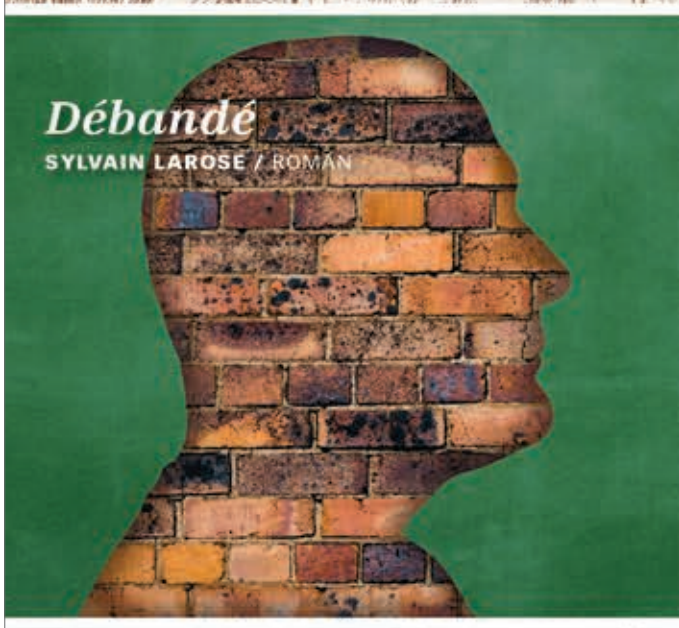
Puis, en l'absence d'une réelle « chambre à soi », prise dans le capharnaüm journalier en troupeau, l'autrice a trouvé un nouveau souffle en forêt, une sorte de sensualité que l'emprise du quotidien et de la vie moderne nous fait oublier. En retrouvant des odeurs et des sensations et en sortant de l'anesthésie de la vie d'avant, la mémoire ancestrale, l'intime comme l'universelle, a repris ses droits.

« Il faut dire que le désir d'écrire sur le territoire, sur mes racines m'habitait déjà. J'ai eu besoin de me réfugier. Habituellement, on veut le faire à l'intérieur, mais là, l'intérieur devenait l'extérieur, là où je pensais être capable de me protéger. Je suis allée à la rencontre de la nature protectrice, salvatrice. Je n'étais plus juste une blonde, plus juste une mère. La nature me permettait de me rebrancher sur la moi de maintenant. C'est comme si progressivement, en nommant les plantes, les fleurs, en les cuisinant, je retrouvais ma place dans ce tout-là. C'est comme si tout à coup on descendait de notre piédestal. On se rend compte qu'on n'est pas plus *hot* que l'érable noir ou que l'asclépiade, on fait partie de cette affaire-là. C'est fou comme ça rend humble. Je n'avais jamais été aussi proche de cette réalité. On s'est aperçu qu'on allait mourir. Les enfants ont réalisé ça aussi, car ils ont vu mourir aussi autour comme jamais auparavant. Ça, ça ancre d'une juste façon », confie-t-elle.

C'est ainsi que des mots sont venus à elle, inspirés aussi par des réflexions de maîtres du moment comme Francis Hallé, David G. Haskell, Michel Onfray, Henry D. Thoreau, Anaïs Nin, etc. Les petits qui couraient toujours, eux, découvraient le chant des oiseaux, le souffle du vent, l'inquiétude des bêtes, la fragilité des insectes. D'autres humains sont apparus. Toujours, l'imprévisible, ce sur quoi l'emprise est impossible. Bercé par ce nouveau monde, s'y acclimatant en lâchant prise, le récit a creusé son chemin à tâtons, à coups de fragments en guise de forme lumineuse au fil des 304 pages de ce récit personnel et émouvant. On en sort transformé, plus forêt que piégé. ◇

LES ÉDITIONS Sémaphore
editionssemaphore.qc.ca







SODEC Québec

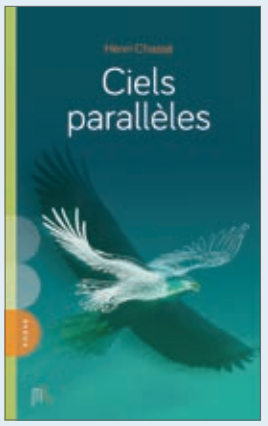


UNE AUTOBIOGRAPHIE
GOURMANDE
MAGNIFIQUEMENT ILLUSTRÉE



PREMIÈRES INCURSIONS EN FICTION

1



1. CIELS PARALLÈLES /

Henri Chassé, Mains libres, 180 p., 26,95 $

Après deux recueils de poésie, le comédien Henri Chassé signe un premier roman choral, imprégné de musique et de poésie, qui explore le deuil, la fuite, l'errance, l'abandon et la quête identitaire. Il y a Thomas, un ancien disquaire ; Élisabeth, qui a perdu son frère jumeau, à qui elle écrit des lettres ; sa fille Geneviève qui souffrira de l'absence de sa mère. Et il y a un musicien de jazz qui fera la rencontre d'Élisabeth à Chicago, qui y enseigne la poésie américaine. S'échelonnant de 1990 à aujourd'hui, ces vies parallèles — empreintes de solitude — finiront par dévoiler les liens qui les unissent…

2

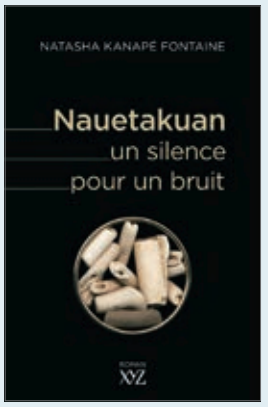


2. SAUF QUE SAM EST MORT /

Marianne Brisebois, Hurtubise, 520 p., 32,95 $

Dans ce touchant roman sur le deuil, Sam, le copain d'Alexandra, l'amour de sa vie, vient de mourir. Alors qu'elle essaie de reprendre pied, elle s'accroche au meilleur ami de Sam parce que ce dernier lui donne l'impression d'être encore un peu avec lui. Après tout, avant, ils formaient un trio inséparable, fusionnel. Cette absence qui prend toute la place rapprochera les deux amis, qui ont en commun cet amour porté au disparu. Les moments présents où, ensemble, ils tentent de survivre à cette perte et ceux du passé qui témoignent de leur histoire d'amour et d'amitié se mélangent dans une construction finement tissée qui illustre l'intensité de leurs liens.

3



3. NAUETAKUAN, UN SILENCE POUR UN BRUIT /

Natasha Kanapé Fontaine, XYZ, 256 p., 24,95 $

Nous avions déjà découvert la puissance de sa poésie dans ses recueils ; voilà qu'elle nous offre un premier roman avec la même force sur l'identité, la mémoire, l'héritage et le pouvoir de l'art. Lors d'un vernissage, Monica découvre les œuvres d'une artiste anishinaabe qui la font vibrer, l'émeuvent, et elle fait la rencontre d'une nouvelle amie. Ce sera le début d'une quête pour trouver qui elle est, panser ses blessures, retrouver ses racines, se réapproprier son histoire et sa culture. Il faudra aussi guérir du passé, de la violence, de l'invisible et des traumatismes transmis de génération en génération, un fardeau qu'elle porte bien malgré elle.

4



4. NOUS SERONS TOUS GUÉRIS /

Hugo Bourcier, La maison en feu, 256 p., 25 $

La plume d'Hugo Bourcier est épatante : elle s'attarde aux contours des angoisses existentielles, à la fascination des objets ou de la musique ; elle tisse des histoires qui nous transportent tout en nous tenant en haleine. Ce recueil de neuf nouvelles — dont quelques-unes sont plutôt des *novellas* — est la première publication de l'auteur qu'on suivra dorénavant de près. Si le premier texte nous plonge dans la beauté de la découverte d'un magnétophone d'une époque révolue, un autre nous amène dans la vie d'un musicien de métal qui en est à son chant du cygne, et un autre, probablement le meilleur, raconte l'histoire de cette fille, qui a connu la *final girl*, soit l'aînée d'une famille dont le père, un survivaliste, a assassiné toute sa famille, sauf elle… À lire, ne serait-ce que pour se délecter des capacités narratives de Bourcier !

ENTREVUE

Anouk Lanouette Turgeon

Respirer sous l'eau

La narratrice d'Anouk Lanouette Turgeon doit faire le deuil de la normalité, ayant donné naissance à deux enfants handicapés. Elle raconte son rôle de mère et d'amoureuse ainsi que la réalité de leur vie de famille. C'est aussi une femme entière, qui a soif d'absolu, qui essaie de donner un sens à l'insensé et qui nous touche dans son intensité et sa façon de tout embrasser. *Une vie fretless ou comment j'ai accouché d'une méduse*, c'est un roman bouleversant à la voix singulière, écrit dans de longs fragments, qui nous happe et nous émeut et dans lequel la lumière prend le dessus sur la noirceur.

PROPOS RECUEILLIS PAR ALEXANDRA MIGNAULT


© Julie Artacho

Que signifie *une vie fretless* pour vous ?

J'écris par fragments et quand j'ai décidé de mettre des textes ensemble pour en faire un livre, il fallait que je trouve un fil conducteur et c'est là que cette idée a surgi : regrouper des moments *fretless*, c'est-à-dire des moments de vie où tout est nouveau, inédit, où je n'ai aucun repère pour « jouer » la suite.

Par exemple la fois où j'ai perdu mon identité dans la cour d'école. La fois où j'ai raté mon immigration. La fois où j'ai accouché d'un enfant bizarre. La fois où j'ai voulu me cloner pour pouvoir tromper mon chum en paix.

Un *fret*, c'est une petite marque sur le manche d'un instrument à cordes qui permet de savoir où mettre le doigt pour que la note sonne juste. C'est un repère. La guitare a des frettes. La contrebasse est un instrument *fretless*. La vie est un instrument imprévisible…

Même s'il s'agit d'un roman, l'histoire s'inspire de votre vie. Est-ce que l'écriture de ce roman a été une façon d'exorciser la douleur ? Que représentait l'écriture de ce roman pour vous ?

En fait, non, l'écriture de ce livre ne m'a pas permis d'exorciser la douleur. Pour moi, l'écriture n'est pas cathartique. Elle ne guérit pas. Elle ne sauve de rien. Toutefois, l'écriture permet de *nommer* la douleur. De la décrire. Et ce faisant, on lui permet de se rendre à l'autre, de rejoindre le monde, d'aller « dehors ». Mais elle reste dedans aussi, quand même. Elle ne disparaît pas.

En fait, il s'agirait peut-être de donner une direction à la douleur (un mouvement : vers l'autre), à défaut d'arriver à l'exorciser ou à en dégager un sens… Ou alors, en mettant des mots sur la douleur, on lui imposerait provisoirement des contours, des limites. Ce qui l'empêcherait de nous détruire, de nous noyer. Je ne sais pas. C'est une hypothèse.

L'écriture permettrait aussi de se perdre, de plonger loin dans la douleur en laissant des traces pour revenir à la surface. Comme le Petit Poucet qui s'enfonce dans la forêt.

À travers son quotidien difficile où elle doit apprendre à respirer sous l'eau, la narratrice raconte son désir pour d'autres hommes que son chum, s'invente avec eux des histoires qui se passent uniquement dans son imaginaire. Est-ce que c'était important pour vous que le personnage ait un exutoire ?

C'était important surtout pour le lecteur : pour ne pas qu'il se tranche une veine après trois chapitres !

Non, mais sans blague : les souvenirs d'enfance et d'adolescence servent aussi d'exutoire, de bulles d'air qui nous donnent accès à un ailleurs où le drame ne l'emporte pas… Mais en écrivant, j'ai surtout cherché à dresser le portrait réaliste d'une femme complexe, qui continue d'aimer la vie malgré des épreuves qui s'empilent. Cette femme n'est pas *que* mère. Le fait d'avoir eu deux enfants handicapés ne lui enlève pas la faculté de désirer tel ou tel homme ni de sortir de son quotidien — à dos de zèbre ou de crocodile — pour voyager dans le temps…

Malgré la réalité difficile dépeinte dans le livre, le roman est empreint de lumière. Avez-vous travaillé votre écriture dans ce sens ? Souhaitiez-vous insuffler de la beauté à travers la noirceur ?

Oui et non. Ce n'était pas un plan conscient. C'est arrivé tout seul. Quand on habite suffisamment longtemps dans le noir complet, un moment donné la lumière jaillit d'elle-même. On n'a pas à lui montrer le chemin. Elle le trouve. Par nécessité. C'est un mécanisme de survie.

J'ai eu l'occasion de voir ce mécanisme à l'œuvre dans ma vie à plusieurs reprises. Et quand il a été temps de décider de la structure du livre, l'alternance entre la lumière et la noirceur s'est imposée naturellement.

Le livre propose aussi une alternance entre le présent et les souvenirs d'enfance, puis entre vie imaginaire, vie réelle et tranches de vie des parents de la narratrice… Il y a plusieurs modes d'alternance à la fois entre différentes époques, entre divers degrés de grisaille et de luminosité, entre plusieurs muses aussi.

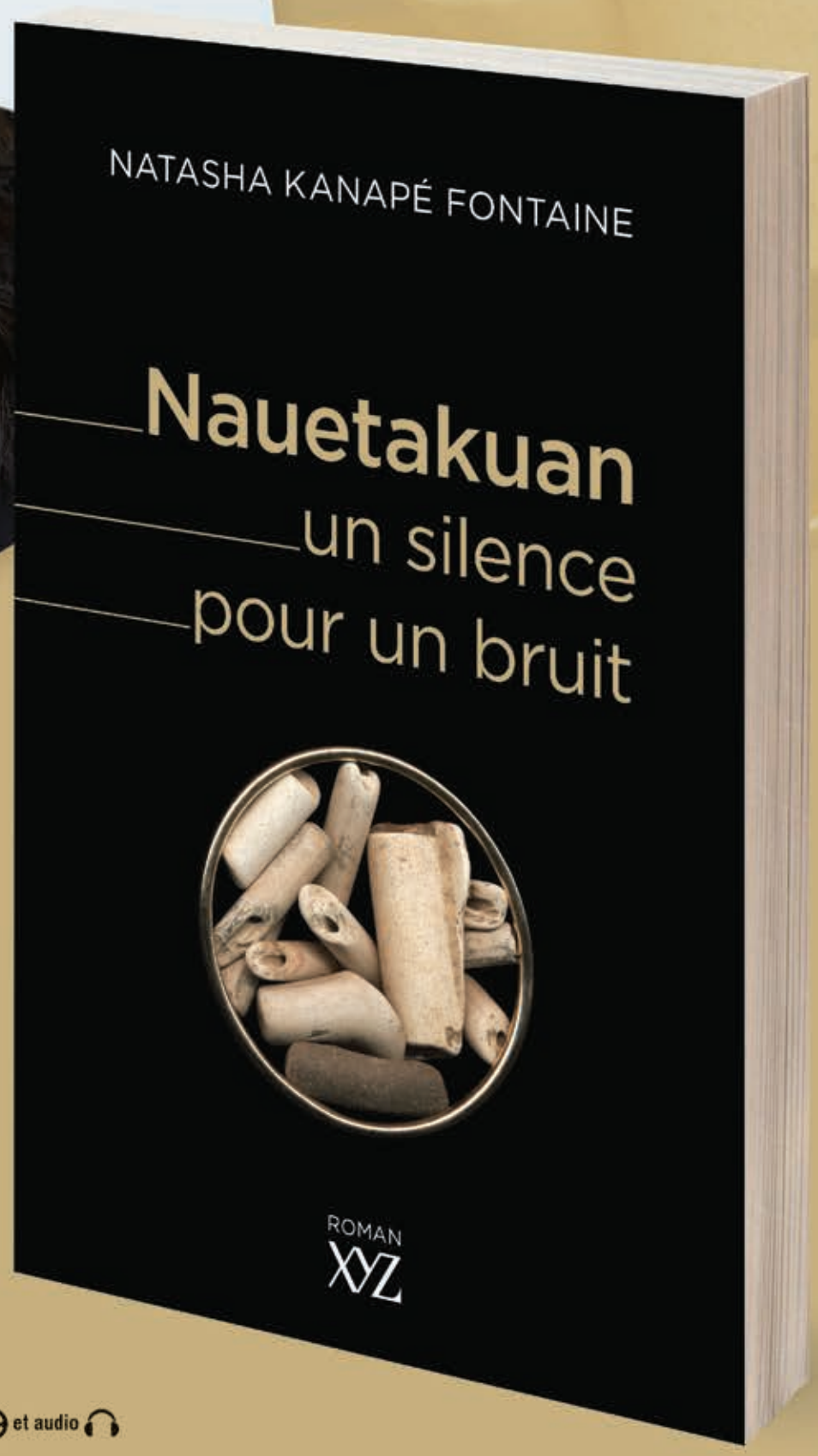
Et puisque vous en parlez : c'était sans doute nécessaire, pour moi, au fond, de créer de la beauté à partir du noir complet… De trouver de l'air sous l'eau. Parce qu'il y en a. ◇



UNE VIE FRETLESS OU COMMENT J'AI ACCOUCHÉ D'UNE MÉDUSE
Anouk Lanouette Turgeon
XYZ
296 p. | 25,95 $



Photo : Julie Artacho



Un roman **lumineux**

Une contribution
à un grand et
puissant mouvement
de **réappropriation**

XYZ

www.editionsxyz.com

Offert en versions numérique et audio

ENTREVUE



La fresque chamarrée de Mahigan Lepage

Jeune garçon, Mahigan Lepage s'était fait donner par une voisine des toiles et des pinceaux. Sa mère avait alors déclaré qu'il deviendrait peintre, art qu'il a secrètement toujours rêvé d'exercer. Une trentaine d'années plus tard, cette même jeunesse lui a inspiré un paysage de visages qu'il dépeint en prose. Une fresque teintée de souvenirs d'une vie plus grande que la nature gaspésienne et qu'il a intitulée *Peuplement*.

PAR SOPHIE GRENIER-HÉROUX

« L'enfance est le trou noir où l'on a été précipité par ses parents et d'où l'on doit sortir sans aucune aide. » Ces mots sont de Thomas Bernhard, mais ils auraient pu sortir de la bouche de Mahigan Lepage tant ils font écho à son histoire. Pas surprenant que l'auteur liste l'écrivain autrichien comme l'un de ses maîtres à penser.

Né dans une commune fondée par des « jeunes aux cheveux longs [qui] font leur retour à la terre », Mahigan Lepage découvre la vie, bercé par « une sorte d'illusion hippie » sur les plateaux de la Gaspésie. « L'idée du récit était vraiment de descendre dans le regard de l'enfant, dans le sentiment très ancien où c'était beau. Avec ses failles et ses noirceurs aussi. Et ça, c'est l'enfance », expose-t-il, au bout du fil.

Dans la continuité de *Coulées*, un précédent livre où il aborde, entre autres, son enfance et son éclatement, l'auteur voulait cette fois mettre des visages sur les paysages : « *Peuplement*, c'est une façon, si on veut, de devenir peintre par l'écriture », comme un rappel de son destin rêvé. « Dans la poésie des territoires que j'essaie d'écrire, il y avait l'envie d'une transversalité. Comme si on avait un *travelling* le long du chemin, puis qu'on a envie d'entrer dans les cours, dans les maisons, de voir les visages. »

Ces visages vus dans le regard en contre-plongée d'un enfant ont quelque chose de grandiose. Dans sa fresque, Mahigan Lepage dessine une mythologie bien incarnée qui tantôt se colore de poésie, tantôt prend les traits du conte. On y fait la rencontre des titans, de géants, de sirènes, d'une lyrique Josie et des héros, les gamins de la communauté — dont l'auteur, qu'on surnommait Gangan, et son meilleur ami Éloi. Cet équilibre entre un récit à la première et à la troisième personne est une vibrante incarnation de la rupture avec l'enfance heureuse et du déracinement vers l'âge de 10 ans.

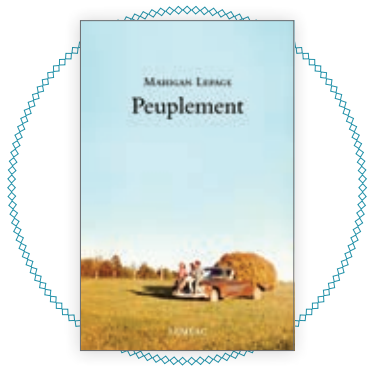
« Ce n'est pas du témoignage, précise-t-il. Ce qui m'intéresse, ce n'est pas les personnes, mais les figures. Elles sont composées dans l'étoffe de la mémoire et du récit, de l'incertitude et du doute. Pour écrire ce livre-là, c'est parti de ma mémoire avec ses trous, la mémoire de l'oubli parfois. Assez vite dans le projet, je suis allé chercher de la documentation. J'ai interviewé quelques hippies pour avoir de la matière, puisque j'étais tellement jeune. Ce livre-là est une sorte de rêve parce que c'est enveloppé de la brume de la prime enfance et de ses souvenirs avant que le rêve s'effondre. »

La fin des dieux

Comme dans toute mythologie, les revers dévoilent le caractère muable des héros. Après avoir vécu une sorte d'utopie, les familles des plateaux se sont décimées. La dernière partie du livre glisse vers la fin du chant choral. La fresque se colore de désenchantement, de perte de repères et de solitude intérieure.

S'il s'apprête à tourner la page avec ce pan de sa mémoire, Mahigan Lepage refuse de tout balancer : « Tout n'est pas à jeter des communautés des années 1970. On en fait souvent les gorges chaudes, mais chaque fois qu'on se butte à un mur on revient à des formes qui ressemblent souvent à ça. Elles ne sont pas toujours aussi caricaturales, mais tout n'est pas illusion. Si on parle de changements climatiques, qu'est-ce qu'on fait ? Au fond, c'était un peu ça. On ne parle plus d'autosuffisance, mais d'autonomie alimentaire. »

La preuve que ce bagage de vie sera toujours présent, Mahigan Lepage a retrouvé par hasard dans les Laurentides cet ami d'enfance. Ensemble, ils bâtissent sa maison. Ce « retour à la terre 2.0 », ce passé qui surgit dans le présent, tout ça le fait bien sourire : « Il ne faut pas confondre les personnes du présent et les personnes profondément enfouies dans ma mémoire et qui se sont déposées en moi parce que ce sont vraiment des images archaïques », dit-il avant de tirer spontanément sa révérence. « Éloi m'attend. »



PEUPLEMENT
Mahigan Lepage
Leméac
120 p. | 18,95 $




© Justine Latour

ENTREVUE

Maxime Raymond Bock

L'histoire à hauteur d'homme

Morel, premier roman de Maxime Raymond Bock, fait s'entrechoquer la destinée d'un homme et celle de la ville qu'il a contribué à construire. En résulte une vaste fresque historique et sociale qui suit les méandres de la mémoire sous toutes ses formes.

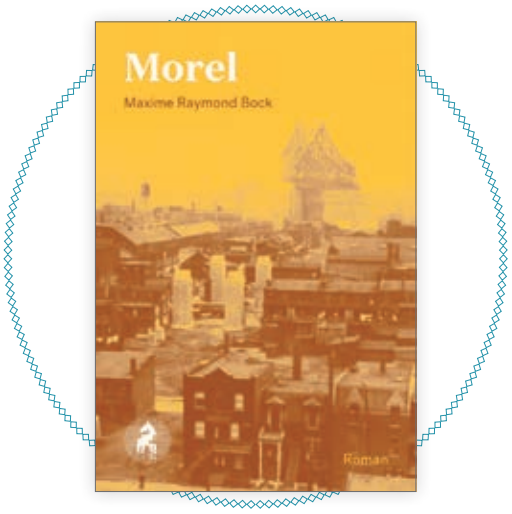
PAR BENOIT VALOIS-NADEAU

Jean-Claude Morel fait partie de ceux dont l'histoire n'a pas retenu le nom, mais qui auront pourtant contribué à faire de Montréal la ville qu'on connaît aujourd'hui. Né pendant la guerre dans le Faubourg à m'lasse, l'ouvrier imaginé par Maxime Raymond Bock a sué sur les chantiers du métro, du tunnel Louis-Hippolyte-Lafontaine et du Parc olympique. Une vie de labeur à bâtir une cité moderne, mais qui n'aura pas suffi pour le sortir de la misère dans laquelle il était né.

« J'aime particulièrement raconter la vie des gens ordinaires qui sont témoins de l'histoire qui se déroule autour d'eux, explique l'auteur. Ce n'est pas l'histoire des urbanistes à Outremont qui ont dessiné les plans de la ville nouvelle, mais celle des gars qui se sont tués en accomplissant ces projets-là, victimes de quelque chose de plus grand qu'eux. »

Comme une ville est constituée de ses rues et de ses quartiers, *Morel* est composé de plusieurs univers qui s'emboîtent comme des poupées russes. Celui du personnage principal d'abord, par les yeux duquel on appréhende le monde. Puis sa famille, son voisinage, sa classe sociale et sa ville, Montréal, en transformation perpétuelle. « C'est un roman historique, un roman social, un roman familial, c'est tout ça en même temps », énumère Maxime Raymond Bock, rencontré dans un café du quartier Centre-Sud, à quelques coins de rue de l'Écomusée du Fier monde où il a mené ses recherches pour recréer cet univers ouvrier pratiquement disparu.

Par une drôle de coïncidence, c'est aussi dans ce bain public devenu musée que la grand-mère de l'écrivain allait faire trempette dans sa jeunesse : « La famille de mon père vient de ce quartier. Les quatre enfants de mes grands-parents sont nés dans une ruelle à l'ombre de l'usine dégueulasse où travaille le père de Morel », relate le jeune quarantenaire qui se défend toutefois d'avoir écrit un ouvrage biographique, même s'il a tiré profit de nombreuses anecdotes relayées par son paternel. « Mon livre n'est pas basé sur une vérité historique, mais sur une réalité sociologique et humaine que je pense crédible. Le monde que je décris, c'est le monde dans lequel mes grands-parents ont vécu et dans lequel on vit toujours ».



MOREL
Maxime Raymond Bock
Le Cheval d'août
284 p. | 27,95 $

Morel a en effet un écho très actuel, tellement les forces socio-économiques (modernisation et gentrification) qui ont façonné la vie du personnage central s'activent encore aujourd'hui aux quatre coins de Montréal.

Une vie pauvre, un personnage riche

Tragiquement, Jean-Claude Morel n'aura pas profité de la modernité à laquelle il a contribué : « Il a transformé la ville, l'a modernisée et en a souffert, puisque sa famille et lui ont été tassés pour faire place aux grands projets. C'est le grand paradoxe de sa vie », soutient l'auteur des *Noyades secondaires*, finaliste au Prix du Gouverneur général en 2018. « Je voulais toucher l'envers de l'anonymat, poursuit Maxime Raymond Bock. Combien d'ouvriers ont travaillé sur ces chantiers sans qu'on ait aucune idée de leurs récits de vie, de leurs existences ? Rentrer dans l'intimité de Morel, c'est prouver que ça vaut la peine de donner la parole à un sans voix et réaffirmer qu'il peut vivre toute la panoplie des émotions, comme tout le monde. »

Car même si ce personnage est, aux dires de son créateur, « un homme de peu de mots au fini *rough* », sa vie intime est aussi riche et monumentale que les bâtiments qu'il a contribué à édifier : « C'est l'archétype de l'homme de sa génération qui s'exprime par ses gestes. Montrer son amour, c'est pour lui poser une corde à linge pour sa femme ou construire une cabane dans les arbres pour ses enfants. Ce n'est pas quelqu'un qui va verbaliser son amour, il va agir son amour. »

En le suivant des ruelles de son enfance à l'ombre du pont Jacques-Cartier jusqu'à la fin de sa vie dans un petit appartement d'où il sera « rénovincé », on constate que Morel touche parfois au bonheur, mais que le malheur n'est jamais loin. Il croise l'amour, mais aussi la déception, la misère, l'alcoolisme et, plus qu'il n'aurait souhaité, la mort : celle de ses proches comme celle de ses collègues de la construction…

Comme il est écrit avec une justesse dans un chapitre révoltant sur les dangers du travail sur les chantiers, « *[u]ne ville ne se laisse pas défigurer sans réclamer quelques-uns de ses tortionnaires, et elle essaie de les cueillir de toutes sortes de manières* ».

Les interstices de l'histoire

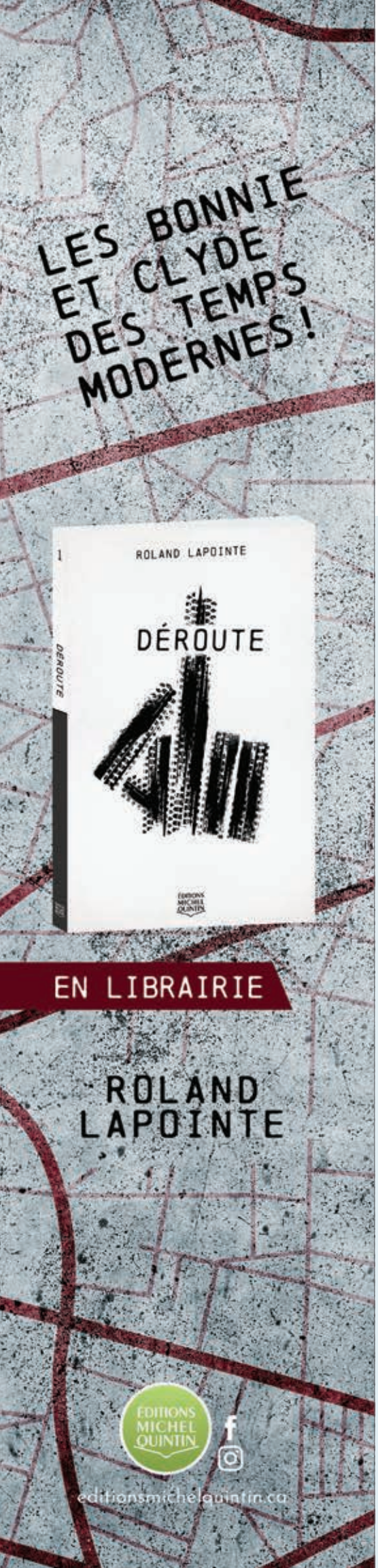
Comme les ouvriers qu'il décrit, Maxime Raymond Bock a travaillé patiemment à bâtir ce premier roman fourni, qui succède à deux recueils de nouvelles et autant de *novellas*. Les premiers chapitres sont apparus en 2012, mais c'est lors des deux dernières années que le récit final a pris forme : « C'est un travail à long terme. Tout ça s'est fait à différents niveaux d'intensité, mais le projet a toujours continué à germer. C'est comme si j'avais accumulé une masse d'énergie potentielle. En m'assoyant enfin pour écrire le roman, c'est devenu de l'énergie cinétique. Le récit s'est mis à sortir et à se construire. »

Le terme « construire » est approprié, puisque le livre adopte une forme à la fois complexe et structurée. Si la petite et la grande histoire forment la trame de fond de *Morel*, le récit ne suit pas une chronologie classique, préférant les sauts de puce à travers le temps. Ainsi, la fin de chaque chapitre annonce le début du suivant. À travers une impression, une émotion, un lieu, on passe d'une époque à l'autre. Par exemple, à vingt ans d'intervalle, Morel franchit les portes de la même église, la première fois pour se marier, la seconde pour enterrer sa fille.

« En réfléchissant aux enjeux que le projet soulevait, j'ai voulu travailler une forme qui faisait écho à ce personnage qui a construit et déconstruit plusieurs choses dans sa vie. J'ai voulu d'une structure qui rappelle celle d'un bâtiment. Une maison, ce n'est pas juste l'aménagement intérieur dans lequel on vit, mais aussi les fondations, la plomberie, l'électricité, la charpente. Tout ça fonctionne comme un tout, même si on ne le voit pas », illustre Maxime Raymond Bock.

Ce télescopage des époques permet aussi de constater en un claquement de doigts l'évolution de la société et la transformation du paysage à travers le temps. Une autre façon pour le romancier de prendre à bras le corps l'histoire, cette matière première qu'il façonne depuis son premier recueil de nouvelles, *Atavismes*, paru en 2011 : « L'histoire avec un grand H se joue partout et tout le temps, rappelle l'auteur montréalais. On est tous des acteurs microscopiques du grand portrait. Alors, j'essaie de raconter comment des personnages invisibles aux yeux de la grande histoire vivent celle-ci. Les documents sur lesquels on se base pour écrire la version officielle sont insuffisants pour raconter l'histoire telle que l'ont subie ou vécue les petites gens. La littérature le permet. Avec elle, on peut rentrer dans les interstices de l'histoire. » ◇







© 2001



MARJORIE À MONTRÉAL
Véronique-Marie Kaye
Prise de parole
320 p. | 26,95 $

ENTREVUE

Véronique-Marie Kaye

Pas comme les autres

Né sous la plume de Véronique-Marie Kaye, le personnage de Marjorie Chalifoux — découvert dans le roman éponyme, couronné du prix Trillium — est de retour dans *Marjorie à Montréal*, deuxième titre d'une trilogie qui dépeint le parcours étonnant de cette jeune femme. Dans le premier tome, Marjorie, 19 ans et enceinte, devait se trouver un mari après la mort de son amant à la demande de son père. Son projet ayant échoué, la voilà qui quitte Ottawa où elle vivait et débarque à Montréal, toujours enceinte, dans le but de subvenir à ses besoins. Elle se fait engager comme couturière et se trouve mêlée aux problèmes du couple qui l'héberge. Cette femme de caractère ayant le sens de la répartie et un franc-parler teinté de fantaisie trace son chemin dans la vie, comme elle l'entend, en déplaisent parfois à ceux qui croisent sa route.

PROPOS RECUEILLIS PAR ALEXANDRA MIGNAULT

Pourquoi avez-vous eu envie de camper votre histoire au milieu du siècle dernier ? Qu'est-ce qui vous attirait dans cette époque ?

Ce n'était pas du tout une envie, mais un choix qui s'imposait au moment où l'idée initiale du roman m'est venue, des bottes sur la neige, je crois. J'ai passé des heures à faire de la recherche historique pour des détails. Ça m'a permis d'apprendre plein de trucs rigolos et intéressants, mais qui ne m'ont servi à rien dans l'écriture de *Marjorie*. Mon prochain roman a déjà un titre, *Marjorie à Paris*. J'anticipe avec effroi le temps que ça me prendra pour fouiller dans les archives françaises. Je m'ennuie déjà des outils de recherche de BAnQ (Bibliothèque et Archives nationales du Québec), dont je me suis beaucoup servie.

Tout comme le personnage d'Andréanne Mars dans le livre du même nom, Marjorie Chalifoux est un personnage singulier. Malgré les embûches, elle essaie de vivre à sa façon. Qu'est-ce qui vous fascine chez les personnages atypiques ? Souhaitiez-vous présenter une femme hors norme, qui sortait des sentiers battus ?

Mon imaginaire a tendance à me mener par le bout du nez. Comme je n'ai pas le courage de le contredire, j'écris comme ça vient et je me corrige comme je peux. L'évolution de certains personnages m'étonne encore.

Votre écriture est empreinte d'humour. Pourquoi est-ce important pour vous d'insuffler de l'humour à vos histoires ?

Mon imaginaire est un petit farceur, ce qui me désole. Un peu de sérieux, quand même.

Vous vous considérez comme féministe : en quoi votre œuvre s'inscrit-elle également dans cette veine ?

Il m'est difficile de répondre à la question parce que c'est plutôt le regard des autres qui me porte à croire que mes bouquins sont féministes. Je ne me dis pas : « je vais écrire un truc féministe »… Mais comme, dans la vraie vie, je suis pour la fille autant que pour le gars et inversement, j'imagine que ça se manifeste dans mes romans.

En plus des romans, vous avez aussi écrit une pièce de théâtre pour adolescents et vous travaillez en communication. Que représente l'écriture pour vous ?

Écrire, c'est mon quotidien. Au travail, c'est de la rédaction professionnelle. Après les heures de travail, j'écris ce qui me passe par la tête. J'écris beaucoup, trop vite et souvent mal, ou du moins pas assez bien, ce qui m'oblige à me relire, me corriger, réviser la correction, revoir la révision de la correction… et recommencer. ◇

ENTRE PARENTHÈSES

SURVIVRE À L'HIVER

Qu'on le veuille ou non, bon an mal an, l'hiver revient toquer à notre porte. Afin d'en profiter plutôt que de le subir, osez enfiler vos mitaines !

Tout d'abord, plongez-vous dans *L'hiver en action !* (L'Homme), le guide des activités hivernales à faire dans notre province, signé Nathalie Schneider. Vous y trouverez les bonnes adresses de sentiers ou de lieux où pratiquer pêche, *fatbike*, glissade, escalade de glace et traîneau à chiens ! On vous parle aussi d'hébergement en nature, d'activités culturelles, des façons de dormir dehors en hiver, de trucs pour se tenir au chaud et d'astuces photos hivernales !

Pour vous mettre dans l'ambiance, rien de mieux que les célébrations sur neige ou sur… glace ! On vous invite à plonger dans *Les canotiers* de Julie Rivard (Les Éditeurs réunis), un roman historique qui se déroule à Québec et à L'Isle-aux-Grues en 1959, alors que l'on y suit un boulanger qui s'inscrira à la course de canots à glace du Carnaval de Québec. Son but ? L'emporter sur son ennemi — dans la vie et pas que sur la glace — juré.

Avec *Traverser l'hiver : Se reposer, se replier et s'aimer dans les moments difficiles* (L'Homme), Katherine May propose de disséquer un autre hiver à grands coups de métaphores avec les froids mordants de la saison, cet hiver qui nous met en latence et nous fait plonger en nous. Pourquoi ne pas accepter ce temps de repos que le corps réclame ; pourquoi ne pas, nous aussi, accepter d'hiberner parfois et accueillir la mélancolie, en attendant que revienne le soleil ?











Pour ceux qui aiment sentir les émotions fortes, un thriller polyphonique qui vous entraîne dans le tourbillon blanc de ce que l'hiver a de plus féroce dans le ventre, ça vous dit ? Avec *Blizzard*, de Marie Vingtras (L'Olivier), on plonge dans la tempête, celle qui semble avoir avalé un jeune garçon, au fin fond de l'Alaska. « Vivre ici c'est déjà dur quand il ne neige pas, mais en pleine tempête, c'est comme être dans le ventre du diable », y lit-on…

Et finalement, pour les plus téméraires, pourquoi ne pas braver le climat nordique non pas en faisant face à ses vents, mais plutôt en tentant de faire pousser des légumes en plein cœur de son hiver ? C'est ce que proposent Jean-Martin Fortier et Catherine Sylvestre dans *Le maraîchage nordique : Découvrir la culture hivernale des légumes* (Cardinal), un ouvrage magnifique, garni de photos et d'images inspirantes, mais aussi — et surtout — de conseils, d'astuces et d'outils détaillés pour, vous aussi, réussir à récolter le fruit de ce que vous aurez planté en novembre. Éprouvés par moult essais et moult années d'expériences, ces conseils précieux nous rappellent que manger des légumes en hiver est le résultat d'efforts récompensés. « Faire jaillir la vie sous la neige et le froid a quelque chose de beau et de grandiose. […] Ce livre est celui des possibles »… Et c'est Ricardo Larrivée qui le dit, en préface.

Illustration tirée de *Traverser l'hiver* (L'Homme) : © Two Associates



OFFREZ UNE HISTOIRE POUR NOËL

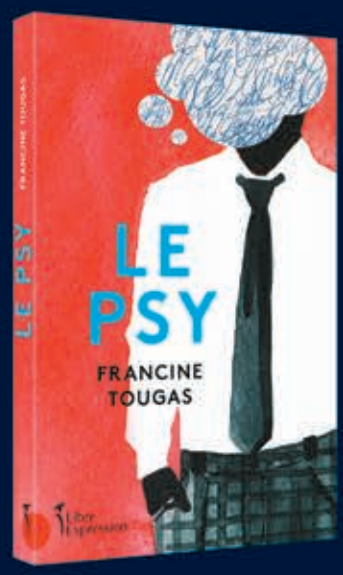
Un roman









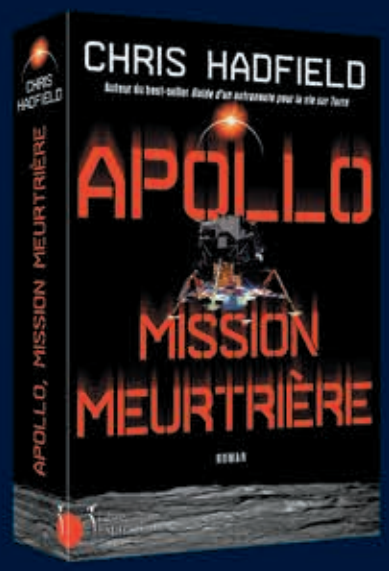




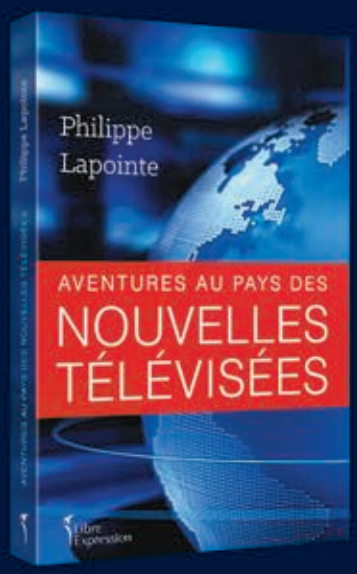
Canada
Conseil des Arts du Canada
Canada Council for the Arts
SODEC Québec

Un polar

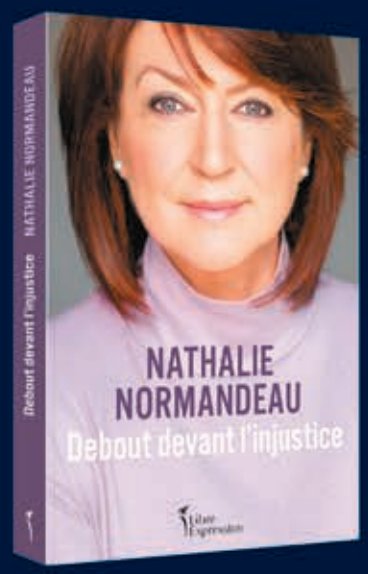




Un récit









Les Éditions LOGIQUES

Libre Expression



© Vincent Champoux

EXTREVUE

Hélène Robitaille

Habiter ce qui n'aura pas lieu



VILLES OÙ JE N'IRAI JAMAIS
Hélène Robitaille
Boréal
376 p. | 29,95 $

Nous n'avons pas souvent l'occasion d'avoir entre les mains une œuvre d'Hélène Robitaille. Le recueil de nouvelles *Villes où je n'irai jamais*, sorti cette année chez Boréal, vient après *Les cigales en hiver*, paru à L'instant même en 2006, lequel avait reçu les honneurs du prix Adrienne-Choquette. Il apparaît donc d'autant plus important de faire ses délices du plus récent livre de l'autrice qui, phrases ciselées comme un travail d'orfèvre et récits qui s'ancrent en nous définitivement, déploie ses qualités du début à la fin.

PROPOS RECUEILLIS PAR ISABELLE BEAULIEU

Vous prenez plaisir à inventer des histoires dans des villes que vous n'aurez probablement pas l'occasion de visiter faute de temps. Puisque l'imagination consiste un peu à vivre par procuration, est-ce que l'écriture est pour vous une façon de mener une double vie ? Quel rôle prend-elle ?

J'ai l'impression que si j'arrivais à me laisser emporter par les heures, sans chercher ni à les retenir ni à les recréer, j'atteindrais peut-être un état de quiétude auquel je rêve seulement. S'abandonner à la vie, en acceptant à mesure de ne laisser aucune trace de notre passage ici-bas : je vois là une sagesse, une manière de vivre qui me délivrerait d'une immense inquiétude, ou d'un immense chagrin. Du coup, quel rôle l'écriture joue-t-elle, ou quelle faille comble-t-elle ? Je crois qu'elle est pour moi un équilibre à trouver sans cesse entre un profond désir d'accroître par les mots ce contact avec le réel qui ne me suffit pas à lui seul, et la détresse de sentir que je n'arrive pas à m'abandonner sans les mots au seul charme des heures qui passent et qui m'éloignent de l'enfance.

Ainsi, même s'il est question dans mon recueil d'aller visiter par le détour des songes certaines villes où je n'irai pas d'ici la mort, j'envisage l'écriture autrement qu'un refuge hors du réel. Chaque fois, ce dont il est au moins un peu question quand j'essaie d'écrire, c'est de parvenir à nommer, même mal, tout cela qui me bouleverse autant dans cette empoignade avec le réel que constitue la vie. Dans ce recueil particulièrement, je souhaitais réfléchir à la nostalgie, c'est-à-dire à cette part de nos vies qui ne s'accomplira pas d'ici la mort, qui restera dans l'ombre, cette part inachevée qui est en nous — en tout cas en moi — et qui à mes yeux ajoute une grâce à ce que nous sommes.

Dépouillés d'un certain orgueil qui a la cote aujourd'hui, il me semble, et par lequel nous aimons croire que nos vies s'évaluent à la hauteur de ce que nous accomplissons, nous devenons plus attentifs, je crois, au charme fou des voyages vers la Lune que nous n'accomplirons qu'en rêve, ou qu'au moment de pousser notre dernier soupir. D'où mon choix de donner vie à des personnages humbles, j'imagine, des personnages dont les quêtes d'amour sont humbles et presque invisibles.

Outre les villes que vous imaginez, les lieux prennent une place importante dans vos nouvelles. Qu'on se retrouve dans un café, au théâtre, dans la galerie d'un couvent ou dans les aires d'une maisonnette de pierre, on a l'impression d'y être tant ils font partie du nœud narratif du récit et sont indissociables des sentiments des personnages. Que pensez-vous de cette phrase de Réjean Ducharme : « l'amour ce n'est pas quelque chose, c'est quelque part » ?

Il faudrait que je relise *Le nez qui voque* dont cette affirmation est tirée, je crois, pour l'apprécier dans son contexte — et risquer d'en parler mieux. Mais toute seule, la phrase de Ducharme m'évoque néanmoins une quête : l'envie d'aller quelque part pour se mettre à aimer, aller quelque part pour délivrer en nous l'amour.

Est-ce cela, cette quête d'amour dont il est question dans mes histoires ? Peut-être, au sens où dans « Rendez-vous à Samarcande », la nouvelle en trois volets qui enchâsse toutes les autres en quelque sorte, qui inaugure et clôt le recueil, la narratrice va finir par quitter cette immobilité somme toute assez près de la mort dans laquelle elle se complaît pour redonner une chance à l'amour. Du coup, elle se remet en marche ; elle va quelque part, vers l'amour — c'est ainsi que s'achève le recueil.

Mais tout cela n'est peut-être pas ce qui éclaire le mieux l'importance des lieux dans ce livre. Car de fait, les lieux valent autant pour moi que les personnages. Quand je pense aux lieux que j'aime, je me dis chaque fois qu'ils me sauvent du pire, soit le désespoir. Sans eux, hors d'eux, je m'estompe. Peut-être parce que je ne suis pas assez persuadée de ma propre existence, pas assez persuadée de ma chair, de mon corps de chair. C'est une carence, une limite que j'ai, j'en suis bien consciente — une carence que les lieux prennent en charge. Comme s'ils étaient pour moi un second corps, plus tendre et plus protecteur, sur lequel de surcroît, comme sur une toile, je peux projeter mes souvenirs et les réinventer.

Il y a quelque chose du temps et de la mémoire qui filtre à travers vos nouvelles, comme une certaine mélancolie. Est-ce que les souvenirs et les empreintes laissées par ce qui nous traverse nourrissent votre écriture ? Et quoi d'autre encore ?

L'imagination et la mémoire sont de bonnes compagnes. Y aurait-il moyen, vraiment, de les dissocier l'une de l'autre ? Pour ma part, je préfère les laisser s'observer, se féconder à mesure que je plonge au cœur d'un récit. Par l'imagination, on s'empare d'un souvenir et au lieu qu'il se fossilise, on le force à demeurer vivant, mobile. L'imagination permet de revoir sous un nouveau jour, plus compatissant celui-là, ces blessures et ces erreurs de jadis qui nous entravent ; l'imagination agit, ou peut agir selon moi comme un pardon qu'on s'accorde à rebours lorsqu'on consent à parcourir avec clémence tous ces chemins de la mémoire.

Ainsi, je reconnais mes nouvelles à leur accent mélancolique, certes ; néanmoins, je crois que mes personnages revisitent leur passé non pas pour s'y lover seulement, mais pour le réinterpréter, le réinventer, et du coup s'offrir la joie de renaître. Et je ne me lasse pas du charme de ces renaissances à l'air de rien que nous vivons à peu près tous ici et là, à un moment ou à un autre : ces renaissances qui sont profondément émouvantes, je trouve, puisqu'elles sont le signe que nous aimons et espérons encore. ◇

ENTRE PARENTHÈSES

TOUR DU CHAPEAU POUR BOULERICE







On le sait, Simon Boulerice est prolifique. Mais il est surtout talentueux et il sait se renouveler. La preuve : des trois ouvrages parus cette saison, aucun ne se ressemble ! On commence avec *Cherche et trouve avec Simon (t. 2) : En vacances d'hiver* aux éditions Victor et Anaïs. Plutôt qu'un livre d'images à dénicher entre les pages, on propose aux lecteurs de trouver… les émotions des personnages ! Un livre sensible, parfait pour accompagner les enfants dans le décodage des émotions d'autrui ! Dans *La consolation* (Québec Amérique), imaginez-vous qu'un voleur déguisé en père Noël est resté coincé, en plus de s'être blessé, dans la cheminée de Patrice, quelques mois avant les Jeux olympiques de Montréal. On est donc dans les années 1960, et les prétextes sont nombreux pour nous parler, sous un angle totalement inédit, des Jeux olympiques et de leurs bâtiments, festivités et athlètes. Avec les illustrations très graphiques et colorées de LaCharbonne, on a droit à un moment d'intelligence et de rigolade. Et finalement, Boulerice signe aux éditions de Ta Mère une pièce de théâtre pour adultes où, trente ans après leur secondaire, quatre amis se rencontrent pour un bilan… mais certains n'ont pas les souvenirs aussi heureux que les autres et mettent en péril le bon déroulement de ce conventum en petit comité… À lire avec délice dans *Nous nous sommes tant aimés*. De plus, Boulerice rayonnera au-delà des livres cet hiver : l'Orchestre métropolitain adaptera son album *Le pelleteur de nuages* (illustré par Josée Bisaillon, La courte échelle) en un conte symphonique pour trois interprètes (Fayolle Jean Jr, Catherine Trudeau et Adrien Belugou) et un orchestre. Le tout sera présenté les 25 et 26 février prochain à la Maison symphonique de Montréal et sera accompagné des illustrations de Bisaillon en projection simultanée.

DE GRANDS NOMS À SURVEILLER









Les parutions de taille du côté de la littérature étrangère donnent cette saison des maux de tête tant les grands noms sont nombreux et invitants ! En rafale, voici donc ce qui risque d'attirer votre attention : **Ken Follett** avec son roman au bord du gouffre d'une troisième guerre mondiale intitulé *Pour rien au monde* (Robert Laffont) ; **Carlos Ruiz Zafón**, décédé en 2020 et dont le recueil de nouvelles posthume paraît sous le titre *La ville de vapeur* (Actes Sud) ; **Édouard Louis** reste dans le récit autobiographique avec *Changer : méthode* (Seuil) ; **Éric-Emmanuel Schmitt** offre le second volet de sa série d'envergure *La porte du ciel*, abordant cette fois l'épopée de Babel ; et le bouddhiste **Matthieu Ricard** propose ses mémoires sous le titre *Carnets d'un moine errant*, volumineux ouvrage paru chez Allary.

Du côté policier, on souligne *Sans passer par la case départ*, de **Camilla Läckberg** (Acte Sud), où une simple partie de Monopoly vire mal, très mal…

Du côté de la BD, c'est le premier volet du sixième tome de *Blacksad* (Dargaud) qui met les esprits en émoi : **Canales** et **Guarnido** frappent fort, comme toujours, avec cette mafia des belettes en plein New York. Et, finalement, du côté jeunesse et juste à temps pour les congés des fêtes, il vous faudra mettre la main sur le nouveau roman d'aventures de **J. K. Rowling** : *Jack et la grande aventure du cochon de Noël* (Gallimard Jeunesse).





QUAND L'AUTOÉDITION DEVIENT UNE SOLUTION

PAR SÉBASTIEN VEILLEUX,
DE LA LIBRAIRIE PAULINES (MONTRÉAL)

/

Se faire publier est un privilège, ici comme ailleurs, les maisons d'édition regorgent de manuscrits inédits. Parmi les autrices et les auteurs refusés, bon nombre baissent les bras, se rendent à l'évidence : beaucoup d'appelés, peu d'élus. Il reste toutefois une poignée d'irréductibles qui refusent de se soumettre aux lois du marché. De nos jours, l'autoédition est au bout d'un clic, les plateformes sont nombreuses. Nous connaissons tous l'histoire de E. L. James qui s'autoédita sur le site d'Amazon et connut un succès planétaire avec ses *Cinquante nuances de Grey*. Ce genre de conte de fées, relayé à profusion, donne l'impression que c'est facile. La réalité est tout autre.

Il faut une bonne dose de motivation pour aller jusqu'au bout. L'autrice Natacha Veilleux en avait une très bonne : garder en vie son grand-père malade en lui racontant sa propre histoire. Chapitre après chapitre, elle rédige les pages de son premier roman *Yeux bridés et peau perlée*. Alors que la santé de son grand-père décline, elle choisit l'autoédition pour avoir quelque chose à lui offrir avant de mourir, un texte métamorphosé en livre. D'autres encore le font pour protéger leur travail, comme Yves Lavertu dont la publication du *Jeune Marcel Dubé et son temps* est d'abord envisagée par un éditeur avant d'être refusée parce qu'un projet similaire est en cours de développement. Certains se lancent dans l'aventure par conviction, comme l'autrice Paprika et ses complices dont l'engagement social les pousse à créer un album jeunesse, *La victoire du premier petit cochon*, sur la fabrication de maisons écologiques en ballots de paille. Le trio croit si fort à son idée qu'il démarre une campagne de sociofinancement et rivalise d'ingéniosité pour mousser son projet. « Par exemple, nous explique Paprika, pour 65 $, l'acheteur recevait un livre dédicacé et avait droit à une visite de notre maison autoconstruite en ballots de paille, à l'origine de la réécriture du conte [...] Ensuite, Özan [collaborateur et graphiste] a monté un site Internet et a utilisé un *plug-in* de collecte de fonds pour recevoir les paiements. Ça, c'était très compliqué. » Malgré tout, plus de 160 personnes achètent le livre en prévente. Convaincus, les jeunes entrepreneurs passent à l'étape suivante et impriment 500 exemplaires pour la vente en librairie et en ligne.

Enfin, il y a ceux et celles qui voient l'autoédition comme une nouvelle manière de penser le livre. C'est le cas de Possibles éditions, collectif dirigé par Catherine Langlais. À l'ère du numérique, iels ont décidé de fabriquer leurs livres à la main, d'en faire de beaux objets. « Pour réaliser *Terres de Trickster*, nous avons acheté des presses *offset* (et tout ce qu'il faut pour produire les plaques d'impression) et la relieuse-couseuse, et toutes les autres machines (plieuse, scoreuse, massicot, etc.) pour la production artisanale des livres [...] Notre ligne éditoriale se décline d'abord à partir de la volonté de faire entendre les voix inaudibles, marginalisées [...] Cela s'ancre dans une pratique alternative de l'édition et surtout de la fabrication des livres, pensée comme lieu de création de liens sociaux — puisque les productions sont collectives et les auteurs invités à contribuer à la matérialisation de leur parole [...] On peine à avoir le rayonnement nécessaire pour être admissible aux subventions du Conseil des arts du Canada et de la SODEC », nous explique l'éditrice.











Mélissa Thériault, professeure en philosophie à l'Université de Trois-Rivières, s'intéresse de près à l'autoédition. Elle a d'ailleurs écrit un article dans *La Gazette de la Mauricie* intitulé *Éditer autrement*. Son carnet *Entreprendre des études supérieures ?* connaît un vif succès. Elle met en garde les audacieux : « Ça demande un investissement de temps vraiment considérable [...] L'autre piège à éviter est de choisir, lorsque vos moyens financiers sont limités, l'industrie florissante de "l'autoédition accompagnée" où on vous offre des forfaits pour vous aider à produire votre livre [...] Ces services permettent d'arriver à un produit d'une indéniable qualité professionnelle, mais sont très onéreux. Par contre, je les recommande vivement pour des projets collectifs privés », nous explique Mélissa qui, pour sa part, préfère utiliser des plateformes gratuites sur Internet. « Il y a des coquilles et des erreurs de débutant, mais ce n'est pas grave. »

Il y a beaucoup d'étapes à prévoir du fichier Word à l'objet papier, entre autres la manutention. Qu'on utilise la poste, via un site de vente en ligne, ou qu'on frappe aux portes des librairies, c'est beaucoup de travail et d'imprévus. À titre d'exemple, Mélissa s'est rendu compte qu'une différence de six grammes par colis augmentait considérablement ses frais de poste. Il faut avoir la fibre entrepreneuriale, aimer apprendre de ses erreurs. Pour l'autrice et professeure en philosophie, le phénomène est appelé à prendre de l'ampleur. « Plus récemment, des plateformes ont permis à des plumes de regrouper leurs textes afin de rejoindre des publics extérieurs à leurs réseaux respectifs (ShortÉdition ou WattPad, par exemple) ou encore de vivre de sa création par l'appui direct d'une communauté de mécènes (Patreon) », écrit-elle dans son article *Éditer autrement*.

L'autoédition demeure une pratique marginale et souvent éphémère. Catherine Langlais conclut : « Malgré notre volonté pour nous doter d'une structure solidaire avec toutes les autres petites maisons d'édition (réseau de distribution unique, mise en commun des énergies et ressources pour aller dans des salons du livre, par exemple), les contraintes financières et le manque de temps empêchent la mise en place d'outils qui nous aideraient à faire une meilleure place à la microédition dans le marché québécois. » Mélissa Thériault est plus optimiste : « La démocratisation des outils éditoriaux fait qu'il sera désormais relativement facile et économique de s'autoéditer, que ce soit en format numérique ou papier. Je crois que certains projets autoédités pourront faire connaître des auteurs et autrices qui n'auraient pas pu s'inscrire dans le circuit traditionnel. Mais ça ne rendra pas le succès plus facile, ça n'allégera pas la charge de travail requise pour arriver à un produit de qualité. »

Alors que la littérature québécoise connaît un essor sans précédent, il y a fort à parier que l'autoédition jouera un rôle clé dans l'évolution qui attend le monde du livre au cours des prochaines années. La BAnQ a publié sur son site *Un petit guide de l'autoédition au Québec* rempli d'informations utiles. Passer d'une bonne idée à sa réalisation demeure une des expériences humaines les plus satisfaisantes qui soit. ◇

ÉDITIONS RÉVOLTE

Nouveautés de novembre 2021

Essai
182 pages

Andrée Décarie
L'INTELLIGENCE ARTIFICIELLE AU CŒUR DE NOS VIES

Comment les applications d'intelligence artificielle sont-elles utilisées aujourd'hui dans notre société?

Mieux comprendre comment ça fonctionne.

Médias sociaux
Cambridge Analytica
Jeux
Propagande
Éthique
Lois
Neurosciences
Manipulation

ANDRÉE DÉCARIE
INTELLIGENCE ARTIFICIELLE CRIMINELLE
Un technothriller époustouflant!

Un tueur en série se sert de l'intelligence artificielle pour traquer ses proies. C'est une chasse, une vengeance.

Un polar noir et macabre auquel on ne peut se détacher, dévorant les pages jusqu'à la toute fin.

Andrée Décarie dévoile son neuvième roman policier.

Thriller policier
362 pages

Déjà parus aux Éditions Révolte:

ANDRÉE DÉCARIE
DANGER CLINIQUE

ANDRÉE DÉCARIE
L'AFFAIRE NOSTRADAMUS

ANDRÉE DÉCARIE
APOCALYPSE

ANDRÉE DÉCARIE
MEURTRE au Salon du Livre

ANDRÉE DÉCARIE
CHEVAL DE TROIE

Distribué par
DISTRIBULIVRE
www.distribulivre.com
Télécopieur : 1.450.915.2224

Créer du lien



LES AUTEURS QUÉBÉCOIS DÉBARQUENT SUR WIKI

À l'heure actuelle, les pages Wikipédia liées à du contenu québécois les plus visitées sont celles… de nos hockeyeurs. Sans rien enlever à ces athlètes, le milieu littéraire a retroussé ses manches et s'est mis à la tâche d'augmenter la découvrabilité de nos auteurs d'ici en créant la fiche de 480 d'entre eux dans Wikipédia. Le chrono est lancé : l'initiative intitulée Créer du lien aura terminé ce projet d'envergure, et surtout aux retombées énormes, d'ici un an.

◇◇◇

PAR JOSÉE-ANNE PARADIS

◇◇◇

Au téléphone, Frédérique Dubé, responsable du développement numérique chez Productions Rhizome, organisme qui chapeaute Créer du lien, m'explique l'essence de ce projet. Inspiré par ce que d'autres disciplines artistiques avaient mis sur pied, notamment le milieu des arts visuels et celui du cinéma, le milieu littéraire a reconnu son retard et a choisi de rétablir le tout. Oui, il allait inscrire la littérature québécoise sur la Toile à la hauteur de ce qu'elle mérite ! Et le tout allait passer par l'ajout de contenu sur les plateformes Wikimédia, dont l'encyclopédie libre Wikipédia, la médiathèque Wikimedia Commons et la base de connaissance Wikidata.

Objectif : être vu pour être lu

« À l'heure des algorithmes, Wikipédia est notre meilleur atout pour rivaliser avec les géants du Web et offrir une place à nos créateurs sur la Toile », explique Tania Massault, directrice générale aux éditions Alto, qui participent au projet avec les dix autres partenaires que sont Wikimédia Canada, La poésie partout, l'UNEQ, les Éditions du Noroît, Kwahiatonhk !, Planète rebelle, La Quadrature, Culture Capitale-Nationale et Chaudière-Appalaches, Littérature québécoise mobile et LATICCE. Offrir au Web les métadonnées dont il a besoin et remplir les fiches Wikipédia, voilà « un moyen sûr et efficace de faire remonter les résultats dans les moteurs de recherche qui accordent un haut taux de crédibilité à ces plateformes », explique madame Dubé.

Effectivement, alors que le mot *découvrabilité* est au cœur de bien des préoccupations, le projet Créer du lien vient combler un vide immense. Cependant, on se pose cette question : pourquoi les autrices et auteurs eux-mêmes ne vont-ils pas se créer leur propre fiche ? C'est que Wikipédia possède ses règlements et son code d'éthique, et qu'en ce sens nul n'a le droit de créer sa propre entrée. Le tout doit être fait par un tiers, et plusieurs sources doivent être amenées à l'appui de ce qui y est avancé. Autre critère de l'encyclopédie en ligne : un auteur ne peut avoir sa fiche que si deux de ses livres ou plus ont été publiés chez un éditeur reconnu et que ses livres, ou sa personne, ont eu un impact dans les médias. C'est donc là qu'entre en scène l'équipe de Rhizome, qui a notamment pour mission d'écrire ou de bonifier les 480 fiches, le tout en se fiant sur des sources crédibles et une recherche fouillée, et sans avoir recours… à l'auteur lui-même ! Ce dernier étant considéré comme une source primaire par Wikipédia, il ne peut pas devenir l'objet de référence. Un beau casse-tête, donc, pour l'équipe des cinq wikipédistes qui scrutent les journaux, médias, encyclopédie, livres, émissions radio et autres sources fiables qui recensent déjà (mais bien peu parfois) nos lettres d'ici.

Des auteurs, mais quels auteurs ?

À ce jour, un seul article sur un auteur québécois s'est mérité une étoile dorée, la plus haute distinction donnée sur Wikipédia : celui sur Émile Nelligan. Les curieux qui iront lire la fiche réaliseront à quel point l'étendue des informations est vaste, pertinente, bien argumentée et neutre. L'objectif des rédacteurs de Créer du lien n'est cependant pas un tel article pour chacun des 480 auteurs choisis. La tâche nécessiterait des années. Mais allez voir la page de Mireille Gagné ou encore celle de Mathieu Arsenault, et vous aurez une idée du rendu souhaité. Tout l'essentiel y est, rendu de façon professionnelle et complète. Actuellement, 30 % du projet a été mis en ligne — principalement dans le volet « bonification de fiches ». On parle notamment des entrées sur Claude Gauvreau, Hélène Dorion, Anne Hébert, Joséphine Bacon, Marie Uguay, Marjolaine Beauchamp, Jimmy Beaulieu, Naomi Fontaine et Samuel Archibald, pour n'en nommer que quelques-uns.

Le choix des auteurs mis à l'honneur a été fait par les partenaires littéraires susmentionnés, qui les ont sélectionnés parmi celles et ceux qui gravitent autour de leur organisation : « Le projet constitue une chance inouïe pour nos autrices et auteurs, car cela va améliorer leur présence en ligne. On le répète souvent, mais publier un livre ne garantit pas une visibilité, encore moins dans le temps, sachant que la plupart des titres sont gardés moins d'un an en librairie. Or pour être lu, il faut en premier lieu être découvrable. Avoir des articles Wikipédia à jour sur leurs œuvres, et plus globalement sur notre littérature québécoise, va augmenter la découvrabilité de notre culture. »

Mais alors, que peuvent faire les autres auteurs québécois qui n'ont pas eu la chance d'être du lot des sélectionnés ? Frédérique Dubé les invite à aller déposer leurs métadonnées sur Wikidata, « une base de données remplie de nourriture pour robots », illustre-t-elle. À force de nourrir les algorithmes avec des informations comme le sexe ou le genre, le pays de citoyenneté, le nom, la date et le lieu de naissance, l'occupation ou les prix reçus, les moteurs de recherche prioriseront de plus en plus les pages qui les recensent. « Ce n'est pas très sexy, mais les robots en mangent et c'est très accessible », argue-t-elle. Le prix à gagner ? De la visibilité supplémentaire.

Wikipédia, mais pas que

Créer du lien organise également des ateliers citoyens Wiki-Litt en ligne, en présentiel ou mixtes, afin d'inviter la population à rallier le mouvement et à faire rayonner la culture d'ici. Les prochains événements sont ceux du 8 décembre (incluant une diffusion en simultané sur le Web), en présence de l'écrivaine Nadine Walsh, et la suivante sera le 12 janvier, avec Claire Varin à la Maison des écrivains. Au menu : causerie avec les autrices suivie d'un atelier plus pratique ! On souligne aussi les midis-conférences, en direct de la page Facebook de Rhizome, dont le prochain, le 26 janvier à 12 h 30, portera sur « La découvrabilité numérique appliquée aux arts et à la culture ».

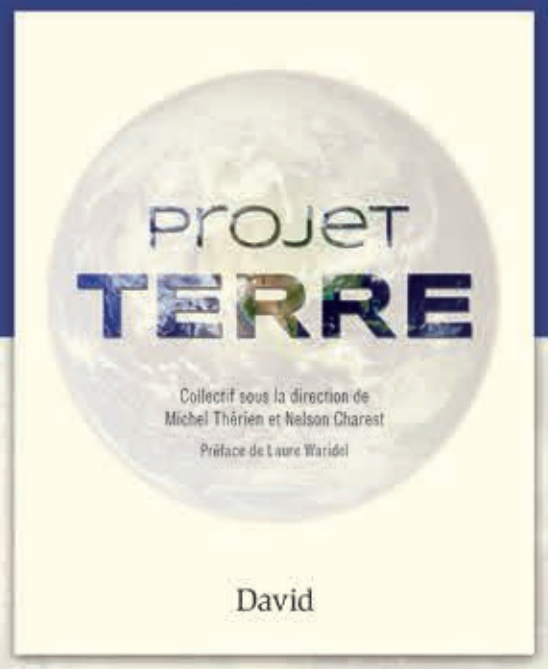
Frédérique Dubé nous parle également des « Tapis rouges », cette initiative pour alimenter Wikimedia Commons en photos de qualité des auteurs. Et pas seulement des 480 choisis, mais bien de tous les auteurs qui souhaiteront se prêter au jeu des Photobox lors des différents salons du livre du Québec, dès 2022. Avoir une photo libre de droits sur Wikipédia, ça aide les médias, et notamment la revue *Les libraires*, à propager la nouvelle si un auteur remporte un prix, fait un bon coup, s'illustre à l'international…

Du côté plus technique, Créer du lien collaborera avec l'UNEQ et des experts en découvrabilité, en modélisation et en téléversement de données pour verser automatiquement les données de L'île — le site de l'UNEQ qui récence déjà plusieurs auteurs québécois — sur Wikidata. Et, finalement, le dernier volet du projet consistera à créer une passerelle entre le site Web de Rhizome et les plateformes Wikimedia afin d'implémenter des contenus mis à jour en temps réel et évolutifs (par exemple, des biographies des écrivains québécois), passerelle qui sera mise gratuitement à la disposition des partenaires et de la communauté.

Bref, les efforts déployés sont grands et serviront le milieu littéraire d'ici, les étudiants de demain, les curieux friands de Wikipédia, les journalistes culturels et tous les lecteurs des talents d'ici ! ◇



David POÉSIE



Projet TERRE

COLLECTIF
sous la direction de
Michel Thérien et Nelson Charest

Sans le savoir, j'attendais ce recueil depuis longtemps.
— Laure Waridel, préfacière

Le recueil réunit des textes de :

Martine **Audet**
Sébastien **Bérubé**
Antoine **Boisclair**
Paul **Bossé**
Nelson **Charest**
Éric **Charlebois**
Tina **Charlebois**
Sonia-Sophie **Courdeau**
Maya Cousineau **Mollen**
Jean Marc **Dalpé**
Hélène **Dorion**
Christiane **Dunia**
Laurent **Fadanni**
Lise **Gaboury-Diallo**
Daniel **Groleau Landry**
Chloé **LaDuchesse**
Clara **Lagacé**
Vincent **Lambert**
Jonathan **Lamy**
Daniel **Lavoie**
Georgette **LeBlanc**
Jean **Morisset**
Amber **O'Reilly**
Maude **Pilon**
Jean-Philippe **Raîche**
Zachary **Richard**
Sylvain **Rivard**
Jonathan **Roy**
Chloé **Sainte-Marie**
Véronique **Sylvain**
Michel **Thérien**

ISBN 978-2-89597-783-4 174 p. — 21,95 $

www.editionsdavid.com

«Un portrait
du courage au féminin»

La Presse

Annie Perreault

Les grands espaces

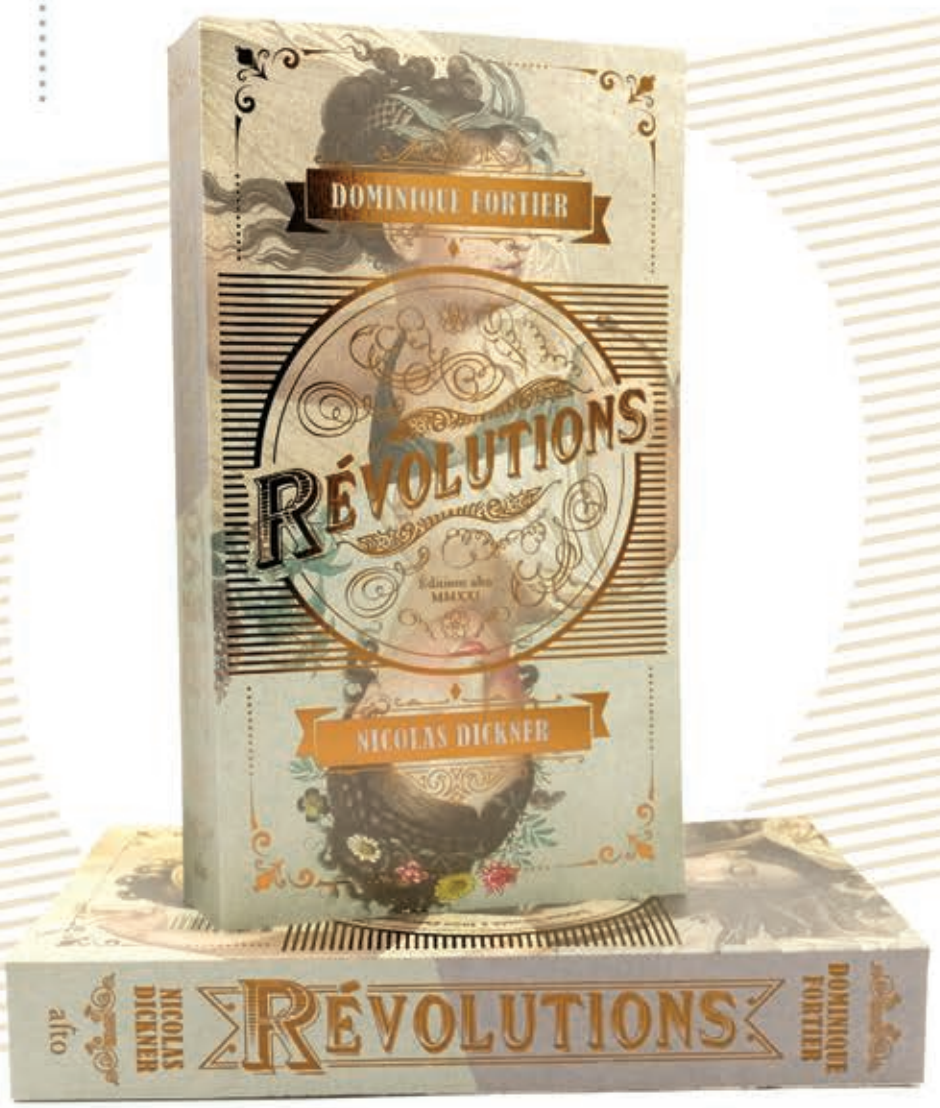
liste préliminaire

PRIX DES LIBRAIRES
DU QUÉBEC

2022

© Rémi Sinkinson

Une entreprise
littéraire sans
précédent qui
décapite joyeusement
les idées reçues!



Deuxième
et ultime édition

Limitée à
1806 exemplaires

alto

Éditeur d'étonnant

editionsalto.com

Conseil des Arts du Canada | Canada Council for the Arts

SODEC Québec

ICI COMME AILLEURS

CHRONIQUE DE
DOMINIC TARDIF

TROUVER SON PAYS

Philippe Manevy et Michel X Côté réfléchissent à ce que cela signifie d'habiter un pays, d'habiter le monde.

Pourquoi lit-on si ce n'est pour avoir, momentanément, l'occasion de tout voir à travers les yeux de quelqu'un de plus intelligent, de plus cultivé, de plus empathique que soi ? C'est en tout cas l'effet que m'a procuré *Ton pays sera mon pays*, le premier livre de Philippe Manevy.

Combien de fois les chauffeurs de taxi de Montréal ont-ils été décrits en littérature ? Et pourtant, rarement l'ont-ils été avec autant de lumineuse justesse que dans ce bref portrait de certains de ceux que l'auteur a rencontrés au gré de ses courses : cet ingénieur algérien formé en URSS, cet Athénien heureux de disserter tragédie, ce chrétien du Liban avec qui Philippe Manevy et son épouse ont un jour parlé d'Amin Maalouf. « J'aime les taxis de Montréal. Chaque habitacle est comme le fragment d'une mosaïque : si on voulait faire le portrait de la ville, il suffirait, un jour, de les assembler. »

Voilà peut-être, en quelques mots, tout le projet de Philippe Manevy, qui œuvre, pour ne pas dire s'entête, à découvrir dans l'apparente discontinuité d'un monde où tant de forces conspirent à nous tenir à distance les uns des autres quelque chose comme une trame commune. Né en France, le prof de littérature rencontre la femme de sa vie au début du millénaire, à Montréal, puis rentre en France avec elle, avant de revenir, quinze ans plus tard, s'établir dans la métropole québécoise. Des pérégrinations qui l'auront forcément transformé ou qui, du moins, auront aiguisé son regard sur la différence, l'injustice ou la violence dite ordinaire. Devenir l'étranger, même avec les privilèges d'un certain confort matériel, c'est comprendre l'exclusion non plus seulement de façon théorique, mais jusque dans sa chair.

À l'instar des penseurs les plus habiles, Philippe Manevy fait souvent mine de parler du banal : un arbre malade dont il prend soin même s'il le sait condamné, une promenade dans les rues toutes pareilles de Laval, son intarissable voisin ramasseux, une cabine téléphonique à partir de laquelle il appelait sa blonde. Des sujets envers lesquels il se montre immanquablement généreux (autant au plan humain que littéraire), sans doute parce qu'il sait que le merveilleux est souvent le voisin du trivial.

Ton pays sera mon pays porte la mention générique « carnets », qui m'apparaît trop humble, bien qu'elle suppose une part d'inachevé correspondant parfaitement à ce livre. S'ils ne sont certainement pas inachevés au point de vue du style (d'une flamboyante sobriété), ces carnets me semblent dire qu'il y a toujours quelque chose d'inachevé dans notre rapport au monde, et que c'est pour cette raison qu'il faut presque obstinément continuer d'aller vers l'autre, tenter de le comprendre.

Lettre d'amour au Québec et à sa littérature, laquelle aura permis à Philippe Manevy « de passer la frontière, d'habiter le territoire », *Ton pays sera mon pays* cite à la fois Hubert Aquin, Gabrielle Roy, Maude Veilleux et Jean-Pierre Issenhuth, qui deviennent pour le nouvel arrivant comme des guides dans les coulisses d'une société dont il souhaite aimer même les failles. Philippe Manevy aime le Québec, mais l'aime avec exigence, et refuse de voir certains citoyens de ce pays qui est maintenant le sien confondre fierté et orgueil.

Le Québec, écrit-il, ne peut être pour l'immigrant qu'un simple « sol sur lequel poser ses valises », mais doit aussi être une histoire, une culture, que l'immigrant souhaite embrasser. Pour que cette rencontre se produise, il faut cependant « qu'une culture soit aimable, au sens le plus fort du terme, qu'elle ne se refuse pas, d'emblée et a priori, à ceux qui n'auraient pas le "bon" accent, le "bon" patronyme ou la "bonne" absence de religion. »

« Comme ma mère repasse, avec fureur et méthode, j'ai composé ces carnets en faisant mine d'ignorer la présence de la mort, quelque part, de biais, dans mon champ de vision », écrit Philippe Manevy, en expliquant comment l'exil lui aura offert une conscience aiguë de la finitude de ceux qu'il aime et dont l'océan le sépare. Tout exilé sait mieux que quiconque que la vie est une série de deuils, mais plutôt que de porter cette connaissance comme un fardeau, Philippe Manevy choisit, lui, de la transformer en joie et de s'engager, en amour comme en littérature, avec l'intensité de qui a compris qu'il n'y a pas plus belle manière d'honorer les privilèges que la vie nous octroie que de tendre la main, et de présumer du meilleur chez son prochain.

Devenir ce qu'on traverse

Il est parfois arrivé qu'un écrivain ou une écrivaine à qui je consacre une chronique me confie avoir découvert avec bonheur l'œuvre de l'autre écrivain avec qui je le mettais ici en dialogue. Carte sur table : c'est avec cet espoir que je vous glisse un mot au sujet de *Vaste ciel* suivi de *Des eskers de beauté*, le nouveau livre de Michel X Côté, un de mes poètes préférés. Je serais heureux d'apprendre que Philippe Manevy, s'il ne le connaît pas déjà, a eu envie de lire Michel.

Vigilant observateur de ces forêts qu'il arpente avec fidélité, Michel X Côté revient dans ces deux suites à l'Abitibi de ses origines. Et c'est émerveillé que je l'accompagne dans les sentiers d'une nature qui m'est généralement hostile (je ne suis pas du tout l'ami des arbres), mais que j'aime parcourir en compagnie de mon éclaireur — j'emploie ce mot à dessein, et c'est sans doute le plus beau compliment que je peux offrir à Michel X Côté qui, en éclairant le territoire qu'il traverse, éclaire aussi quelque chose en moi.

Michel X Côté ne sait marcher en forêt qu'en poète, c'est-à-dire avec déférence. « Deviens ce que tu traverses / ainsi / tu ne seras / jamais perdu », écrit celui pour qui, visiblement, comme pour Philippe Manevy, habiter le monde suppose une forme d'abandon, ou du moins d'humilité face à quelque chose de plus grand que soi (que ce soit la forêt ou la littérature).

« Les livres sont nécessaires aussi, surtout, pour nous dire ce que nous ne voulons pas entendre », écrit Philippe Manevy, cependant que Michel X Côté nous prévient : « n'attends pas de la poésie / qu'elle soit un abri // elle sera la première / à te jeter dehors ». Deux passages dans lesquels j'entends comme une mise en garde : la littérature, comme le territoire que nous choisissons, ne nous offrira jamais que ce que nous sommes prêts à lui donner. ◇



/
Dominic Tardif est né en 1986 à Rouyn-Noranda. Il collabore à différentes publications en tant que journaliste et chroniqueur. On peut aussi parfois l'entendre à la radio.
/



TON PAYS SERA MON PAYS
Philippe Manevy
Leméac
224 p. | 24,95 $



VASTE CIEL SUIVI DE DES ESKERS DE BEAUTÉ
Michel X Côté
Du Quartz
122 p. | 20 $

S’abstraire du néant

Poésie **Hugo Beauchemin-Lachapelle**

Dans *Carbone scopique,* son premier livre, l’artiste multidisciplinaire Émilie Allard dépeint les tumultes intérieurs suscités par la lutte pour l’émancipation.

On dit souvent des recueils inauguraux qu’ils contiennent en germe l’œuvre à venir. C’est qu’ils concentrent en eux plusieurs années de maturation, tout en étant plus ou moins épargnés par le vernis technique qui lissera, au fil de l’expérience, les aspérités du style. Mais ces dernières stimulent le lecteur que je suis, placé devant une nouvelle plume : des excès, de l’originalité et, surtout, beaucoup d’authenticité. Avec Émilie Allard et son *Carbone scopique,* j’ai été servi.

Un météorite dans le sommeil des choses

Je dois d’abord parler du titre du livre, qui résume bien le projet poétique de l’écrivaine. De prime abord, on est frappé par l’étrangeté rebutante de ces deux mots, « carbone » et « scopique ». Internet m’a rappelé (bon, ok, m’a appris…) que le carbone est un élément du tableau périodique présent chez tous les organismes vivants. Par ailleurs, « scopique » est un terme utilisé en psychanalyse lacanienne pour désigner le stade du miroir, au cours duquel l’enfant prend conscience de son individualité. Plus concrètement, on comprend que l’entreprise scripturaire de l’artiste se base sur un regard qui transpercerait les surfaces pour en exposer les impostures. Le recueil se déploie en effet comme un éveil viscéral à la quête de sens.

> *tu as vécu de voir sans chercher*
> *le message nodal*
> *avant de savoir comment mieux faire*
> *qu’hachette*
> *ton seul souffle d’aller jusqu’au bout*
> *a tâché d’improviser*
> *vers son seul souffle qui traçait jusqu’au*
> *bout*
> *l’exigence est un nerf à tissage fondamental*
> *de ton étoffe sensuelle*

« [C]omment s’établir dans un schéma lisse / s’il n’y a nulle part d’où ça vit », se demande la poète ; « alors pourquoi étions-nous fille fille ligne droite en joual de / perfection », enchaîne-t-elle en faisant assez clairement référence aux récents mouvements féministes. La réponse surgit dans la section « Foudroiements », où l’apparition du « nous » signale un changement de registre : on passe d’un « tu » introspectif à l’affirmation d’une présence au monde par la reconnaissance de l’appartenance à un groupe, à une collectivité.

> *comme un paroxysme suspendu*
> *nous sommes faits d’aube*
> *mûrs d’un été grec*
> *le renoncement ne parle pas notre langue*
>
> *nous sommes en charge d’éclore*
> *à perpétuité*

L’espoir palpable dans ce poème transparaît dans le reste du livre, dont le propos s’appuie sur cette collectivité qui fournit à l’autrice un socle, une identité à partir de laquelle elle « cultiv[e] la gymnastique / pour combattre l’envoûtement / et contenir un handicap ordinaire ». La révolte est source de force : elle se transmue en désir, puis en joie, une joie qui « se déprend / dilate / agit à découvert / te désarme, t’espère ».

De tendresses et de crépitements

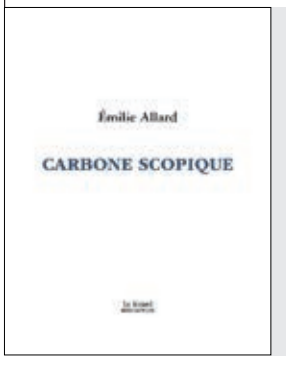
Carbone scopique rejette catégoriquement les codes courants, considérés comme des foyers d’aveuglement. Il y a dans les images étonnantes du livre quelque chose d’électrique qui transmet l’effervescence de la lutte et de la libération. Cependant, en procédant par excès surréalistes, grâce auxquels elle métaphorise son arrachement, la poète m’a perdu à quelques reprises. L’œuvre tombe parfois dans la surenchère, et on perçoit une forme d’essoufflement dans certaines strophes.

> *l’endroit marqué d’un paquet de fougères*
> *coupées*
> *sera celui d’une muse qui n’a jamais eu*
> *peur*
> *muse rouge-gorge prussienne sous la*
> *paupière de l’astre*
> *gardée par un chêne et par les rares cajuns*
> *sachant ouvrir le brouillard*
> *avec leurs ongles en écrans de pollen*
> *qui sont aussi leur trophée de chasse*

Ceci dit, Allard a plus d’un tour dans son sac. *Carbone scopique* bénéficie d’une palette variée. D’aucuns concluraient qu’il s’agit là de la marque d’un premier livre : la quête de sens dont font état les poèmes se double d’une recherche, chez l’écrivaine, de sa propre voix. Autrement dit, elle essaie des choses. Et ça marche : ses compositions plus dépouillées m’ont impressionné par leur beauté.

> *quand chaque partie de toi*
> *aura conduit les noms*
> *hors de leurs charpentes*
> *tu trouveras encore de vieux morceaux de*
> *voix*
> *sous des piles de chaises*

Bref, espérons que *Carbone scopique* ne soit pas l’unique échantillon d’un travail qui s’annonce fructueux.



★★★

Émilie Allard

Carbone scopique

Montréal, Le lézard amoureux
2021, 90 p.
17,95 $

LQ

Lettres québécoises **est un magazine trimestriel indépendant qui se consacre à la critique littéraire et à la littérature québécoise contemporaine. Portraits, textes de création inédits et critiques à découvrir dans chaque numéro. [lettresquebecoises.qc.ca]**

DISTRIBULIVRE

Pour chaque copie vendue,
1$ sera versé à la
Fondation québécoise du cancer.

LE LIEN DU SANG
Julie Lamarre
Littérature

Eva Williams a tout juste onze ans lorsqu'elle perd tragiquement sa famille. Avant de décéder, sa mère lui remet un pendentif ancestral et lui fait promettre de ne jamais s'en départir, sauf si elle est prête à donner sa vie en échange.

Entretemps, elle est adoptée par les Elwood et fera la connaissance de Clara, une jeune fille extravertie, ainsi que des frères Kingsley, qui se disputeront son attention. Elle finira par tomber éperdument amoureuse de l'un d'eux, mais y perdra également une partie d'elle-même lorsqu'un obstacle inattendu se dressera devant elle, l'obligeant à quitter, à nouveau, tous ceux qu'elle aime et, du même coup, sa sécurité.

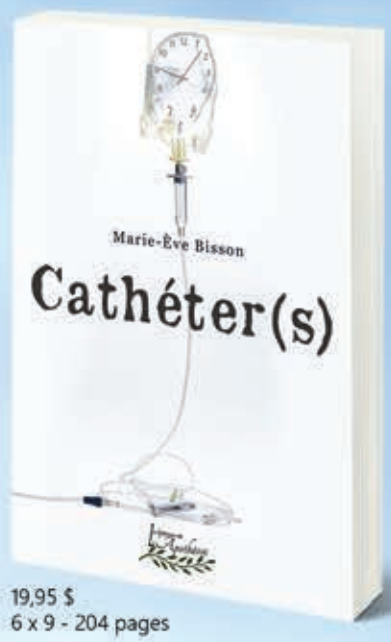


32,95 $
6 x 9 - 900 pages

CATHÉTER(S)
Marie-Ève Bisson
Faits vécus

Tu as proche quarante ans. Alors que ta vie de mère de famille et ton agenda bien rempli te comblent, le lymphome de Hodgkins vient chambouler ceux-ci. Tu réalises rapidement que la découverte, l'annonce, le traitement et le suivi d'un cancer est toute une aventure.

À travers les hauts et les bas de ton état physique et moral, tu apprends à te moquer de toi et à dédramatiser la situation. Tu vas rire un peu et angoisser beaucoup, mais aussi apprendre de nouveaux mots, te perdre dans des couloirs d'hôpitaux, te mêler dans tes innombrables rendez-vous médicaux, te faire oublier dans des salles d'attente, te noyer sous les boîtes de commandes Amazon, et, surtout, te mettre à détester la sonnerie du téléphone presque autant que les cathéters.



19,95 $
6 x 9 - 204 pages



19,95 $
6 x 9 - 276 pages

MON CHOIX
Patrick Murray
Littérature

Mon choix raconte un épisode de la vie d'un couple, Fanny, une Philippine, et Thomas, un Américain. Le lourd passé familial de Fanny vient la hanter: son ex-petit ami, Marco, reprend contact avec elle pour qu'elle aide son petit frère Rico, actuellement hospitalisé. Ceci, dans un contexte où les membres de la famille de Fanny n'hésitent pas à l'accuser de les avoir abandonnés avec leurs difficultés et leur misère.

Fanny hésite à aider Marco, refuse de laisser son futur mari Thomas payer les factures et refuse de partager ce problème avec lui, ce qui ajoute aux défis et aux conflits au sein du couple.



19,95 $
6 x 9 - 152 pages

EN QUÊTE DE VÉRITÉ
Linda Langlois-Laprés
Littérature

Et si on vous annonçait que vous avez commis l'irréparable? C'est ce que vit présentement Anna-Lee. Elle se réveille au Paradis. Philippe, un ange, lui explique qu'elle s'est enlevé la vie. Anna-Lee est convaincue que c'est une grossière erreur.

Convaincue qu'elle ne pourrait jamais poser un tel geste, elle est déterminée à découvrir la vérité entourant sa mort.

Les Éditions de L'Apothéose

www.leseditionsdelapotheose.com

Pour vivre l'édition autrement

Découvrez les avantages uniques de commander chez Distribulivre.
Visitez-nous sur www.distribulivre.com - Télécopieur : 1.450.915.2224

L'instant même

nouveauté



François Blais
LA SEULE CHOSE QUI
INTÉRESSE TOUT LE MONDE
Roman

nouveauté



Claude La Charité
AUTOPSIE DE
CHARLES AMAND
Roman

nouveauté



Isabelle Labattaglia
FILER
Roman



Francine Minguez
ON MEURT D'AMOUR,
DOUCEMENT
Roman

nouveauté



Thomas Carrier-Lafleur
VOIR DISPARAÎTRE
Une lecture du cinéma de Sébastien Pilote
Essai

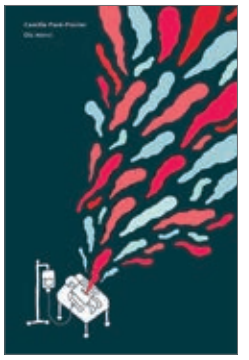
P **POÉSIE**



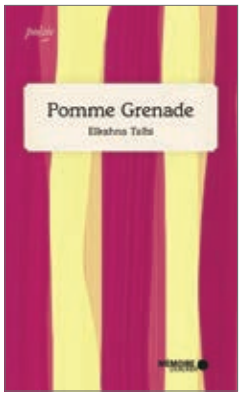
1



2



3



4



5

LES LIBRAIRES CRAQUENT

1. DOUBLURE DU MONDE /

France Cayouette, Le Noroît, 88 p., 21 $

J'étais impatiente de lire le tout nouveau recueil de l'autrice France Cayouette qui délaisse ici le haïku pour nous offrir un recueil de tableaux poétiques et intimistes, dressant l'inventaire des choses matérielles et immatérielles qui accompagnent la narratrice dans son espace à soi et dans les paysages qui l'entourent. Un ouvrage qui respire l'air salin, bien ancré dans le poétique décor gaspésien. Avec sa plume délicate et d'une grande profondeur, l'autrice tend la main à l'autre et nous invite à plonger au cœur de soi. J'ai passé un sublime moment à naviguer au fil des mots de la *Doublure du monde*. **MÉLANIE LANGLOIS** / Liber (New Richmond)

2. LA CHAMBRE DES SAISONS /

Rachel Leclerc, Le Noroît, 178 p., 23 $

Je vous invite impérativement à vous plonger dans ce recueil d'une grande maîtrise. L'autrice maintes fois récompensée, notamment pour son roman *Noces de sable* (Boréal) et son recueil *Rabatteurs d'étoiles* (L'Hexagone), nous propose ici un ouvrage cathartique et puissant. La narratrice de *La chambre des saisons* nous raconte avec un calme inouï, comme une confidence, le lieu où elle a vécu et le met en relation avec une catastrophe naturelle historique qui fait écho à l'intime, à la relation au père ainsi qu'à la mort de la mère qui, à l'instar de cette catastrophe, sont venus jeter une ombre sur sa vie. C'est poignant. C'est fort. Et d'une telle justesse. Un recueil remarquable ! **MÉLANIE LANGLOIS** / Liber (New Richmond)

3. DIS MERCI / Camille Paré-Poirier, Ta Mère, 184 p., 20 $

À 12 ans, Camille voit sa vie complètement transformée. On lui découvre une tumeur à la moelle épinière après des semaines de douleur. Subitement, elle est dépossédée de son corps pour le remettre entre les mains d'inconnus qui sauront en prendre soin. Greffée au monde médical, la jeune femme voit son émancipation parentale s'éloigner au pire moment. Il est question d'impuissance et de courage, le tout raconté à travers une poésie autobiographique, franche et fracassante. *Dis merci* aborde le sujet de la maladie avec réalisme et sensibilité, qui nous heurte et nous console à la fois. C'est un livre à lire d'un seul trait, comme un souffle. **LAURENCE LACROIX** / Carcajou (Laval)

4. POMME GRENADE /

Elkahna Talbi, Mémoire d'encrier, 116 p., 17 $

C'est avec beaucoup d'enthousiasme que j'ai lu le deuxième recueil de la poète Elkahna Talbi, *Pomme Grenade*. Alors que son premier titre, *Moi, figuier sous la neige*, nous amenait dans son enfance en Tunisie, sa culture, sa famille et ses origines, ce nouveau livre nous dévoile une facette très intime d'Elkahna. Elle nous ouvre très grand son cœur, sans tabous ni gêne, et ce, depuis ses tout premiers amants. Bien sûr, il s'agit de poèmes d'amour, mais l'auteure pousse ses sentiments vers une réflexion beaucoup plus culturelle, voire politique. Elle évoque ses relations avec des hommes issus d'une autre religion, d'un autre pays. Aussi, elle mentionne l'importance de prendre contact avec un autre être humain, qui se veut, selon elle, comme l'exploration d'un territoire inconnu. Constitué de courts vers, chaque poème de ce recueil révèle une partie secrète de la poète tout en demeurant lucide et poétique à la fois. **ÉMILIE BOLDUC** / Le Fureteur (Saint-Lambert)

5. ANCESTRALE / Goliarda Sapienza

(trad. Nathalie Castagné), Le Tripode, 330 p., 40,95 $

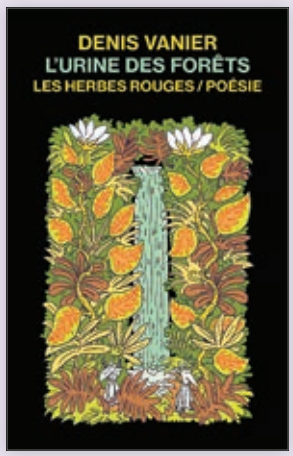
Paru cette année dans une édition bilingue qui permet d'apprécier la beauté de la langue italienne, *Ancestrale* de Goliarda Sapienza est le recueil de ses poèmes écrits dans les années 1950, premières écritures de sa vie. Jeux d'ombre et de lumière, il met en images les moments de l'enfance, la maternité, la guerre. Elle a vécu la politique sanglante du fascisme italien et les années de plomb de 1960. Ce recueil est une nouvelle preuve que Sapienza était en avance sur son temps : la structure du texte est morcelée, les vers ne se terminent pas là où ils devraient. C'est d'ailleurs l'une des raisons de la réception défavorable de l'époque. Là où les classiques linéaires et bien construits primaient, les textes de Sapienza brillent aujourd'hui comme un clair-obscur sur le fond noir de son temps. **MAGALIE LAPOINTE-LIBIER** / Paulines (Montréal)

UNE AUTRE FOIS



Un livre qui fait l'objet d'une réédition porte nécessairement une parole qui a suscité assez d'échos pour que nous souhaitions la réentendre. Nous avons donc décidé de mettre en lumière certains de ces ouvrages qu'il est impératif de revisiter.

PAR JOSÉE-ANNE PARADIS



L'URINE DES FORÊTS
Denis Vanier
Les Herbes rouges
88 p. | 19,95 $

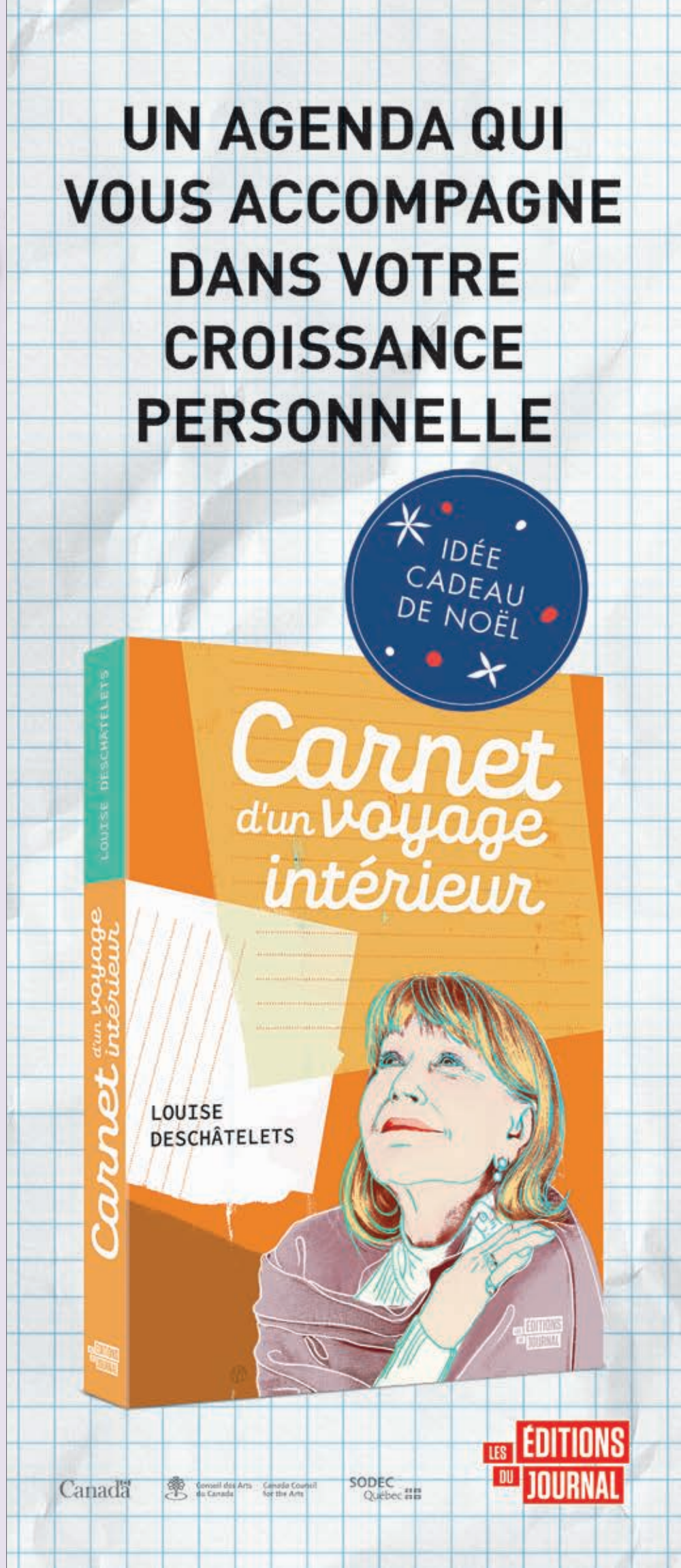
Les éditions Les Herbes rouges rééditent cette saison *L'urine des forêts*, recueil de poèmes courts de Denis Vanier, accompagné de nouvelles illustrations signées Richard Suicide. Cette œuvre avait remporté à sa première édition le Grand Prix du livre de Montréal.

« Il est désarmant de constater à quel point ce qui a été écrit sur cette œuvre d'une rare intégrité fait surtout référence au personnage qui la chapeaute et qui lui fait écran. Vanier est tour à tour un poète important, influent, maudit, tatoué, catholique, terroriste ou *junkie*, alors que ses textes, eux, ne sont qu'à peine abordés, jamais vraiment analysés », lisait-on sous les plumes des universitaires Simon Harel et Jonathan Lamy, dans la revue *Voix et images* d'avril 2007. À la lecture de cette analyse d'une grande qualité — qu'on vous invite à aller lire, disponible en ligne —, on découvre un poète dont les livres « sont en quelque sorte des ruelles par rapport aux grandes artères de notre poésie. Ils dérangent, agressent et transgressent. »

On saisit donc l'occasion de cette réédition pour rendre ses lettres de noblesse à cet auteur québécois, décédé en 2000.

Dans l'édition originale de *L'urine des forêts*, les poèmes poignants, voire brutaux, de Vanier étaient accompagnés des gravures réalisées par Gustave Doré pour *L'Enfer de Dante*. Pour cette nouvelle édition, c'est un tout autre style qui prend place aux côtés des mots empreints de ferveur : celui, plus près du *cartoon* que du classique de Doré, de Richard Suicide. On n'aurait pas cru les deux univers si heureux en mariage, et pourtant ces dix images ajoutées donnent un nouveau regard sur les mots, nous offrent l'opportunité de bien nous rappeler que ce qu'il met en lumière — l'abjection, l'amour perdu, le dépérissement — est toujours d'une criante actualité. Les illustrations demeurent dans le ton : il y avait également chez Suicide cette façon de mettre artistiquement en scène les recoins moins gracieux de nos villes, de nos cœurs. « Quelquefois l'alphabet règle ce cas difficile / où je ne jouis de rien, / sauf de mourir dans mon hameau / en tressant les longs cheveux de ma mère », y écrit Vanier.

Rappelons que la première publication de Denis Vanier a paru en 1965, alors que le poète avait 16 ans. Le recueil s'intitulait *Je* et était préfacé par Claude Gauvreau.



Noël se passe à la librairie !



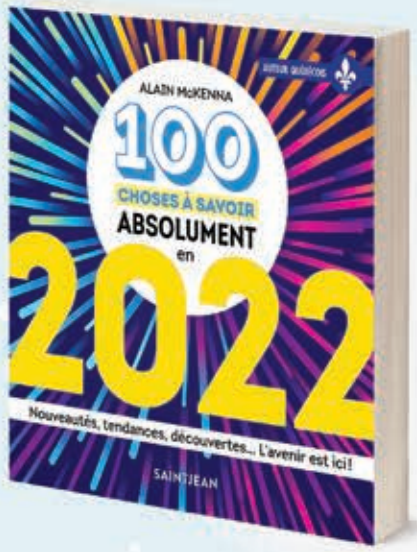
Un policier déjanté pour Olivier

La suite, astucieuse et captivante, de *L'affaire Mélodie Cormier*. Des enquêtes haletantes dans les rues de Trois-Rivières : l'inspecteur Héroux à son meilleur !



La magie de Noël pour Joëlle

Deux histoires de Noël absolument charmantes qui réchauffent l'âme en cette saison froide.



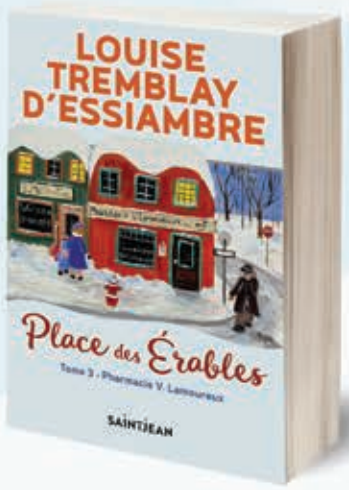
Une boule de cristal pour Carl

En 2022, tu pourras préparer ton voyage de pêche sur la lune, boire ton Coke dans une bouteille en papier et recevoir un courriel de tes épinards. T'es prêt ?



Un super thriller pour Esther

Chloé est jolie, cool, branchée. Malgré son QI de 135, elle a tout de l'étudiante ordinaire. À une exception près : c'est une dangereuse psychopathe. Oups !



L'auteure préférée de Josée

Rendez-vous à la pharmacie de Valentin Lamoureux pour la suite attendue de cette série savoureuse ! Alors que se prépare l'Expo, ça grouille de vie à la Place des Érables. Petits drames et grandes joies dans la vie de personnages qu'on adore : bonheur de lecture assuré !



Le plein d'émotions pour Marion

Entre Mont-Joli, Québec et les camps de concentration nazis, les vies de trois femmes seront inextricablement liées... pour le meilleur et pour le pire. Troublant, magnifique !



Un peu de jouissance pour Florence

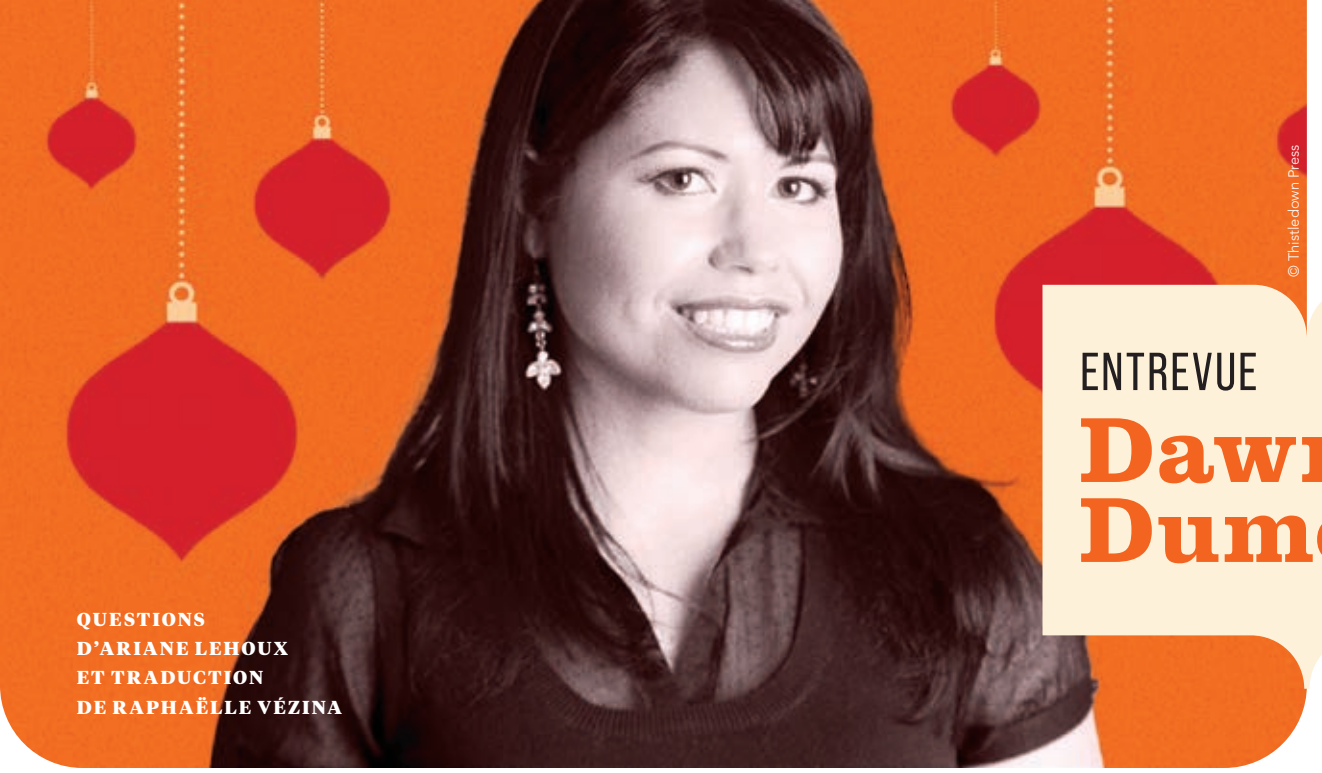
Un ouvrage formidablement illustré et férocement original qui aborde toutes les facettes de la masturbation. Libérateur et essentiel !

saint-jeanediteur.com

Les libraires .ca

Conseil des arts du Canada | Canada Council for the Arts

SAINTJEAN


© Thistledown Press

ENTREVUE

Dawn Dumont

QUESTIONS
D'ARIANE LEHOUX
ET TRADUCTION
DE RAPHAËLLE VÉZINA



PERLES DE VERRE
Dawn Dumont
(trad. Daniel Grenier)
Hannenorak
372 p. | 21,95 $

Écrivaine, journaliste et comédienne, Dawn Dumont est aussi scénariste et humoriste *stand-up* à ses heures. Membre de la nation crie d'Okanese, elle est l'autrice des romans *On pleure pas au bingo* (en lice pour le Prix du Gouverneur général en 2020), *La course de Rose* et *Perles de verre*, tous publiés aux éditions Hannenorak et traduits par Daniel Grenier. L'œuvre originale *Glass Beads* a été lauréate du prix Fiction aux Saskatchewan Book Awards (2017) et sélectionnée pour la campagne One eRead Canada (2019). Dawn Dumont y explore un autre genre littéraire, présentant son récit en plus d'une vingtaine de nouvelles.

Votre écriture étant empreinte d'humour et d'intelligence, vous avez le don de soulever avec finesse divers enjeux politiques, culturels et historiques. Dans *Perles de verre*, vous racontez les histoires de quatre jeunes Autochtones en Saskatchewan entre 1993 et 2008. Pouvez-vous nous décrire en quoi leurs destins sont interconnectés ?

Ils sont tous connectés géographiquement et en raison de leur origine, ils partagent l'histoire des Premières Nations et du colonialisme. Trois des quatre personnages principaux se connaissent au préalable, car ils proviennent de la même Première Nation et sont allés à la même école. Everett était le garçon populaire, Julie était la fille mignonne et Nellie, l'intello. Taz est arrivé du Nord et a rencontré les trois autres de manières différentes en ville, en partie par coïncidence, en partie en raison de la force des choses et de sa personnalité forte.

Ils sont aussi connectés par l'histoire — ils représentent la première génération des Premières Nations qui vit en dehors d'une réserve pour la majorité de sa vie. En effet, depuis la fin du XIXe siècle et jusque dans les années 1950, à certains endroits, plusieurs membres de Premières Nations étaient toujours prisonniers du Pass System. Ils représentent cette génération qui a enfin pu partir, explorer et revenir dans sa réserve, même si le retour fut souvent brutal.

Les perles de verre étaient étrangères à la culture des Autochtones jusqu'au XVIe siècle, alors que les Européens les utiliseront comme monnaie d'échange. Pouvez-vous nous en dire plus sur ce choix de titre ?

Les quatre personnages représentent les perles de verre — différentes des générations précédentes, mais aussi belles malgré les manières dont le colonialisme a changé la trajectoire de leurs vies. Je suis optimiste de nature et même si j'ai vu et vécu les politiques dévastatrices du gouvernement canadien et leur impact sur nos vies, je crois tout de même que chaque génération apprend, grandit et peut guérir. Même si nous ne sommes pas les mêmes, nous sommes encore aussi beaux et forts.

La maison est un symbole fort ; y retourner ou y rester, la quitter, l'avoir « sur les bras ». Comment Nellie, Julie, Taz et Everett grandissent-ils et évoluent-ils en dehors de leur réserve ?

Ils proviennent tous les quatre de familles brisées et se sont donc bâti une famille qui les représente dans la ville. Ils ont dû faire des sacrifices et oublier des parties d'eux-mêmes afin de pouvoir survivre dans leur nouvelle famille, en incluant ce membre de leur famille qui ne pourra jamais guérir.

Écrite en vingt nouvelles, cette œuvre peut se lire tel un roman. Sa chronologie est claire, mais ses thématiques d'actualité nous font voyager entre le passé, le présent, et le futur aussi bien. Quels messages ou quelle expérience espérez-vous que chaque lecteur en retire ?

De regarder plus loin que les stéréotypes. J'ai récemment lu le chapitre « Les tantes » en public et beaucoup m'ont demandé pourquoi les tantes de Julie ne l'ont pas accueillie à bras ouverts. Beaucoup de gens ont vu les stéréotypes à la télévision concernant les sages et bienveillants aînés des Premières Nations, mais peu de gens réalisent que le colonialisme ainsi que le racisme internalisé et les traumatismes que ceux-ci entraînent ont brisé des liens familiaux et, dans ce cas-ci, poussé les membres de la famille de Julie à agir avec elle de manière détachée, pire que des étrangers.

La guérison est la clé, mais elle prend beaucoup de temps et ce n'est pas tout le monde qui est prêt à s'engager de cette manière. Souvent, les nouvelles générations doivent faire la paix avec tout ça. Peut-être aussi que les Canadiens non indigènes peuvent réaliser grâce à mon livre à quel point le racisme a une force destructrice. Il résulte encore en des politiques qui créent des tensions entre les membres des Premières Nations. Chaque petite blague ou commentaire, aussi banal ou insignifiant peut-il paraître, doit être confronté. Aucun racisme déguisé derrière une blague ne devrait être toléré. ◇



Cette entrevue est liée à notre catalogue de Noël

DÉCOUVREZ-LE SUR
LESLIBRAIRES.CA/CATALOGUE



DES LIVRES À EMBALLER

Par Alexandra Mignault et Josée-Anne Paradis



1

2

3

4

5

6

7

3. BOIRE LE QUÉBEC / Rose Simard, KO, 232 p., 29,95 $

En démystifiant l'univers des spiritueux, en rendant le cocktail accessible et en faisant la part belle à 109 produits d'ici, Rose Simard fait clinquer les bouteilles produites au Québec et revisite leur utilisation en les parant de nouveaux acolytes culinaires alléchants. Oh, et ne croyez pas qu'il ne soit question que de cidre et de gin ! Amaretto, absinthe, vodka, whisky : ils sont nombreux et variés au menu pour prouver que les distilleries québécoises savent y faire. Et, comme tous les livres de cet éditeur, le look et les photos de Nesrine Brikci sont irréprochables !

1. BON VIVANT ! OPUS 2 /

Marc Hervieux, Flammarion Québec, 192 p., 39,95 $

Après le succès du premier tome, le ténor Marc Hervieux récidive avec un deuxième opus, qui amalgame à nouveau ses passions : la musique, les souvenirs et la cuisine. Le bon vivant avait d'autres anecdotes à nous raconter sur son parcours, sa carrière et son enfance, pour notre plus grand plaisir. Recettes gourmandes, mélodies, histoires, photos et partage sont au menu de cette incursion dans l'univers du chanteur.

2. K POUR KATRINE : LE LIVRE DE RECETTES /

Katrine Paradis et Margaux Verdier, KO, 288 p., 39,95 $

Après le site Web, le magazine et la série Web *K pour Katrine*, le duo mère-fille nous offre dans son premier livre plus de 100 nouvelles recettes sans gluten et sans produits laitiers allant du déjeuner au dessert. Ce splendide ouvrage — Ariel Tarr signe les magnifiques photos — ne s'adresse pas qu'à ceux qui ont ces allergies ou intolérances alimentaires, puisque les recettes proposées sont colorées, savoureuses et plairont à tous les gourmands. C'est justement ça, *K pour Katrine* : rassembler tout le monde malgré les restrictions alimentaires de certains sans que personne n'ait l'impression de se priver.

4. FOU DE FROMAGE /

Maxime Girard-Tremblay, Goélette, 176 p., 26,95 $

Celui qu'on surnomme Max L'Affamé — auteur du livre *Cuisine pour deux*, photographe et chroniqueur culinaire — propose soixante-quinze recettes simples mettant en vedette le fromage, un de ses aliments préférés. Les fromages québécois sont à l'honneur de l'entrée au dessert, autant pour les soirées romantiques que pour les partys, les barbecues ou les lendemains de veille. Tous ceux et celles qui raffolent du fromage vous le diront : rien de mieux que du fromage pour rehausser un plat !

5. RÉCONFORT VÉGANE : 100 RECETTES DE COMFORT FOOD /
Jean-Philippe Cyr, Cardinal, 192 p., 29,95 $

Jean-Philippe — oui, celui qui pour le grand public n'a pas de nom de famille — est d'un humour délectable et sait le partager dans ses livres de recettes. Ici encore, le chef végane use de la combinaison gagnante : recettes et ingrédients simples, pour un rendu plein de saveurs. Des braisés, des potages, des muffins, des pains, des salades, des desserts : chaque recette est accompagnée de sa photo et promet un plaisir culinaire à partager fort réjouissant pour la saison froide qui s'amorce !

6. REMUE-MÉNAGE : PRODUITS MÉNAGERS MAISON /
Les Mauvaises Herbes, L'Homme, 224 p., 29,95 $

Les Mauvaises Herbes, c'est un trio de filles dynamiques, écolos et brillantes. Après le succès de leur site Web éponyme et du premier ouvrage de la série, *À fleur de pots* (d'ailleurs récemment réédité dans un nouvel écrin), elles viennent maintenant en aide à celles et ceux que le ménage avec des produits chimiques horripile. Bien plus qu'un livre de recettes pour préparer ses *puish-puish*, ses cônes d'encens, ses pâtes à récurer et ses cakes vaisselle, cet ouvrage explique, décortique et parle de science, question de révolutionner votre compréhension du fonctionnement des ingrédients !

8. LE GRAND LIVRE DU BATCH COOKING /
L'escouade culinaire, Saint-Jean, 312 p., 29,95 $

Incapable de caser la préparation de repas dans la course folle entre le retour à la maison et l'heure du bain ? Le *batch cooking* est peut-être la solution ! Dans ce très bel ouvrage de L'escouade culinaire, vous apprendrez à maximiser vos efforts. L'idée est la suivante : une grosse épicerie selon des menus préétablis, un sprint en cuisine et hop, quatre mois de soupers alléchants à congeler ! Pour ceux qui aiment suivre les guides, cet ouvrage est un réel cadeau, car il vous offre du temps !

9. GUY LAFLEUR : LA NAISSANCE D'UNE IDOLE /
Marc Durand, Éditions Sylvain Harvey, 96 pages, 24,95 $

Nous avons tous un amateur de hockey dans notre famille et ce livre devient le cadeau parfait : après tout, qui n'est pas tombé sous le charme du Démon blond !? Dans cet ouvrage richement illustré de photographies allant des années 1950 jusqu'à la fin du deuxième millénaire, on découvre le chemin parcouru par ce petit gars de Québec dont le lancer frappé en a terrorisé plus d'un. Signé par le journaliste sportif Marc Durand et préfacé par Guy Lafleur lui-même, cet ouvrage revient sur l'époque où Lafleur était capitaine des Remparts de Québec, mais aussi sur ses années tricolores, ses cinq coupes Stanley et son dernier tour de piste avec les Nordiques.

11. ALBUM FALARDEAU : NOUS AURONS TOUTE LA MORT POUR DORMIR / Manon Leriche et Jules Falardeau, VLB éditeur, 304 p., 39,95 $

C'est en présentant Falardeau comme l'homme épris de liberté qu'il fut — l'artiste, le père, le militant, l'ami — et en souhaitant perpétuer son combat pour un Québec émancipé que son fils et la femme du défunt cinéaste publient cet ouvrage. Étayé de nombreuses photos, plusieurs inédites, de même que d'extraits de chroniques et d'entretiens, cet ouvrage démontre qu'oser le cinéma politique comme Falardeau l'a fait n'avait rien de gagné d'avance. Il montre, aussi, l'homme sensible qui se trouvait derrière le cinéaste d'avant-scène.

12. 100 CHOSES À SAVOIR ABSOLUMENT EN 2022 /
Alain McKenna, Saint-Jean, 216 p., 24,95 $

Voilà le cadeau idéal à offrir à cette pige qui vous turlupine ! Il s'agit d'un condensé de découvertes, de statistiques et de faits étonnants sur notre monde actuel. Des exemples ? On y apprend qu'on peut dupliquer une clé seulement en enregistrant le son qu'elle fait ; qu'une chercheuse de l'Indiana a découvert comment faire en sorte que les nids-de-poule se réparent seuls ; on découvre aussi des bonbons qui renforcent l'émail et du whisky qui vieillit en une seule nuit. Au look intérieur très léché (ne vous fiez pas à la couverture !), cet ouvrage vous fera voir tout le potentiel du génie humain !



7. LES FILLES FATTOUSH : LA CUISINE SYRIENNE, UNE CUISINE DE CŒUR / Adelle Tarzibachi, KO, 200 p., 29,95 $

Cofondée par Adelle Tarzibachi en 2017 lors d'une vague d'immigration syrienne au Canada, l'entreprise sociale Les filles fattoush permet d'offrir aux réfugiées un travail qui mise sur leur savoir-faire culinaire et propose des produits fins syriens et un service de prêt-à-manger. Avec plus de quatre-vingts recettes aux riches saveurs ainsi que de courts portraits de ces femmes qui forment une communauté inspirante, cet ouvrage coloré et humain rend hommage au partage et à la cuisine de ce pays, à ses plats traditionnels, à ses épices et à son histoire.

10. MÉMOIRE, MA MAISON /
Collectif et Rogé, La Bagnole, 36 p., 25,95 $

Initialement écrite par des enfants, cette série de livres qui présente des poèmes dont les auteurs se font croquer, puis illustrer le portrait par le talent fou de Rogé, change maintenant de cap et se tourne vers d'*anciens* enfants. Simon Boulerice, en éveilleur d'étincelle littéraire, s'est rendu avec Rogé en résidence pour aînés. Tous ensemble, ils ont retrouvé sur quels fils tirer pour faire éclore les souvenirs, puis la poésie. Le résultat ici dévoilé, poignant, plaira autant aux enfants qu'à tous ceux qui l'ont déjà été !

13. SILLONNER LES CHEMINS DU MONDE /
Gabriel Anctil, Somme toute, 256 p., 27,95 $

Fasciné par les voyages depuis l'enfance, l'écrivain Gabriel Anctil n'a depuis jamais perdu cette passion. Dans cet ouvrage — recueil d'articles publiés dans *Espace*, *Nouveau Projet* et *Le Devoir* — agrémenté de ses photographies, il nous raconte quarante récits, de Key West à Madrid, en passant par Berlin, Seattle, Istanbul ou Amsterdam, mais toujours en tâchant d'apporter un angle inédit. Charlevoix à travers les grands peintres, Barcelone et l'agitation des supporters de soccer, Prague et son Kafka… mais il parle également de découverte de soi, de lègue de l'amour du voyage à ses fils, d'ouverture à l'autre. C'est fascinant et inspirant !


© Siemon Scamell-Katz

Rachel Cusk : Naissance d'une mère tout en chaos

/

« C'est une bizarrerie », dira d'entrée de jeu Renaud Roussel, directeur littéraire chez Boréal, qui nous a accordé une entrevue concernant la parution de *L'œuvre d'une vie*. Bien entendu, ce n'est pas l'ouvrage en soi de Rachel Cusk qu'il qualifie de bizarrerie. Il parle du fait que ce livre, détonnant et explorant certains aspects tus de la maternité, est paru il y a vingt ans en anglais et qu'encore aucun éditeur francophone n'avait mis la main dessus, et ce, même si l'œuvre romanesque de l'autrice était déjà largement traduite chez L'Olivier. Oui, une bizarrerie…

◇◇◇

PAR JOSÉE-ANNE PARADIS

◇◇◇

On la connaît encore trop peu au Québec — pour le moment, oserait-on affirmer —, mais Rachel Cusk est considérée comme l'une des principales romancières britanniques du XXIe siècle : en Italie, elle est même une véritable vedette, souligne monsieur Roussel. Depuis la sortie de *A Life's Work: On Becoming a Mother*, initialement paru en 2001 aux éditions Fourth, « elle a influencé vraiment toute une génération d'autrices anglo-saxonnes qui traitent de la maternité », nous explique celui qui est à l'origine de sa publication au Québec. Car Renaud Roussel la connaissait déjà, la lisait en langue originale depuis des années. C'est sa femme, qui aimait aussi beaucoup son œuvre, qui lui a un jour mis la puce à l'oreille : Rachel Cusk, qui a longtemps habité en Angleterre, était née à Saskatoon, le savait-il ? Comme les aides financières à la traduction simplifient beaucoup les démarches lorsqu'il s'agit d'auteurs canadiens, monsieur Roussel a alors commencé à regarder ce qui avait été traduit d'elle. Et il a réalisé qu'un ouvrage, et non le moindre, manquait. « J'aimais beaucoup ses romans, mais j'aimais aussi beaucoup tous ses textes de non-fiction et ses articles publiés. Là, j'ai vu tout simplement une occasion. »

Ainsi, deux décennies passées plus tard, sous une traduction brillante signée Lori Saint-Martin et Paul Gagné, *L'œuvre d'une vie* voit le jour en n'ayant rien perdu de son actualité : « C'est toute la grandeur de cette œuvre-là : elle arrive à saisir quelque chose de très juste, du moins dans les sociétés occidentales, qui est vrai et qui continue d'être vrai vingt ans plus tard. »

Polémique et gouffre des contradictions

À sa sortie en langue originale, *L'œuvre d'une vie* reçut notamment plusieurs critiques élogieuses, dont l'une du *New York Times* qui classait cet ouvrage parmi les cinquante meilleurs mémoires des cinquante dernières années. Mais ce qui retient l'attention, c'est tout le brouhaha qui entoura son arrivée en librairie. Rien de moins qu'un scandale qui fit couler beaucoup d'encre : des critiques — principalement des femmes, s'étonne-t-on aujourd'hui — ont décrié cette vision de la maternité, ont accusé Rachel Cusk de détester les enfants, d'être aux prises avec une dépression postnatale (ce qui n'était pas le cas, confirmera souvent à la presse la principale intéressée), lui ont reproché d'écrire des phrases trop longues pour une mère qui se devait d'être fatiguée (oui, on souligne l'égarement d'un tel énoncé), et un critique ira même jusqu'à mentionner que l'autrice ne devrait plus avoir la garde de ses enfants. Et pourtant, absolument rien dans son ouvrage ne paraît aujourd'hui récriminatoire : vingt ans plus tard, ces réactions semblent totalement démesurées, décalées, voire impertinentes. « À mon avis, ces critiques indiquent qu'elle a vu juste. Elle est allée toucher une corde sensible et elle a tenu des propos qu'elle n'avait pas le droit de tenir selon l'opinion publique. Car pour plusieurs, il faut que la maternité soit avant tout une expérience positive, une expérience quasiment de béatitude entre la mère et l'enfant, souligne Renaud Roussel. Il n'y a rien de très choquant dans ce qu'elle dit de ses agissements. En revanche, il y a quelque chose de profondément bouleversant dans ce qu'elle dit d'elle-même et de son expérience — mais aussi de drôle, car elle a cette capacité d'avoir du recul, même si c'est souvent de l'humour noir. Il y a cet élan, ce besoin de dire les choses telles qu'elles sont qui font toute la force de ce livre et qui en font, à mon avis, l'un des plus forts écrits sur le sujet, sinon le plus fort. »

Car Rachel Cusk y raconte son expérience : celle, bouleversante, d'une femme qui, du jour au lendemain, endosse un nouveau rôle avec l'étrange impression que toutes les femmes qui l'ont précédée dans la maternité ont signé une alliance pour ne pas exprimer combien il y a une part de noirceur, combien

la solitude peut être présente et pesante. Un postulat qui s'articule autour de cette vive impression de mensonge par omission, propagé par les femmes elles-mêmes concernant la maternité, et dont Cusk souhaite divulguer la véritable teneur pour le bien de celles qui, comme elle, auraient pu se sentir lésées par cet étrange accord tacite qui prône le silence.

Donc, rien à voir avec l'amour porté à l'enfant — comme des critiques ont pu le laisser entendre —, car au contraire Cusk décrit cette sensation qu'une corde la relie en permanence à sa fille, démontrant que tous les changements qu'elle apporte dans sa vie, pour le bien-être de l'enfant, ne sont pourtant pas sans heurts pour elle. Ainsi, telle que l'autrice le dit dans le livre, elle ne fait que « *le compte rendu personnel d'une période de transition* », « *dont l'accouchement n'est que la scène inaugurale* ». Elle choisit de présenter la maternité comme une enclave, avec les outils que permet la littérature, avec des angles morts choisis et mis en évidence, avec des omissions volontaires pour mieux s'en tenir à sa thématique. Ce n'est pas un journal de bord. C'est une œuvre artistique qui a comme arme une écriture fondée sur un pacte de vérité avec le lecteur : elle y dépeint avec une vérité bruyante ses difficultés : « C'est un livre qui pose un regard critique sur la maternité, résume monsieur Roussel, mais qui ne la condamne pas. »

Elle choisit de présenter la maternité comme une enclave, avec les outils que permet la littérature, avec des angles morts choisis et mis en évidence, avec des omissions volontaires pour mieux s'en tenir à sa thématique.

Récit-vérité

Comme dans tous les livres de Rachel Cusk, tout, dans son écriture comme dans ses approches, s'éloigne de la facilité : « Il y a une grande exigence et une grande qualité dans tous ses livres, qui portent d'ailleurs sur la question de la femme et de la place de la femme dans la société sous différents angles », confirme monsieur Roussel, soulignant à quel point *L'œuvre d'une vie* est avant tout une œuvre littéraire, signée par une auteure exigeante avec sa prose. C'est d'ailleurs non pas dans les livres de puériculture qui expliquent comment allaiter ou comment accompagner son enfant vers le sommeil que Rachel Cusk trouvera réponse à ses nombreux questionnements et viendra à remplir, tranquillement, les failles que la maternité a ouvertes en elle : ce sont dans les ouvrages littéraires, dont elle nous parle et qu'elle cite abondamment dans son livre, qu'elle trouvera réconfort et équilibre. Tolstoï, Wharton, Lawrence, Brontë et bien d'autres se glissent donc entre les pages pour mieux éclairer les propos de Cusk, pour les universaliser plutôt que les restreindre à une expérience bouleversante et pourtant tant commune.



L'ŒUVRE D'UNE VIE
Rachel Cusk
(trad. Lori Saint-Martin et Paul Gagné)
Boréal
248 p. | 27,95 $

Et c'est bien ce que permet la non-fiction.

« Dans la non-fiction, c'est toujours la perspective si particulière du sujet racontant qui en fait la force. On peut ainsi découvrir une nouvelle perspective sur des sujets qui peuvent être très ordinaires, comme c'est le cas de la maternité. Dans une maison littéraire comme Boréal, ce qu'on cherche avant tout, c'est la force littéraire du projet, et pas seulement le thème. Le thème est important, mais ce qui compte encore plus, c'est le style, une force dans l'écriture qui se dégage. Et c'est sûr que *L'œuvre d'une vie* répond à cette attente. »

Monsieur Roussel poursuit en parlant de l'émergence, depuis une dizaine d'années au Québec, de la popularité de la non-fiction, ce genre qu'on appelle aussi écriture du réel, parfois récit, parfois essai littéraire. Avec une tradition française entamée par Annie Ernaux et une forte tradition anglo-saxonne qui continue, le genre fait de plus en plus sa place au Québec : « Peut-être parce qu'on vit dans des temps plus incertains, on a besoin d'avoir une prise sur le réel, d'en savoir plus sur le monde dans lequel on vit, alors qu'il y a peut-être, précédemment, eu une période où on pouvait se permettre de s'échapper dans la fiction — ce qu'on peut toujours faire évidemment et avec plaisir. Je pense qu'on ressent maintenant ce besoin de se raccrocher au réel. »

Et le réel que nous propose Rachel Cusk, *son* réel, mérite d'être partagé pour visiter des zones d'ombre trop souvent, vingt ans plus tard encore, taboues. Oui, belle, belle bizarrerie… ◇



DES RECETTES VÉGANES EN MODE MEALPREP

Par **KATIA BRICKA,**
fondatrice du blogue
La recette parfaite.



GROUPE MODUS
MODUS VIVENDI

GROUPEMODUS.COM



1



2



3



4



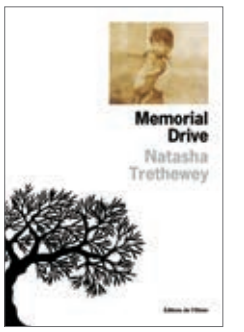
5



6



7



8

LES LIBRAIRES CRAQUENT

1. KLARA ET LE SOLEIL /
Kazuo Ishiguro (trad. Anne Rabinovitch), Gallimard, 384 p., 36,95 $

Échos pandémiques, survivalisme au pied de murailles fissurées, chômage généralisé et écrans omniprésents composent une bonne part de l'arrière-plan romanesque de ce récit. Relatée du point de vue de Klara, l'AA (Amie Artificielle) d'une jeune fille talentueuse mais frappée par la maladie, cette histoire semble faire office de fable moderne face aux transformations sociales à venir. La réflexion sur l'intelligence artificielle, la perte de capacités sociales, le posthumanisme et le vacillement de la démocratie n'a rien de didactique. La grande force d'Ishiguro se prouve encore alors qu'il démontre par le ressenti l'essence même de ces phénomènes. C'est ici dans le ventre que l'on sent le tremblement ébranler nos convictions. **THOMAS DUPONT-BUIST** / Librairie Gallimard (Montréal)

2. RIEN NE T'APPARTIENT /
Nathacha Appanah, Gallimard, 158 p., 27,95 $

Dans ce dixième roman, Nathacha Appanah trace au feutre noir les sombres lignes d'une existence burinée par les horreurs du passé. Deux chapitres d'une même vie se relaient, deux portraits de la même femme se font suite et s'imbriquent dans le récit pour s'unir et s'accomplir dans la même destinée. Le poids du chagrin se porte parfois comme une sainte Croix de martyr et la résilience est difficile lorsque nos repères perdent pied. Roman du deuil qui ne veut pas mourir, il se terre en nous, toujours aux aguets pour resurgir et mordiller notre propre réalité. Rien ne nous appartient, sauf peut-être notre propre fin. **ALEXANDRA GUIMONT** / Librairie Gallimard (Montréal)

3. LE CHIEN / Akiz (trad. Bruce Germain), Flammarion, 248 p., 38,95 $

Ce chien, c'est un homme-enfant sauvage quasi muet, mais dont le goût s'est développé de façon surhumaine à la suite d'une enfance de négligence où son seul contact avec l'extérieur était la nourriture qu'on daignait lui jeter. Ce sens hypertrophié a de quoi rappeler le Grenouille de Süskind, mais là s'arrête la comparaison. Ce roman, c'est la vie de ce chien devenu cuisinier dans un restaurant étoilé, avec tout ce que cela comporte d'excès, de rivalités et de petites trahisons, tant en cuisine que chez la clientèle qui se meurt de goûter les plats du mystérieux prodige. Des plats de plus en plus dépouillés mais qui entraînent ceux qui les goûtent dans un état de transe sublime. Ce premier roman est à la fois grotesque, sensuel, étonnant. **JOSÉE LABERGE** / La Liberté (Québec)

4. LES OCCASIONS MANQUÉES /
Lucy Fricke (trad. Isabelle Liber), Le Quartanier, 288 p., 26,95 $

Betty et Martha sont deux meilleures amies, filles quarantenaires de pères absents un brin névrosées. Quand Kurt, le père de Martha, demande à celle-ci de le conduire en Suisse pour obtenir l'aide médicale à mourir, elle demande à Betty de les accompagner. Cette requête deviendra le début d'un épique *road trip* pour les deux femmes, les menant de Berlin à Paros, en passant par l'Italie, à la recherche de l'ancien beau-père de Betty. Au fil des kilomètres, des soirées bien arrosées et des répliques grinçantes, elles feront la paix avec leur passé et ces pères manquants. Ce roman d'une grande tendresse parle de la mort et du deuil, mais surtout de la vie et d'une grande amitié. Un merveilleux livre qui saura vous faire rire et vous émouvoir. **JOSÉE LABERGE** / La Liberté (Québec)

5. LA PÊCHE AU PETIT BROCHET /
Juhani Karila (trad. Claire Saint-Germain), La Peuplade, 440 p., 27,95 $

C'est un livre étrange et déroutant, vous ne pourrez qu'en convenir. Il ne s'agit pas d'une simple aventure de pêche, loin de là ! Le lecteur se retrouve dans un univers mystique où le surnaturel paraît naturel, du moins aux yeux de la majorité des habitants d'un petit village isolé en Laponie. C'est dans le ton que le roman révèle toute son originalité : les situations surréelles y sont décrites avec une certaine banalité, ce qui confère à l'ensemble un aspect comique inattendu. Comme quoi il n'y a rien de surprenant à se retrouver avec un monstre des forêts assis sur sa banquette arrière, ou encore à devoir exorciser le maire du village d'une violente possession. Rien de plus normal, quoi ! L'intrigue n'en est pas moins prenante, le dénouement demeurant incertain jusqu'à la fin. **ÉLÉNA LALIBERTÉ** / La Liberté (Québec)

6. SON EMPIRE /
Claire Castillon, Gallimard, 158 p., 31,95 $

Elle n'a que 7 ans, la narratrice du plus récent roman de Claire Castillon, mais elle se méfie très vite du nouveau petit copain de sa mère. Il a beau tout faire pour l'amadouer, elle n'est pas dupe et voit sa mère se transformer sous ses yeux. « Il lui vit désormais à l'intérieur », observe-t-elle. Pas surprenant qu'elle prenne des notes, comme elle le dit, au cas où… Même s'il tente de montrer le plus souvent son côté gentil, il ne réussit pas à camoufler le méchant en lui… Sa mère s'isole, se soumet à « son empire », tente de « recoudre » ce qu'il brise, paie ses factures sans se rendre compte qu'il agit en parasite. On lit et on désespère de la voir se liquéfier ainsi. Un roman à l'écriture glaciale, un roman qui ébranle ! **ANDRÉ BERNIER** / L'Option (La Pocatière)

7. MADAME HAYAT / Ahmet Altan (trad. Julien Lapeyre de Cabanes), Actes Sud, 268 p., 39,95 $

Boursier, le jeune Fazil étudie la littérature à l'université lorsqu'il rencontre Madame Hayat, dont il tombe amoureux, envoûté par son indépendance et son mépris des convenances. Il est aussi sensible au charme de Sila, qui rêve de partir avec lui au Canada. Autour d'eux, les libertés s'effondrent et la vie se terre sous les interdits, leur conférant la force de s'émanciper chacun à leur manière. L'auteur est ce journaliste turc emprisonné pendant des années et libéré récemment. Ce livre, comme le précédent, a été composé durant sa détention. Chez lui, tout est prétexte à la littérature, celle qui décloisonne les murs et fait sauter les verrous, celle qui conteste et apaise. Sa plume est superbe, introspective, plus grande que nature. **CHANTAL FONTAINE** / Moderne (Saint-Jean-sur-Richelieu)

8. MEMORIAL DRIVE / Natasha Trethewey (trad. Céline Leroy), L'Olivier, 216 p., 34,95 $

Comme une rédemption, le récit de Natasha Trethewey redonne sa voix à Gwendolyn Ann Turnbough, sa mère. Celle-ci avait 19 ans lorsqu'elle fut assassinée et c'est toute cette lourdeur, cette culpabilité qu'elle purge dans ce livre bouleversant, certes, mais surtout profondément honnête. L'autrice a occulté cette période, afin de vivre. Trente ans plus tard, cependant, des réminiscences la poussent à retracer le fil de sa vie. Née d'un père blanc et d'une mère noire à l'époque où les unions mixtes étaient interdites, elle dresse aussi le portrait d'une Amérique qui ne s'ouvre que très lentement à l'autre. À travers un récit puissant et intime, l'autrice dévoile les tristes dessous d'un féminicide, ainsi que le long parcours pour s'en affranchir. **CHANTAL FONTAINE** / Moderne (Saint-Jean-sur-Richelieu)



9



10



11



12

9. POUSSIÈRE DANS LE VENT / Leonardo Padura (trad. René Solis), Métailié, 630 p., 39,95 $

Cuba ne ressemblant à rien d'autre, Cuba où les vies se déglinguent ; Leonardo Padura, le plus grand écrivain vivant de l'île des Caraïbes, nous raconte, à l'aide de son inventivité foisonnante habituelle, l'histoire du Clan, de huit amis, hommes et femmes, ingénieure, physicien, informaticien, huit magnifiques personnages, en 1990, épuisés par les promesses d'une utopie dont il ne reste que des vestiges dispersés. Certains restent, plusieurs partent, en Catalogne, à Porto Rico, aux États-Unis, faisant le choix déchirant entre la loyauté ou l'instinct de survie. Un récit sublime, un suspense subtil de déracinement, de disparitions, de cadavres, de mensonges où, au milieu d'un océan d'épreuves, la tendresse surnage.

CHRISTIAN VACHON / Pantoute (Québec)

10. LA BOUTIQUE AUX POISONS / Sarah Penner (trad. Laura Bourgeois), Saint-Jean, 384 p., 26,95 $

Lorsque Caroline trouve une fiole mystérieuse durant un voyage, son sujet d'études supérieures abandonné depuis longtemps refait surface. Cette intrigante recherche lui permet pour un court moment d'oublier l'infidélité de son mari resté à la maison. En parallèle, l'autrice nous raconte l'histoire de Nella, une apothicaire secrète se dissimulant derrière un faux mur, et de la petite Eliza, 12 ans, qui viendra à sa rencontre dans le but funeste de se procurer un poison. Traitant de grossesse malheureuse, de deuil et de survie, ce roman féministe rassemble les femmes d'hier et d'aujourd'hui possédant curieusement les mêmes problèmes. Le personnage de Nella a comme but d'aider les femmes prises avec des maris infidèles, des pères violents ou d'autres hommes mal intentionnés.

KATRINE WINTER / Poirier (Trois-Rivières)

11. LES RÊVEURS DÉFINITIFS / Camille de Peretti, Calmann-Lévy, 284 p., 31,95 $

Emma est traductrice. Elle rêve d'écrire une œuvre éblouissante, mais semble destinée à toujours travailler sur des romans qui ne l'intéressent pas. Quentin, son fils, est absorbé par le monde des jeux vidéo, qu'il utilise pour se créer une meilleure version de lui-même. Lorsqu'Emma se fait offrir un emploi pour une compagnie Web qui veut transformer le monde de la traduction par l'intelligence artificielle, celle-ci est confrontée à ses propres valeurs. Dans ce livre qui mêle imaginaire et réalité, fantasmes et vérités, chacun voit ses repères s'effondrer pour une réalité nébuleuse. *Les rêveurs définitifs* est une fresque des mondanités humaines à travers ce monde de plus en plus technologique.

LAURENCE LACROIX / Carcajou (Laval)

12. LE MALENCHANTEMENT DE SAINTE LUCY / Zsuzsi Gartner (trad. Éric Fontaine), Alto, 256 p., 27,95 $

Ce roman de Zsuzsi Gartner est plein d'esprit, l'écriture est vive, intelligente et même percutante. Le sarcasme est parfaitement dosé. Un texte remarquablement riche, un défi de traduction exécuté avec brio. Certains passages sont hilarants alors que d'autres nous tirent les larmes. La narratrice devient un mur des lamentations humaines, les gens lui confient leurs plus terribles secrets et elle en vient même à convoiter ces confessions. Les aveux se succèdent et peu à peu la narratrice se dévoile. *Le malenchantement de sainte Lucy* est un véritable enchantement pour le lecteur. Une mention spéciale à la magnifique couverture, une œuvre de Nina Bunjevac. Un livre superbe à l'intérieur comme à l'extérieur !

MARIE-CHLOÉ BOULANGER / La Liberté (Québec)









Nos l
vous
livre
du

récon







ibraires

nt

fort



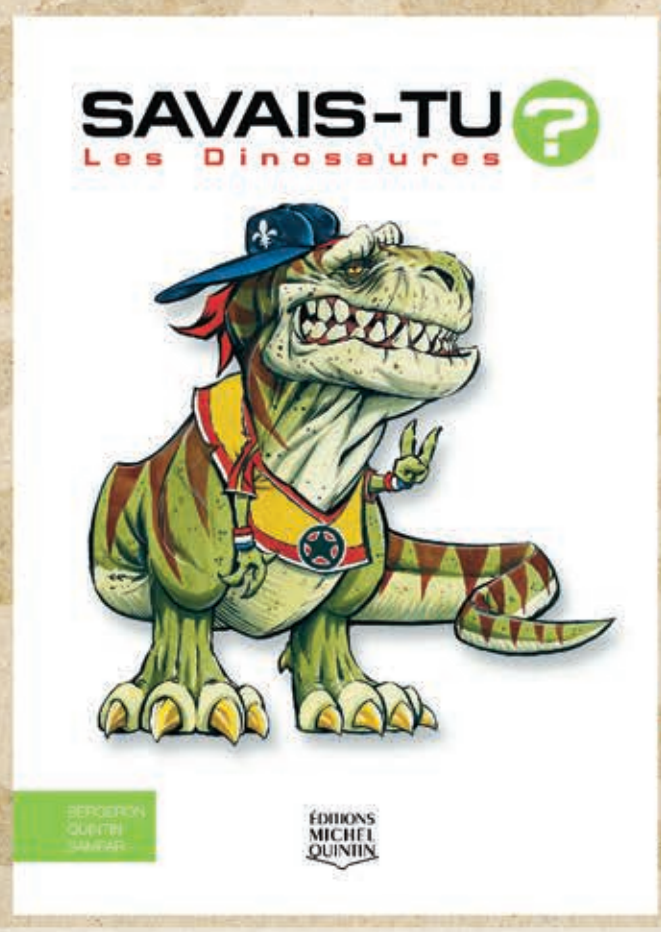


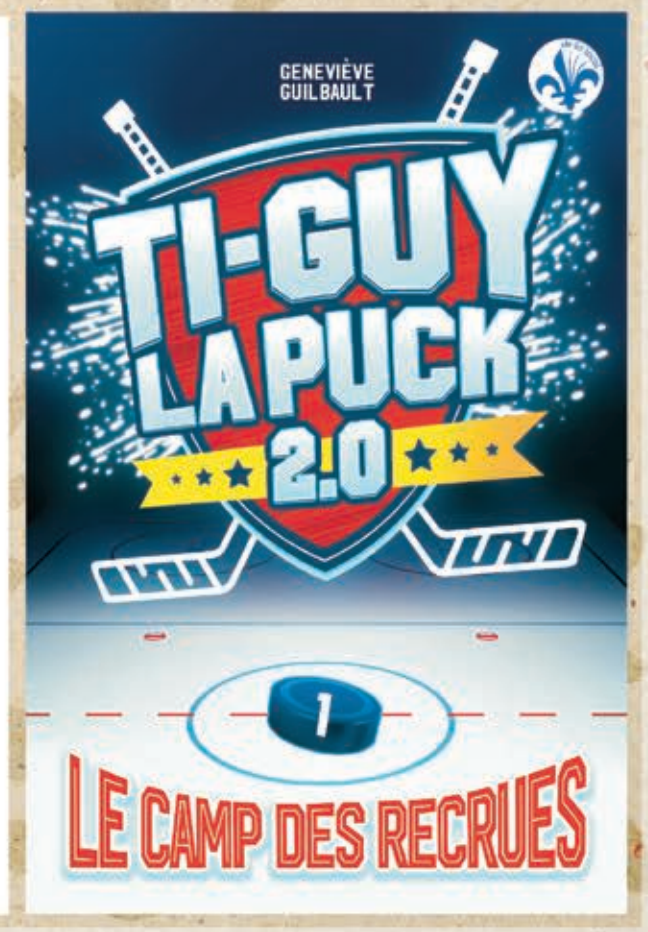












EXPLORER D'AUTRES HORIZONS



UN SITE WEB À VISITER

BONNE LEKTÜRE /
goethe.de/ins/ca/en/kul/lit/bnl.html

Amateur de littérature allemande ou curieux de la découvrir, vous devez passer par le site du Goethe-Institut : outre des articles sur l'histoire des magazines littéraires allemands ou encore sur la littérature contemporaine et ses nouvelles voix, vous y trouverez le *booktube Bonne lektüre*, une série de présentations vidéo animées par une bibliothécaire du Goethe-Institut de Montréal depuis plus de dix ans. Cette dernière y livre ses coups de cœur traduits en français, issus de différents genres littéraires. Assurément, elle vous donnera la piqûre !

UN BALADO À ÉCOUTER

COMME UN LIVRE OUVERT /
Où : YouTube et Spotify

En collaboration avec Littérature québécoise mobile et les Productions Rhizome, l'écrivain et journaliste Samuel Larochelle — que vous lisez notamment entre nos pages — lance un balado (audio et vidéo) qui fera saliver les amateurs de littérature : vingt-cinq entretiens en profondeur avec des auteurs québécois. La diffusion se fera à raison d'un épisode toutes les trois semaines. Les premiers, déjà en ligne, mettent en scène Pascale Wilhelmy, Martin Michaud et Michel Marc Bouchard. Le 17 décembre arrivera celui avec India Desjardins et suivront notamment ceux avec Elkahna Talbi, Kama La Mackerel et Erika Soucy. Ce qu'on apprécie de ces entrevues au long cours ? Le journaliste sait aller chercher des réponses vibrantes qui sortent des lieux communs.



UNE MINISÉRIE À REGARDER :

LE MONDE DE GABRIELLE ROY /
Où : L'Extra de Tou.tv
Producteurs : Les Productions Rivard (Manitoba) et Zone 3 (Québec)
Avec : Léa-Kim Lafrance, Romane Denis, Martine Francke, Gaston Lepage et notamment Francine Ruel.

Ce sont huit demi-heures qui sont attendues avec impatience par les lecteurs et lectrices de Gabrielle Roy : avec cette minisérie, on plonge dans l'enfance de la Franco-Manitobaine, alors qu'elle a entre 10 et 20 ans, soit dans les années charnières où s'est forgée en elle cette nécessité d'écrire et de s'émanciper comme femme. Le téléspectateur découvrira entre autres toute la richesse, la fierté et les défis d'une communauté francophone linguistiquement minoritaire. Réalisée et scénarisée par l'Acadienne Renée Blanchar, cette série a été tournée entre Saint-Pierre-Jolys, Fannystelle et Winnipeg.

DES UNIVERS À DÉCOUVRIR



1

1. KÉROZÈNE / Adeline Dieudonné, Saint-Jean, 216 p., 24,95 $

Après son premier roman *La vraie vie*, auréolé de succès et maintes fois primé, Adeline Dieudonné revient avec une œuvre empreinte d'humour noir qui ausculte la société contemporaine et les êtres avec un regard impitoyable et acerbe. Les destins de douze personnages hauts en couleur (en plus d'un cheval et d'un cadavre) se croiseront à une station-service à 23 h 12, un soir d'été dans les Ardennes. Il y a de la solitude, de la fuite, du vide, du macabre et, surtout, l'absurdité de l'existence qui se déploient dans cette histoire.



2

2. DOUCE, DOUCE VENGEANCE / Jonas Jonasson (trad. Laurence Mennerich), Presses de la Cité, 454 p., 29,95 $

Un homme crée une entreprise qui offre un service de vengeance sur mesure. C'est un professionnel qui s'occupera de se salir les mains pour les clients, avec la plus grande discrétion évidemment. Cette entreprise délicate le mènera à croiser une mosaïque de personnages tous plus colorés les uns que les autres, de la Suède jusqu'au Kenya. Les coups sont-ils tous permis quand il est question de vengeance ? Celui qui nous a offert *Le vieux qui ne voulait pas fêter son anniversaire* continue de nous plonger dans des univers déjantés, rocambolesques et absurdes qui nous font sourire.



3

3. LE PARFUM DES CENDRES /
Marie Mangez, Finitude, 238 p., 32,95 $

Un embaumeur taciturne préfère la présence des morts à celle des vivants depuis un événement qui s'est produit quinze ans auparavant. Pourtant, même si cela semble le contrarier, il accepte qu'une jeune femme, étudiante en anthropologie faisant une thèse sur les thanatopracteurs, l'observe travailler. Cette dernière s'étonne que cet homme hume les défunts, comme si les odeurs lui permettaient d'en apprendre davantage sur eux. Elle essaie de percer sa carapace et de découvrir son histoire. De ce duo improbable naîtra une complicité. En lice pour de nombreux prix, ce premier roman annonce déjà une auteure de talent.



4

4. LES FRUITS TOMBENT DES ARBRES /
Florent Oiseau, Allary Éditions, 236 p., 29,95 $

Comme dans *Les magnolias*, l'auteur continue de saisir la poésie et la beauté du quotidien dans ce nouveau roman qui explore l'oisiveté, la liberté, les vies en marge, la fatalité et l'absurdité du monde. Pierre ne fait pas grand-chose de ses journées ; il préfère regarder la vie passer plutôt que de la vivre, la contempler. Un jour, son voisin — dont il ignorait l'existence — meurt subitement en attendant un autobus. Intrigué par cet homme qu'il ne connaissait pas et chamboulé par cette mort soudaine, Pierre entreprend de refaire son trajet et erre dans Paris à la recherche de l'ordinaire, ou peut-être de l'essentiel…

SUR LA ROUTE

CHRONIQUE
D'ELSA PÉPIN

LA FIN DU SILENCE

Depuis l'avènement du mouvement #MeToo, la parole retenue brise les digues et trouve tribune. Se dessine lentement mais sûrement une nouvelle littérature où s'affirme le pouvoir du langage et des mots pour dénouer la souffrance. Pour briser le silence.



/
Animatrice, critique et auteure, Elsa Pépin est éditrice chez Quai n° 5. Elle a publié un recueil de nouvelles intitulé *Quand j'étais l'Amérique* (Quai n° 5, XYZ), un roman (*Les sanguines*, Alto) et dirigé *Amour et libertinage par les trentenaires d'aujourd'hui* (Les 400 coups).
/

Découpé en deux parties, *La définition du bonheur* de Catherine Cusset débute avec *Le roman de Clarisse* et se poursuit avec *Le récit d'Ève*. Deux histoires, deux femmes dont on suit la trajectoire sur quatre décennies, qui n'ont a priori aucun lien entre elles.

Libre et impulsive, Clarisse est Française et a été élevée par une mère alcoolique. Elle a voyagé en Asie, rencontré le père de ses trois fils, puis s'est séparée. Ève est Américaine, intrépide et ambitieuse. Elle vit à New York avec son ami et ses deux filles, vient d'une famille catholique traditionnelle. Ces deux femmes accomplies incarnent deux façons très éloignées de voir la vie, mais se rejoindront, tardivement, à cause d'un lien que le lecteur découvre vers la fin du livre.

Lors d'un séjour chez sa marraine, Clarisse est victime d'une agression sexuelle. Ça se passe dans le sud de la France, dans un cadre enchanteur de bord de mer. À 16 ans, Clarisse file d'abord un parfait bonheur lorsqu'elle fonce dans la nuit sur la moto du garçon qui l'a embrassée la veille pour la première fois : « Ce devait être la définition du bonheur. » Mais le rêve vire au cauchemar dans un renversement tragique qui cerne la brutalité et l'horreur de l'agression commise dans l'amour, un amour trahi, abusé, détourné de sa trajectoire pour se transformer en violence. Un choc. Un détachement du corps et de l'esprit. Cusset dit l'agression sexuelle et le choc post-traumatique subséquent dans un récit d'une limpidité redoutable. Simple, presque banale, l'histoire de Clarisse est troublante de vérité ; son parcours, d'une fatalité tragique.

Après l'entrée en matière brutale, le roman passe à l'âge adulte : coupure après l'épisode du traumatisme comme oublié, laissé derrière soi pour continuer à vivre. Mais le trauma laissera sa trace, un sillon qui se fait parfois discret, parfois évident, que Cusset suit avec adresse dans une narration efficace au souffle constant.

Récapitulant souvent de longs pans de vie en quelques paragraphes, Cusset survole parfois un peu vite l'existence de ses personnages, mais les moments racontés sont divertissants et profonds. Elle accompagne ses héroïnes dans les moindres recoins de leur psyché, questionne comment rompre le sortilège des traumatismes passés, comment briser le cycle de la culpabilité dans une tragédie contemporaine, dite avec les mots et la réalité d'aujourd'hui. Une parenté avec Ferrante se dessine par endroits dans le style direct et réaliste qui offre une perspective féministe sur les relations toxiques avec des hommes profiteurs. La beauté vient de la rencontre entre les deux femmes qui, après avoir mené des vies à distance, se retrouvent et se reconnaissent malgré leurs différences.

Bâti comme un casse-tête avec certaines ficelles un peu grosses, le roman offre de merveilleux portraits de femmes. Et l'agression, qui apparaît pendant un long moment comme un détail de l'histoire, finit par devenir le point d'orgue d'une vie — et celui de sa fin dramatique.

Les mots pour le dire

Pour Christine Angot, l'agression est au centre de l'œuvre sincère et impudique qu'elle construit depuis des décennies. L'autrice revient avec *Le voyage dans l'Est*, récompensé du prix Médicis, sur l'inceste vécu, un sujet plusieurs fois abordé dans son œuvre, notamment dans *L'inceste* (1999), mais présenté cette fois par l'écrivaine française avec plus de force encore.

Dans un exercice précis de reconstitution des événements de l'agression vécue dans l'enfance avec son père, Angot décrit le processus complexe de la mémoire qui a trié les faits et s'est construit de puissants mécanismes de protection, rendant la reconstitution parfaite impossible. Les faits, leur ordre, leur enchaînement exact et la logique de certains gestes sont inaccessibles. Il faudrait retrouver les sensations, écrit-elle, et c'est ce qu'elle réussit avec maestria : « Je voyais la situation de l'extérieur. J'avais envie que ça s'arrête. Je ne savais pas comment. J'étais à distance de ma personne. » En plus de la distanciation, Angot raconte l'impossibilité pour une enfant de se défendre face à la figure du parent agresseur. L'inceste est « une mise en esclavage », « un déni de filiation », « un déclassement », écrit-elle, « c'est le pouvoir ultime du patriarcat ». Et puis le système est ainsi fait que sans témoin, l'accusation risque de se terminer en non-lieu. « Ça n'a pas eu lieu. Non-lieu. Sur un papier officiel. Je ne pourrai pas recevoir ça, à en-tête de la République française. », écrit Angot, pointant la violence d'un système de justice qui laisse la victime sans ressources contre son agresseur.

Et puis il y a des détails gravés dans la mémoire : « La sensation de ma taille dans l'espace. Le rapport entre la hauteur des immeubles et la largeur de la chaussée. » Les détails qui précèdent l'agression du père, à qui elle demande de ne pas la déflorer, tandis qu'il tape le bout de son sexe à l'entrée du sien ; le fait qu'il ne la pénètre pas vécu comme une petite victoire.

D'une implacable sincérité, plus radicale que jamais dans son refus de gommer les nuances et son écriture clinique incisive et directe, Angot détaille l'effet de l'inceste sur une vie désormais morcelée. Alternant entre des scènes de la vie de la petite fille qui essaie de développer une relation normale avec son père et les scènes où il l'agresse sexuellement, le récit travaille ce constant contraste entre deux mondes incompatibles. Et puis il y a l'aveu fait à son amoureux qui n'agira pas, sa mère qui sait et ne fait rien non plus, tout ce silence de l'entourage qui révolte.

Parmi les mécanismes complexes développés par les victimes d'agression, Angot raconte la construction de la culpabilité, l'envie de devenir quelqu'un d'autre, les insomnies, les phobies alimentaires, l'envie de mourir, l'incapacité à faire l'amour, l'anéantissement. Pendant tout ce temps, l'envie de dire et de dénoncer travaille la narratrice, mais tant d'obstacles s'élèvent devant elle. Jusqu'à ce que la littérature tienne enfin ce rôle salutaire d'ouvrir un espace de liberté pour raconter. Le lecteur devient celui avec qui la douleur peut être partagée, dite, affirmée sans détour. Le silence est enfin rompu. ◇



LA DÉFINITION DU BONHEUR
Catherine Cusset
Gallimard
348 p. | 33,95 $



LE VOYAGE DANS L'EST
Christine Angot
Flammarion
214 p. | 36,95 $



ENTREVUE

Deborah Levy

Comment faire une maison avec un livre

PAR ELSA PÉPIN

© Sheila Burnett

Après une panne d'électricité dans le quartier où elle habite, Deborah Levy apparaît sur Zoom, souriante, à partir de cet appartement d'un immeuble vétuste de Londres où elle a élu domicile après son divorce. Un appartement où, malgré « son état de ruine », règne une « ambiance joyeuse, sereine, plus douce et pleine d'espoir » que dans la maison victorienne qu'elle a quittée. Il est beaucoup question de maisons dans le vaste projet autobiographique entamé par l'écrivaine anglaise il y a dix ans. *État des lieux*, le dernier tome de cette trilogie qu'elle nomme « *living autobiography* », vient d'être traduit en français, un an après *Ce que je ne veux pas savoir* et *Le coût de la vie*, récompensés du prix Femina étranger en 2020. De sa terre natale en Afrique du Sud où elle a vécu jusqu'à l'âge de 9 ans au foyer familial en passant par le nid vide, le cabanon d'écriture au fond d'un jardin et sa maison rêvée, Levy questionne l'idée de propriété, notamment à travers ce constat que les femmes, trop souvent, se retrouvent locataires d'un monde dominé par les hommes.

La romancière, dramaturge et poète anglaise, dont les pièces de théâtre ont été montées par la Shakespeare Royal Company et dont les romans ont été plusieurs fois finalistes au prix Booker, dégage une bienveillance chaleureuse pareille à celle de la narratrice de sa trilogie : drôle, vive et irrévérencieuse. Cette femme proche d'elle y retrace son parcours de femme, de mère et d'écrivaine dans un texte au croisement des mémoires et de l'essai. Son moi d'aujourd'hui dialogue avec son moi passé. Y sont convoqués Duras, Beauvoir, Ferrante, Dickinson, Bachelard au fil de vignettes qui composent les trois livres. L'humour, l'humilité et une attention ténue à toutes ces petites choses du quotidien font de ce projet une véritable étude vivante, en mouvement, de la femme du XXIe siècle d'un point de vue très personnel, féministe et bercé d'un rire sympathique.

Le premier tome (*Ce que je ne veux pas savoir*) porte sur sa vie de quarantenaire, alors qu'elle remet en question les attentes envers la Mère, largement définies par le patriarcat : « J'ai d'abord voulu répondre au livre de George Orwell *Pourquoi j'écris* (1946), où il décrit le motif politique et l'impulsion historique de son projet d'écriture. J'ai eu envie d'explorer la question du point de vue féminin. La première phrase qui m'est venue (laquelle ouvre la trilogie) est la suivante : "Ce printemps-là, alors que ma vie était très compliquée, que je me rebellais contre mon sort et que je ne voyais tout bonnement pas vers quoi tendre, ce fut, semblait-il, sur les escalators de gares que je pleurais le plus souvent." » De cette phrase mystérieusement surgie, elle remonte aux sources de son écriture et trouve une voix nouvelle, jamais exploitée auparavant dans ses œuvres : « C'est une voix intime, mais pas trop proche de moi. Une sorte d'intimité formelle. Alors que les autobiographies semblent être toujours écrites par des célébrités, je voulais rester proche de la force, des digressions et des sentiments de la vie d'une femme ordinaire. C'est fou de me rendre compte aujourd'hui que j'ai écrit l'histoire épique d'une expérience féminine sur vingt ans. Je ne savais pas en commençant où ça irait. »

Le second tome (*Le coût de la vie*) raconte la reconstruction du foyer et de l'identité après le divorce. On suit cette femme qui apprend concrètement à survivre aux pertes et à recréer pour elle-même un lieu à l'image de ses désirs, de ses besoins. Ce n'est pas un livre sur le divorce — d'ailleurs jamais raconté —, mais plutôt sur les tensions inhérentes au rôle de mère et de femme. « *Me suis-je moquée de ma rêveuse de mère pour ensuite l'insulter parce qu'elle n'avait pas de rêves ?* », écrit Levy, de sa verve lucide.

Une ligne directrice commence alors à s'imposer au projet : raconter les désirs d'une femme séparés des attentes d'une culture patriarcale. Dans *État des lieux*, la plus jeune fille va bientôt quitter la maison familiale. La narratrice apprivoise le nid vide et amorce une quête immobilière. Sa recherche d'une maison rêvée l'accompagne dans ses déplacements entre le Nouveau-Mexique, Paris, Bombay et Berlin, alors qu'elle expérimente une vie bohème plus proche d'elle que la vie bourgeoise tant convoitée. « J'explore l'idée élargie de propriété, la véritable appartenance à une maison et le désir physique de cette maison. Si le patriarcat est un grand château sur terre, est-ce que ça fait de toutes les femmes des locataires sur terre ? » Refusant de céder à ce constat déprimant, Levy choisit de le penser autrement : « Et pourquoi ne pas penser que les livres que j'écris sont mes propriétés ? Quand on est petit, tout ce qu'on lit est nouveau et excitant et on se sent comme dans une nouvelle maison à chaque livre qu'on découvre. Si on considère les livres comme des biens immobiliers, alors c'est comme si vous teniez ma maison dans vos mains quand vous lisez mes livres. J'ai voulu rendre à l'intellect féminin, tellement sous-évalué, sa valeur et rendre aux femmes leur subjectivité, un espace à leurs désirs. Le patriarcat s'assume comme la seule objectivité, mais la femme veut et voit des choses. J'ai réalisé que beaucoup de femmes conçoivent des maisons familiales dans lesquelles elles n'ont aucun espace pour elles-mêmes. » La fameuse *Chambre à soi* de Woolf n'est pas un dossier clos.

« J'ai voulu rendre à l'intellect féminin, tellement sous-évalué, sa valeur et rendre aux femmes leur subjectivité, un espace à leurs désirs. »

À travers la quête de sa maison de rêve — une majestueuse demeure qui ne correspond nullement à ses revenus précaires et qui, surtout, devient triste lorsqu'elle s'imagine y vivre —, Levy raconte l'importance du désir qui la motive, une sorte d'utopie où ce n'est pas tant le bonheur qui importe mais sa quête, précise-t-elle, paraphrasant Duras. À force de rêver cette maison, d'y ajouter de nouveaux éléments au gré de ses désirs — une cheminée ovoïde, des draps en soie —, elle prend possession d'une propriété imaginaire construite comme elle construit un livre, élément par élément. L'immobilier se transforme chez Levy en question identitaire, entre le portrait de classe et l'autoportrait.

La révolution domestique

S'il ne lui est pas imposé, l'espace domestique devient un lieu puissant pour la femme chez Levy, qui le respecte beaucoup : « Pour plusieurs femmes, c'est un lieu aliénant où elles se font dominer par les besoins des autres, mais si elles conçoivent leur maison selon leurs désirs, si elles créent des murs entre lesquels s'épanouit le bonheur des enfants, alors elles sont les architectes de ce bonheur, ce qui est énorme. Ça demande beaucoup d'imagination et d'empathie. Si les femmes peuvent créer un autre type de foyer, elles peuvent reconstruire l'ordre d'un autre monde. »

Hommage à l'imagination des femmes, la trilogie porte aussi une attention particulière à la condition matérielle de la vie, notamment aux objets, nombreux à apparaître au fil des livres. Outre le vélo électrique, les chaussures de caractère et la machine à écrire, il y a le bananier acheté au début d'*État des lieux*, surnommé « le troisième enfant » par la fille moqueuse de la narratrice, qui a visiblement hérité de l'humour de sa mère. « Le monde matériel est important et pourtant, c'est un sujet tabou. Les objets ordinaires m'intéressent. Ils sont investis d'histoire et de sentiments. Je veux donner de la valeur à la façon dont on conçoit et crée nous-mêmes à travers nos objets. »

L'humour, l'humilité et une attention ténue à toutes ces petites choses du quotidien font de ce projet une véritable étude vivante, en mouvement, de la femme du XXIe siècle d'un point de vue très personnel, féministe et bercé d'un rire sympathique.

Levy enquête aussi au sujet des personnages féminins manquants, ces femmes dont on ignore les désirs qui peuplent les films et la vie. Et que faire du portrait réducteur qu'on fait des mères, grand-mères et femmes âgées comme des femmes ennuyantes, tyranniques ou folles ? Pourquoi ne seraient-elles pas représentées comme des femmes qui écoutent leurs désirs ? Comment faire des femmes les personnages principaux de leur vie ?

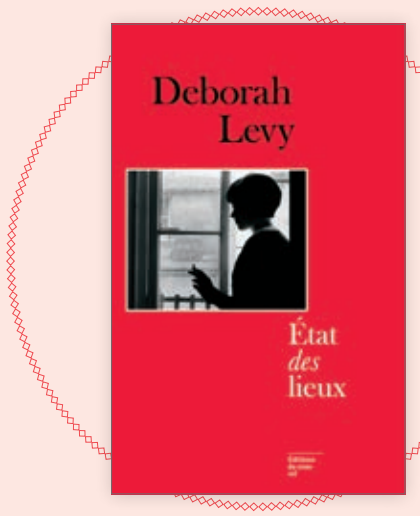
« Tu es un personnage féminin manquant si ton désir n'est pas pris en considération. Je parle aussi de la manière dont on s'absente de soi-même. Parfois, la société nous imagine tellement par son regard que nous ne savons plus nous voir nous-mêmes. Elle nous efface. C'est aussi un problème existentiel : il faut d'abord se faire visible à soi-même pour que les autres puissent nous voir. » Il s'agit peut-être du début d'un autre livre tant le sujet est vaste. On a hâte de la lire. ◇



CE QUE JE NE VEUX PAS SAVOIR
Deborah Levy
(trad. Céline Leroy)
Du sous-sol
136 p. | 34,95 $



LE COÛT DE LA VIE
Deborah Levy
(trad. Céline Leroy)
Du sous-sol
158 p. | 32,95 $

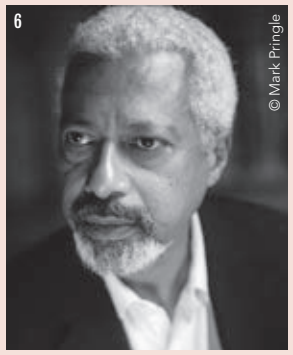


ÉTAT DES LIEUX
Deborah Levy
(trad. Céline Leroy)
Du sous-sol
238 p. | 36,95 $

LES GRANDES RÉCOMPENSES DE 2021





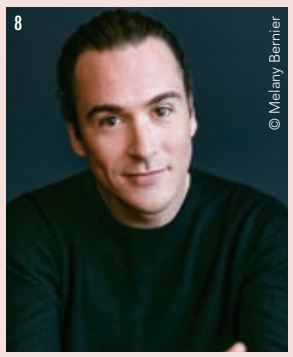


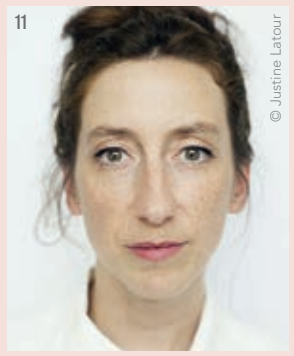




PAR JOSÉE-ANNE PARADIS















1. CHRISTINE ANGOT /

Prix Médicis et prix du magazine *Les Inrockuptibles*

C'est avec *Le voyage dans l'Est* (Flammarion) que Christine Angot s'est retrouvée cette année en lice pour le Femina et le Goncourt et pour lequel elle a remporté le Médicis. Dans cette autofiction, genre dans lequel elle excelle depuis des années, l'autrice revient sur un sujet qui lui colle à la peau : l'inceste dont elle a été victime dès ses 13 ans par son père. Cette fois-ci, elle aborde la question dans un récit sans fard, cru et selon le point de vue émotif de l'enfant, puis de l'adolescente qu'elle a été, avant de tracer les contours des répercussions que ce viol a eues sur la femme adulte qu'elle est devenue.

Le prix Médicis étranger a été remis à Jonas Hassen Khemiri pour La clause paternelle *(Actes Sud) et le Médicis essai à Jakuta Alikavazovic pour* Comme un ciel en nous *(Stock).*

2. MOHAMED MBOUGAR SARR /

Prix Goncourt et prix Transfuge

Avec *La plus secrète mémoire des hommes* (Philippe Rey), véritable hommage aux nécessités de vivre et d'écrire, l'écrivain sénégalais de 31 ans Mohamed Mbougar Sarr remporte notamment le prestigieux Goncourt — et son chèque de dix euros. Les critiques avaient déjà salué son audace, l'intransigeance de sa langue ainsi que son inventivité ; sa nomination à plus de dix prix prestigieux confirme d'ailleurs son talent. *La plus secrète mémoire des hommes* raconte l'histoire d'un jeune écrivain sénégalais installé à Paris qui est fasciné par un livre paru en 1938 et dont son auteur s'est volatilisé à la suite de la parution de son texte qui déclencha un scandale. L'écrivain fictif de Sarr suivra la trace de cet homme, passant par le Sénégal, la France et l'Argentine, et se frottant aux tragédies engendrées par le colonialisme et la Shoah.

3. CLARA DUPONT-MONOD /

Prix Femina, Goncourt des lycéens et prix Landerneau des lecteurs

En présentant dans *S'adapter* (Stock) une famille bouleversée par la naissance d'un enfant handicapé, l'auteure (également directrice littéraire de la non-fiction chez JC Lattès et ancienne journaliste, reporter et rédactrice en chef de différents magazines) partage habilement trois visions — en autant de parties — de la fratrie qui l'entoure. L'aîné s'y attache férocement, la cadette est dégoûtée par cet éternel bébé qui a besoin de soins et le petit dernier, arrivé après le départ de ce grand frère handicapé, regrette de ne l'avoir jamais connu. Ce roman a aussi été en lice pour le Goncourt et pour l'Interallié.

Le prix Femina de l'essai a été remis à Annie Cohen-Solal pour Un étranger nommé Picasso *(Fayard) et le prix Femina étranger a été décerné à Ahmet Altan pour* Madame Hayat *(Actes Sud).*

4. VINCENT « VIGG » GAGNON /

Prix TD et prix Harry Black de l'album jeunesse

C'est un doublé de prix importants en littérature jeunesse qui couronne Vigg (membre du duo Bellebrute) pour *Ma maison-tête* (Fonfon), un album exceptionnel permettant d'entrevoir, à travers les yeux d'un garçon qui le vit, les difficultés quotidiennes qu'affrontent les enfants avec un trouble du déficit de l'attention. « À l'aide d'images fortes, toutes simples, mais combien saisissantes, et d'un texte à hauteur d'enfant, sincère et touchant, Vigg cible l'essentiel avec sensibilité et intelligence. Il nous raconte la vie en classe de Vincent qui, pour se protéger de ses mésaventures et de ses différences, se réfugie dans sa maison-tête, pleine de compartiments comme autant d'issues de secours », écrivait à son sujet la libraire Chantal Fontaine.

5. FRANÇOIS-HENRI DÉSÉRABLE /

Grand prix du roman de l'Académie française

Comme s'il déroulait une histoire, partant de ses tout débuts pour en arriver à ce qui justifie que le narrateur soit dorénavant devant un juge (emprunté au roman *Article 353 du Code pénal* de Tanguy Viel, soit dit en passant) à dépecer publiquement chaque parcelle de l'histoire d'amour entre deux êtres, François-Henri Désérable propose avec *Mon maître et mon vainqueur* (Gallimard) un roman qui envoûte par la maîtrise de son style, libre et accrocheur. Une écriture jubilatoire qui oscille entre désinvolture et drame, entre langue crue et passages empreints d'humour. Avec ce titre également emprunté, cette fois à un vers de Verlaine — poète que l'on retrouvera abondamment dans l'histoire, d'ailleurs —, on apprend les tourments d'un cœur emprisonné dans un triangle amoureux. Oh, et c'est aussi l'histoire d'un pistolet… Ce roman fut aussi en lice pour l'Interallié.

6. ABDULRAZAK GURNAH /

Nobel de littérature pour l'ensemble de son œuvre

Né en Tanzanie en 1948, Abdulrazak Gurnah a déménagé, en tant que réfugié, au Royaume-Uni en 1968. Il est l'auteur de dix romans, dont plusieurs mettent justement à l'honneur l'expérience de personnes ayant reçu — ou souhaitant recevoir — l'asile politique. Son roman le plus connu est *Paradise* : écrit en anglais en 1994, il a fait partie de la liste courte du Booker Prize et du Whitbread Prize. Ses livres ne sont actuellement pas disponibles en français : cependant, à la suite de l'annonce du lauréat du Nobel, les éditions Denoël ont annoncé qu'elles sortiraient *Près de la mer* et *Paradis*, à 10 000 exemplaires chacun pour décembre, en France. Au Québec, on attendra le premier trimestre de 2022 pour les lire. Denoël a aussi annoncé que sortiront *Adieu Zanzibar* en 2022 et *Afterlives* en 2023.

7. AMÉLIE NOTHOMB / Prix Renaudot

Celle qui ouvre le bal de chaque rentrée littéraire sous l'égide de la maison Albin Michel remporte cette année un honneur de taille : le Renaudot. C'est dans un roman à saveur de conte intitulé *Premier sang* que l'autrice, dont on souligne souvent l'originalité et rarement le fait qu'elle écrit sous pseudonyme, rend hommage à son père. Elle raconte ainsi l'histoire de Patrick Nothomb, du gamin jugé trop tendre par ses grands-parents et dont le père est décédé avant même sa naissance, jusqu'à ses débuts en tant que diplomate lors de la prise d'otages de Stanleyville. Avec fantaisie et style comme elle nous y a habitués, l'autrice livre ici un roman d'exception dans son œuvre.

8. PAUL SERGE FOREST /

Prix d'excellence des Écrivains francophones d'Amérique pour *Tout est ori*, ex æquo avec Pierre Ouellette pour son roman *L'état sauvage* (Druide) et prix Robert-Cliche 2021

Tout est ori (VLB éditeur) est un roman événement : le premier de Paul Serge Forest, médecin de profession qui écrit sous pseudonyme, il se déroule sur la Côte-Nord dans un village fictif où l'auteur arrive sans souci à nous faire sentir la mer, le sel, le vent et l'odeur des mollusques. Il met en scène un ingénieur japonais débarqué sur la grève et nous parle de l'ori, dont on ne dira ici rien pour ne pas divulgâcher votre plaisir de lecture. C'est écrit avec soin et minutie, mais aussi avec audace, talent et aspérités bienvenues. C'est grandiose, ça déborde le cadre du roman conventionnel et ça offre un réel voyage à celle ou celui qui en ouvrira la couverture. Pas étonnant qu'il soit également toujours en lice pour le Prix littéraire des collégiens et le Prix du premier roman, et qu'il se soit retrouvé sur la liste préliminaire du Prix du Gouverneur général.

9. MICHEL MARC BOUCHARD /

Prix Athanase-David 2021 pour l'ensemble de son œuvre

Depuis une quarantaine d'années, le dramaturge Michel Marc Bouchard met en scène des marginaux et des exclus de toutes sortes en signant des textes habiles et profonds qui remettent en question les préjugés qui pèsent sur eux. En plus de sa rigueur, on peut conclure que c'est bien l'audace du dramaturge qui est récompensée par ce prix hautement convoité. Parmi ses plus importantes pièces, citons *Les feluettes*, *Les muses orphelines*, *Christine, la reine-garçon*, *La divine illusion* ou encore *Tom à la ferme*, adaptée au cinéma en 2013 par Xavier Dolan.

10. TANIA LANGLAIS /

Prix du Gouverneur général en poésie et prix Alain-Grandbois

On souligne le raffinement, mais aussi le côté résolument bouleversant, aromatique et intelligent de *Quand Perceval tombait* (Les Herbes rouges), quatrième ouvrage de la poète qui fut également en lice au Prix des libraires du Québec. Ici, elle nous entraîne dans le monde de Virginia Woolf en utilisant comme porte l'entrée *Les vagues*, œuvre de la Britannique qui met en scène un énigmatique personnage du nom de Perceval, dont la mort est préméditée. Elle y dépeint une campagne anglaise d'époque, évoque les odeurs et les sens, les incompréhensions et les vies disloquées.

11. FANNY BRITT / Prix du Gouverneur général

Fanny Britt, qui excelle comme traductrice, dramaturge et autrice en littérature jeunesse, rafle le convoité Prix du Gouverneur général, dans la catégorie roman, pour *Faire les sucres* (Le Cheval d'août). Avec son don particulier pour interroger les époques et les mécanismes de défense internes de chacun, sans jugement, elle dissèque dans ce roman la valeur des choses : des relations, des rêves, de la célébrité et de la famille. Elle met en scène un cuisinier vedette antipathique qui choisit de devenir acériculteur, sans même en parler à sa femme, laquelle est tiraillée par l'idée d'un adultère qu'elle pourrait commettre. En parallèle, une jeune fille loin d'être riche voit son existence basculer à cause d'un groupe de touristes bourgeois.

Le prix GG en littérature jeunesse (livres illustrés) a été remis à Mario Brassard et Gérard DuBois pour À qui appartiennent les nuages *(La Pastèque), celui en littérature jeunesse (texte) a récompensé* Les avenues *de Jean-François Sénéchal (Leméac), alors que le GG côté théâtre a récompensé* Copeaux *de Mishka Lavigne (L'Interligne). Les gagnants en essai sont le défunt Serge Bouchard et Mark Fortier pour* Du diesel dans les veines *(Lux).*

12. MATHIEU PALAIN /

Prix Interallié, prix Blù Jean-Marc Roberts et prix Roman-News

C'est pour son roman *Ne t'arrête pas de courir* (Iconoclaste) que l'auteur et journaliste Mathieu Palain a remporté les honneurs. Selon *Livres Hebdo*, l'un des jurés de l'Interallié a salué « cette conjonction du romanesque et du journalisme : le jury a aimé la façon dont il interroge notre époque ». C'est que l'histoire racontée par Palain est celle, véridique, de l'athlète Toumany Coulibaly, champion français au 400 mètres, mais également cambrioleur maintes fois pincé par les autorités. Si on a souvent salué le talent de portraitiste de Palain, c'est bien dans ce second roman que sa plume prend toute son ampleur.

Prix Espiègle

le prix des bibliothèques scolaires du Québec





LAURÉAT 2021—5 à 11 ans

Le grand méchant loup dans ma maison
Les 400 coups
Texte de Valérie Fontaine et illustrations de Nathalie Dion

LAURÉAT 2021—12 à 17 ans

La folle échappée de Lou Lafleur
Bayard Canada
Texte de Sarah Lalonde



FINALISTES 2021



prixespiegle.org
facebook.com/prixespiegle

Commanditaires 2021

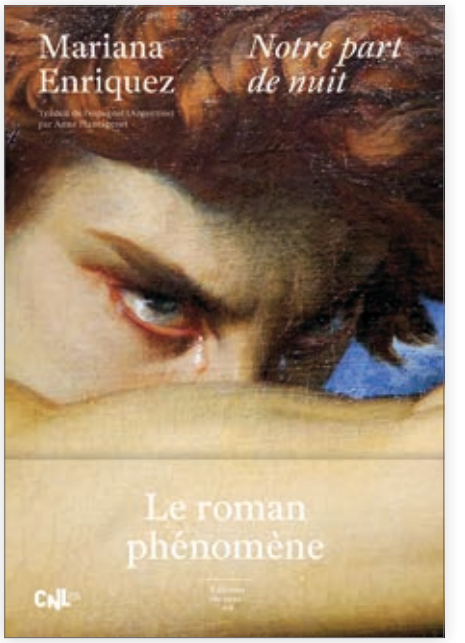
ALQ Association des libraires du Québec
Librairie Ste-Thérèse
Librairie du quartier
Québec

LITTÉRATURE D'ICI,
LE BALADO
MRC DE LA JACQUES-CARTIER
5 épisodes 7 auteurs
Découvrez l'univers littéraire de…
Éric Simard
Andrée Laberge
Alexandra Larochelle,
Marie-France Auger et
Véronique Boisjoly
Nathalie Racicot
Lucie Trahan
mrc.jacques-cartier.com
et sur les différentes plateformes de diffusion
MRC La Jacques-Cartier

3 RAISONS DE LIRE

NOTRE PART DE NUIT DE MARIANA ENRIQUEZ (DU SOUS-SOL)

PAR GABRIEL GUÉRIN,
DE LA LIBRAIRIE PANTOUTE (QUÉBEC)



Le poids de la nuit

Nous avions adoré le premier livre de Mariana Enriquez, *Ce que nous avons perdu dans le feu*, recueil de nouvelles gothiques peuplé de fantômes et de cultes mystérieux. *Notre part de nuit* partage le même registre fantastique, mais cette fois sous la forme d'un roman au souffle vertigineux. On y suit Juan, porteur d'un pouvoir obscur, dans ses efforts pour soustraire son fils à l'influence de l'Ordre. C'est que le petit Gaspar, endeuillé de sa mère morte dans des circonstances nébuleuses, commence à manifester des aptitudes que Juan désire à tout prix tuer dans l'œuf. Mais peuvent-ils échapper à leur destin tragique ?

1 POUR LE TRAITEMENT INUSITÉ DU FANTASTIQUE

Ce qui frappe dès les premières pages, c'est la façon avec laquelle Enriquez intègre à son récit, sans complexe aucun, tout ce qui touche de près ou de loin à l'ésotérisme. Médiumnité, tarot, culte dédié à *San la Muerte*, rituels de protection autochtones, fétichisme, transmigration des âmes, etc. Libéré des artifices borgésiens qu'on accole (trop ?) souvent à la littérature argentine, on progresse dans cette lecture absolument dérouté et fasciné par l'imaginaire de l'écrivaine. Certains passages rappelleront nécessairement Lovecraft, mais là où l'auteur du mythe de Cthulhu appréhendait l'horreur cosmique à partir du point de vue d'un personnage extérieur aux cultes décrits, Enriquez nous plonge au cœur même d'une secte obnubilée par le pouvoir et le sadisme.

2 POUR LA RELATION PÈRE-FILS QUI TRANSCENDE LA VIOLENCE ET LA NOIRCEUR

Il faut bien le dire : avec un titre pareil, *Notre part de nuit* fait la part belle aux recoins les plus sombres de l'âme humaine. La dictature militaire argentine de la fin des années 1970, avec ses centaines de milliers de disparus, est assurément propice aux histoires de fantômes et à la violence des passions. Heureusement, au milieu de tous ces maux, il y a l'amour indéfectible entre un père et son fils. Même si Juan est brisé moralement et physiquement par ses démons qui le rongent de l'intérieur, celui-ci est prêt à traverser l'enfer pour épargner à son fils la cruauté de l'Ordre (quitte à traîner le pauvre Gaspar jusqu'aux frontières de la folie pour mieux le protéger).

3 POUR LA SUBTILITÉ AVEC LAQUELLE ENRIQUEZ TRAITE DES RÉPERCUSSIONS DE LA DICTATURE MILITAIRE EN ARGENTINE DE 1976 À 1983

Même si les narrateurs se multiplient et qu'un jeu de chassé-croisé entre les époques s'enchaîne autour de Juan et de Gaspar, nous restons souvent avec l'impression que tous ces personnages évoluent en marge du monde, enfermés au sein de cet Ordre dont les ramifications dépassent les frontières de l'Amérique latine pour s'étendre au reste du globe. Et pourtant, Enriquez émaille discrètement son récit de faits et d'anecdotes ayant frappé l'imaginaire collectif latino-américain. On pense aux grèves étudiantes de 1986, mais plus particulièrement à la lente agonie de la jeune Omaíra Sanchez, figure marquante pour Gaspar et son groupe d'amis.

EN ÉTAT DE ROMAN

CHRONIQUE DE
ROBERT LÉVESQUE

GUSTAVE FLAUBERT : SON AUTOMNE CONCARNOIS

Le romancier de *Madame Bovary* écrivait au ralenti, pris d'une grande exigence, d'un souci extrême du beau, du vrai, à atteindre. En 1854, alors qu'il travaille au roman qui le rendra célèbre, il confiait à l'ami Louis Bouilhet : « J'ai fait cette semaine quatre pages dont deux depuis hier, ce qui est beaucoup pour un bradype comme moi. »



/
Robert Lévesque est chroniqueur littéraire et écrivain. On trouve ses essais dans la collection « Papiers collés » aux éditions du Boréal, où il a fondé et dirige la collection « Liberté grande ».
/

Dans ses *Souvenirs littéraires*, Maxime du Camp, son exact contemporain qui lui voua un temps « une indestructible amitié », disait de Flaubert qu'il était « une sorte de chirurgien des lettres disséquant les passions et faisant l'autopsie du cœur humain ». Zola, lui, a écrit de son aîné de vingt ans qu'il « reconstruisait les êtres avec des fragments d'os ». Il n'était donc pas tant un paresseux, comme l'animal par lui évoqué (le bradype), qu'un minutieux, comme tout chirurgien digne de ce nom, ce que furent son père et son frère à Rouen.

Convaincu dès le lycée que sa vie se ferait dans la littérature, Flaubert apparaîtra aux gens de lettres qu'il fréquentera comme un minutieux, certes, mais aussi comme un anxieux, ce qui n'arrangea pas les choses pour sa production littéraire. Flaubert n'aura pas la force de travail qu'aura après lui un Zola. Il est lent, même dolent, l'ami Maxime du Camp moquait son côté casanier, et leur solide amitié viendra à se disloquer au moment de la publication de *Madame Bovary* dans la revue qu'il a fondée, Maxime s'exaspérant des corrections à n'en plus finir de Gustave et Gustave accusant Maxime d'effectuer des coupures pour mettre au plus vite sous presse.

Ce Flaubert de l'indolence inquiète, pour ne pas dire de la déprime, un écrivain français né en 1982 vient d'en brosser un portrait remarquable, d'en faire *une saisie* superbe. Alexandre Postel, avec *Un automne de Flaubert*, a choisi (et réussi) d'entrer dans la vie du grand écrivain quand, à 53 ans, en septembre 1875, vingt ans après *Madame Bovary*, il passe quelques semaines en Bretagne, à Concarneau, l'âme fatiguée, le cœur lourd, la plume lasse, aux prises avec une panne d'inspiration et des ennuis financiers. Sa relation fougueuse avec Louise Colet est terminée depuis un an. C'est un célibataire qui a des problèmes de santé, un surpoids. Il a l'air, comme il le décrit à un de ses épistoliers, « d'un vieux cabotin et d'un vieux boucher ». Postel, qui possède bien son Flaubert, a le toupet de le décrire assis nu sur le bord de son lit regardant « son sexe mou comme un navet bouilli ».

« Comme on se souvient d'un chien perdu, c'est ainsi qu'il pense à la littérature. Il cherche à se convaincre qu'il en est débarrassé, que la vie sans elle serait plus douce et plus facile », écrit Postel. Flaubert, à ce moment-là, vient de laisser en plan le manuscrit de *Bouvard et Pécuchet* entamé il y a trois ans, il ne sait pas s'il reviendra à son histoire de bonshommes idiots. « Ce chien de livre, peut-être au fond n'est-il pas faisable ? », se permet d'écrire Postel qui a traversé lettre à lettre le volume IV de la correspondance de l'écrivain (les années 1869 à 1875).

S'il a choisi Concarneau, ses pluies, ses odeurs de sardine, c'est qu'il y a un ami qui n'a rien à voir avec le monde de la littérature, Georges Pouchet, zoologue, qui dirige un vivier-laboratoire, dissèque les poissons, étudie leurs tissus nerveux, un savant du piscicole, célibataire comme lui, républicain convaincu, britannique par sa mère. Ils vont faire des promenades, prendre des bains de mer, vider des plateaux d'oursins, crevettes et palourdes. Pouchet lui fait du bien. Et la servante à l'auberge Sergent lui apparaît comme *un cœur simple*…

Dans le tréfonds de sa détresse, qu'il combat, Flaubert aspire à sortir de lui-même. « Avec un ami cher, écrit Postel, il serait tenté de se livrer, d'ouvrir les bondes de son chagrin ; en présence d'un importun, il se refermerait comme une huître et s'enfoncerait dans sa morosité. Pouchet se situe à distance idéale : c'est un bon compagnon, pas un intime que l'on tutoie. Flaubert sait qu'il aura plaisir à le fréquenter, mais qu'en sa présence il sera contraint de se tenir, et c'est ce dont il a besoin, non de la proverbiale épaule pour pleurer. » « Étrange loi, ajoute le portraitiste du Flaubert de 53 ans, qui veut que les êtres les plus à même de nous consoler soient rarement les plus proches de notre cœur. » Accordons à Postel que sa remarque, si juste, aurait pu se lire sous la plume de Tchekhov.

Ses habitudes s'installent, sommeils de douze heures, promenades de fins d'après-midi avec son savant des poissons, tentatives d'écrire des lettres à sa nièce Caroline à qui il a servi de père, étonnements quand Pouchet lui montre un petit homard en train de muer dans un grouillement affolé de pattes et d'antennes, petits-déjeuners apportés par la fille de l'auberge qu'il se prend à nommer « mon petit ange », et absolu silence, inviolé par l'ami, sur ses œuvres, *Bovary*, *Salammbô*, *L'éducation sentimentale*…, comme s'il n'était pas, comme s'il n'était plus le grand Flaubert.

Puis un matin, après avoir vu Pouchet disséquer une raie, lui revient un souvenir d'enfance, son père aperçu en train de disséquer calmement le cadavre d'une femme : « le voilà, écrit Postel, qu'il se penche sur la morte ; son expression ne trahit aucune émotion particulière. » Flaubert rentre à l'auberge, s'étend, prend un livre, le repose, se relève, va à la fenêtre, le port est désert, le vent charrie les odeurs de sardine. Postel écrit : « Quand il descend déjeuner une heure plus tard, il a commencé à ébaucher, sur une large feuille de papier écru des papeteries Canson, le plan d'un conte médiéval. »

Ce sera *La légende de saint Julien l'Hospitalier*. Un fond de tiroir. Il a entrepris ce texte à 20 ans, à la vue d'un vitrail de la cathédrale de Rouen illustrant un roman du XIII[e] siècle. À 32 ans, il s'y est remis, effectuant des recherches sur le Moyen Âge. Là, à 53 ans, dans son automne concarnois, repiqué, il termine cette légende sur un garçon aimant dès l'enfance tuer des animaux, et qui (selon la prédiction que lui fit un grand cerf lors d'un massacre) tuera son père et sa mère, effroyable homme finissant sa vie, sanctifié, dans les bras d'un lépreux…

Lui, Flaubert, il lui reste alors cinq ans à vivre. ◇



UN AUTOMNE DE FLAUBERT
Alexandre Postel
Folio
156 p. | 13,25 $

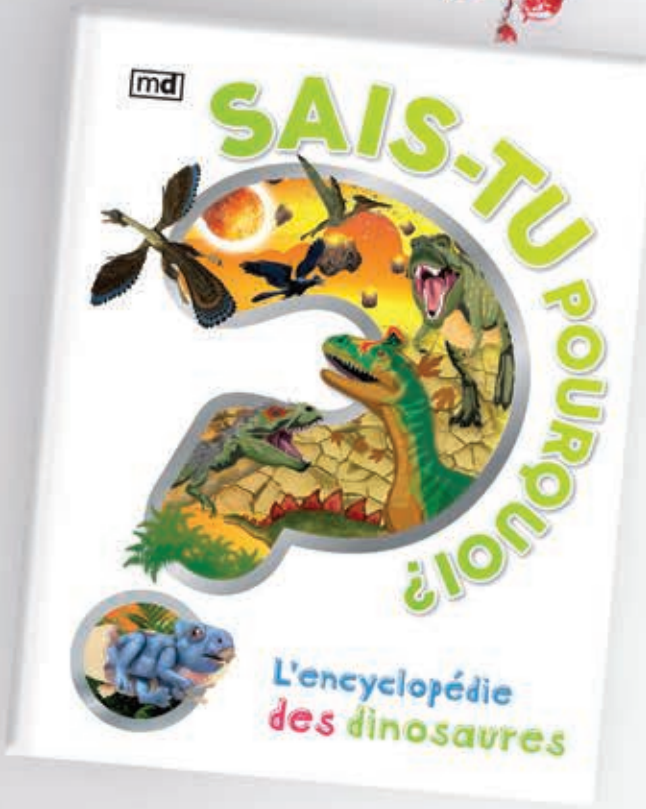
À METTRE
sous le sapin







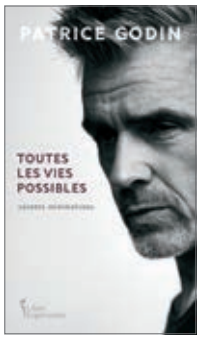




md

www.editionsmd.com


1


2


3


4


5


6

LES LIBRAIRES CRAQUENT

1. INFERTILITÉ : TRAVERSER LA TEMPÊTE /

Véronique Leduc, Parfum d'encre, 280 p., 24,95 $

À partir de son expérience personnelle, Véronique Leduc signe ici un livre émouvant sur les difficultés que peuvent éprouver certains couples à mettre au monde un enfant, difficultés auxquelles personne ne les a préparés. Ce long et douloureux processus amène remises en question, culpabilité, doutes, solitude, colère, et toute une gamme d'émotions qui sont très bien transmises dans le récit, le tout ponctué par des interventions d'experts en la matière (gynécologue, psychologue, sociologue, etc.). Illustré tout en douceur par Mathilde Corbeil, *Infertilité* est le compagnon idéal pour les couples vivant cette épreuve, mais aussi pour les proches qui veulent les comprendre et les accompagner avec bienveillance. **PASCALE BRISSON-LESSARD** / Marie-Laura (Jonquière)

2. TOUTES LES VIES POSSIBLES /

Patrice Godin, Libre Expression, 176 p., 24,95 $

Nous connaissons bien le comédien, l'auteur et le coureur, mais avec ce livre, nous rencontrons enfin l'homme. D'un chapitre à l'autre, il se dépose paisiblement comme si enfin, au fil de la réflexion, il avait trouvé une certaine paix. Alors qu'il est ralenti par une blessure de course et qu'il cherche l'inspiration d'un roman, il prend alors conscience de ses forces et faiblesses. Quelque chose traîne sous la surface que même l'amour n'a pas guérie. Reste ce besoin inavoué de retrouver sa mère biologique. Malgré le chaos causé par un sentiment d'abandon, les réponses calment tel un baume. Témoignage émouvant, sincère, pur et réparateur. **LISE CHIASSON** / Côte-Nord (Sept-Îles)

3. LE TRIOMPHE ET LA CHUTE DES DINOSAURES /

Steve Brusatte (trad. Jérémie Gerlier), Québec Amérique, 400 p., 32,95 $

Comme bon nombre de jeunes garçons, je me suis jadis intéressé aux dinosaures. Ça n'a pas été au point de rêver à une carrière en paléontologie par contre : connaître le nom de certains d'entre eux me suffisait. Mais s'il avait fallu que j'aie ce type d'ouvrage entre les mains, ça aurait probablement été différent. Pour la première fois, j'arrive à faire la différence entre dinosaures et reptiles, à les situer dans leurs périodes respectives, etc. Steve Brusatte nous livre ici une aventure passionnante du métier, très diversifié, de paléontologue et des tableaux à diverses époques de l'existence des dinosaures. Je n'ai jamais autant fait de recherches sur le Web pour voir la binette de ces créatures incroyables ! **SHANNON DESBIENS** / Les Bouquinistes (Chicoutimi)

4. TU SERAS UN HOMME /

Martin Steffens, Cerf, 198 p., 29,95 $

Aujourd'hui, être un homme et de surcroît être un père appelle une bonne dose de virilité et de maturité. C'est avec lucidité, fort de son approche philosophique et de son expérience personnelle, que Martin Steffens aborde le sujet de la masculinité. Mais parler de l'homme, c'est aussi parler de la femme. Parler du père, c'est aussi parler de la mère. Et parler du couple, c'est aussi parler des enfants. La différence des sexes est traitée avec déférence toujours dans le but d'éclairer sans confusion les diverses sensibilités sans sensiblerie. Un livre courageux empreint d'espérance. **DENIS DUMAS** / Morency (Québec)

5. LE RÊVE DE LA TERRE / Thomas Berry

(trad. Daniel Laguitton), Novalis, 288 p., 32,95 $

Publié originellement en 1988, l'ouvrage de Thomas Berry paraît cette année en français chez Novalis. L'auteur y est incisif : pour sauver la planète, nous devrons faire de coûteux sacrifices. Or, la culture occidentale n'est pas très frugale, on veut bien changer quelques habitudes, mais pas touche au pouvoir d'achat, c'est sacré ! Berry plaide justement pour que la Terre acquière ce statut privilégié, convaincu que l'espèce humaine fait des miracles quand elle sert un intérêt supérieur. L'auteur déplore que les instances religieuses refusent de tenir ce rôle, de mobiliser leurs fidèles à cette fin. Peut-être craignent-elles de voir émerger une religion plus terre à terre ? L'heure approche où il faudra soulever des montagnes. **SÉBASTIEN VEILLEUX** / Paulines (Montréal)

6. JE SUIS PAS CHEFFE, PIS TOI NON PLUS /

Geneviève Pettersen, Saint-Jean, 216 p., 27,95 $

Mon retour en région et le début de mon travail comme libraire m'ont placé devant les portes d'un univers que je n'aurais jamais cru aussi passionnant : les livres de cuisine. Le titre du livre de Geneviève Pettersen reflète un peu ce que tout un chacun doit ressentir à l'achat de l'un d'eux. Et pourtant, mes techniques et mes goûts se sont développés avec le temps. Je ne suis pas chef, mais… ce livre entre dans la catégorie que je préfère : un livre truffé d'histoires, d'anecdotes, de trucs et de conseils. On ressent la présence de l'autrice derrière chaque étape des recettes et en plus, c'est bon ! J'ai eu autant de plaisir à le lire qu'à consommer le fruit de mes efforts. Ne boudez pas votre plaisir, dégustez ! Bon appétit ! **SHANNON DESBIENS** / Les Bouquinistes (Chicoutimi)





© Sophie Gagnon-Bergeron



Jérémie McEwen dans l'univers de Mustapha Fahmi

L'amour, la mort pis toute

TEXTE DE JÉRÉMIE McEWEN
ET PHOTOS DE MUSTAPHA FAHMI

J'ai rencontré Mustapha Fahmi il y a quatre ans, au Salon du livre du Saguenay–Lac-Saint-Jean. J'en étais à mon premier salon à l'extérieur de ma propre ville, j'étais tout content d'avoir ma petite chambre d'hôtel et ma petite bouteille de vin qui m'attendaient le soir, la vie de star quoi. Le premier jour, en marge du salon, je faisais une conférence au cégep de Jonquière dans un cours de radio du programme ATM (Art et technologie des médias) ; ça me plaisait de m'adresser à un autre public que celui d'une classe de philo : c'était rafraîchissant, cet intérêt des étudiants qui portait davantage sur mon anecdote à propos de Fred Savard que sur mes lumières aristotéliciennes.

Le lendemain, c'était la table ronde avec Fahmi au Centre des congrès. Je me suis levé le matin de notre rencontre en écoutant une de ses entrevues à Radio-Canada Saguenay — décidément, la radio me servait ce week-end-là — et j'ai rapidement compris que chez Fahmi, la façon était au moins aussi importante que le propos. J'ai entendu ce sourire dans sa voix, un sourire posé, réservé, presque aristocratique, fier mais modeste. Chic. J'ai entendu un communicateur, comme on dit, qui sait comment traduire les couleurs de sa pensée en ondes dans la pertinence et l'originalité, pas dans le simple relais d'information. L'entrevue que j'entendais possédait ce ton de familiarité qui nous donne l'impression d'être la mouche au mur qui écoute secrètement une conversation privée, et j'ai compris que l'homme était en ses terres là-bas, lui qui enseigne à l'Université du Québec à Chicoutimi, et que c'était davantage moi l'étranger. « Le Saguenay a été bon pour moi », me dira-t-il au téléphone, comme en écho à cela, quatre ans plus tard.

En le voyant arriver sur la petite scène en contre-plaqué peint noir pour notre discussion du dimanche, j'ai compris que son corps, son aura, rimaient avec sa voix : le veston ajusté, les cheveux lissés, le foulard placé, c'est à peine s'il n'avait pas une fleur de lys à la boutonnière. Tout est élégant chez cet homme, alors que je portais plutôt une chemise pas même rentrée dans mes culottes.

Je me rends compte, aujourd'hui, que lorsque je me plais à critiquer les épinglettes insignifiantes que portent robotiquement les politiciens nord-américains, à l'effigie du pays qu'ils dirigent (comme si on pouvait oublier que le président américain était américain, comme si une nationalité était une simple marque de commerce équivalente à une autre), je pense inconsciemment à la dégaine de Mustapha. Je pense à son style débordant, à sa célébration de la beauté ostentatoire, à sa joie de vivre, vraiment, pas dans un style formaté par un *focus group*, reproductible et usinable à l'infini, non, dans un style vrai. J'aime me poser la question : si les politiciens et politiciennes qui dirigent ce pays avaient sa prestance, les traiterait-on de bourgeois hautains comme on l'a fait pour Pauline Marois ? Sûrement, et c'est une des raisons qui font en sorte que la pensée de Mustapha Fahmi est si pertinente : oui, il faut vivre sur le mode des arts, des lettres, des couleurs et des belles formes ; cela peut être une vision d'avenir qui dépasse l'horizon à court terme d'une petite épinglette à la boutonnière qui troque le beau pour le marketing.

L'animateur de la causerie m'a glissé à l'oreille juste avant de commencer un avertissement un peu étonnant : « Je débute avec vous, et ma question est cruelle. » Tiens donc… Enchanté, monsieur. J'étais nouveau dans le jeu des tables rondes, j'ai appris par la suite qu'il y avait toujours une question comme ça dans ces trucs, une seule la plupart du temps, ça fait bouger les choses sur scène, ça réveille tout le monde. Avec le temps, je me rends compte que ce genre de question m'électrifie, chaque fois c'est pareil. Quand ça se produit, j'ai l'impression que Pedro Martinez lance une balle rapide en plein cœur du marbre, et j'aime m'élancer, au risque de fendre l'air. Les entrevues complaisantes qui invitent à la cassette de vente n'intéressent personne de toute manière, et ne font acheter un livre à personne en vérité, soyons honnêtes. Chaque fois que j'entends Marie-Louise Arsenault jouer à ce jeu, en mettant son invité sur un *hot seat*, je jouis un peu, la vérité est là : dans les idées qui rebondissent, qui déstabilisent, s'étonnent et se revirent de bord, pas dans la livraison docile d'un communiqué de presse qui finira au bac à recyclage bien avant la prochaine saison littéraire.



Jérémie McEwen


© Julie Artacho

Professeur de philosophie au Collège Montmorency, chroniqueur, rappeur et auteur, Jérémie McEwen a publié les essais *Avant je criais fort* (XYZ) et *Philosophie du hip-hop* (XYZ), en usant toujours de sa verve déliée. Il a aussi collaboré à l'ouvrage collectif *J'enseigne depuis toujours* (Nota bene) et écrit un recueil de poésie, *La panse* (XYZ). Son dernier titre, *Pays barbare* (Varia), critique le conservatisme québécois. Dans cet essai, l'écrivain aborde aussi sa relation avec son père, décédé lorsqu'il avait 18 ans. La société québécoise, la filiation, la nation et la famille se retrouvent au cœur de la réflexion de cet ouvrage. Jérémie McEwen nous raconte ici sa rencontre avec l'auteur et professeur Mustapha Fahmi. [AM]



La question du journaliste saguenéen tournait autour d'une phrase que j'avais écrite, quelque part sur un blogue, et qui s'était retrouvée dans mon livre, à savoir que j'aimais la philosophie, mais que je fuyais les philosophes. Je ne me suis pas fait d'amis au département avec celle-là, mettons, et l'animateur me la remettait en pleine face. J'ai gigoté un peu sur mon petit fauteuil, j'ai pris mon élan, puis j'ai expliqué que le milieu hermétique qu'est la philosophie universitaire m'intéresse de moins en moins, alors que le milieu de l'essai québécois s'en éloignant foisonne d'idées neuves et ouvertes sur l'avenir. Je glane les nommés récents aux Prix du Gouverneur général dans la catégorie essai, et je trouve un paquet d'essayistes profs de cégep, ou pire profs de rien, et je m'en réjouis. Tout se passe comme si la liberté de penser ne passait pas par les départements de philosophie universitaires, alors que j'entends Nietzsche et Derrida me souffler à l'oreille que ça n'a jamais été le cas.

À un moment de la conversation, j'ai pris le rôle d'animateur un peu — désolé, monsieur, ça m'arrive ; je travaille là-dessus — et j'ai posé une question un peu chienne à Mustapha, qui gigotait aussi, mais moins, parce qu'il était avec un ami journaliste sur cette scène : « Pourquoi cherchons-nous tout le temps à nous vendre, dans la compétition, Mustapha ? » Et lui de me répondre, avec ce sourire que j'avais entendu à la radio le matin même : « Je pense que c'est en lien avec la démocratie, cher Jérémie. » Voilà, nous jouions ensemble, nous faisions les gentlemans tous les deux, et c'était des rôles que nous aimions jouer, comme chaque fois que je l'ai croisé par la suite.

Oui, nous sommes en démocratie, et les livres, comme les autres produits culturels, sont en compétition les uns contre les autres, quoi qu'on en dise. Seulement, je me rends compte, dans ce petit milieu de l'essai au Québec, que tout le monde finit par trouver sa place, son rôle, qui n'est pas le même que tient la personne d'à côté, qui s'évertue elle aussi à écrire quelque chose de pertinent et d'original. Les rôles, comme l'écrit Fahmi, sont multiples et variés, et tout le monde peut inventer le sien, en accord avec sa perception du bien ; Aristote n'est jamais loin, Shakespeare non plus bien sûr. Philosophie et littérature se fondent, se confrontent, se côtoient.

Ce genre d'idées désamorce les choses, disons ; ça met à l'aise, tout ira bien, il suffit d'y aller. Et en lisant les livres de Fahmi, c'est ce qui nous arrive : on se sent désamorcé, démonté, ramené à la base de ce pourquoi nous faisons ce que nous faisons. Qui plus est, ses livres nous donnent envie de faire tout ce que nous aimons faire, mais dans un souci constant de bien le faire. C'est ce qui fait de cet homme l'élégance incarnée : une visée permanente du bien, jusque dans sa façon de croiser les jambes.

Mustapha Fahmi est un penseur essentiel du Québec moderne. Il me disait écrire pour une raison fort simple : appartenir. Il a longtemps écrit en anglais pour appartenir à la communauté internationale des spécialistes de Shakespeare, aujourd'hui il écrit pour appartenir au Québec et à la francophonie. J'ai l'impression que nous gagnerions tant si davantage d'universitaires faisaient ce saut ; seulement, j'ai l'impression que bien de ces penseurs et penseuses ont oublié comment écrire sans se parer de mille armures d'intertextualité et de jargon impénétrable. Fahmi a fait le saut, et il ne regarde pas derrière lui. Quand je l'ai croisé au Salon du livre de Montréal à l'automne 2019, et qu'il y était encore pour promouvoir son premier livre, je lui ai lancé en souriant que « ça en prend un autre, une suite, Mustapha ! » Ce à quoi il m'a répondu : « Il ne faut jamais forcer un livre, Jérémie. » Oui, il aime la philosophie qui se permet de temps à autre de prescrire.

Sa pensée est volontariste : comprenons Hamlet en nous demandant que voulait-il être, plutôt que pourquoi il n'a pas fait ceci ou cela (il voulait être philosophe, si vous vous posez la question). Sa pensée est positive : voyons la beauté du monde, et laissons à d'autres plumes le souci de la tristesse, écrit-il en citant Jane Austen. Sa pensée est humaniste : à plusieurs reprises il évoque la distinction entre l'être humain et les autres espèces animales. Soit, ce ne sont pas tous des courants de pensée particulièrement à la mode, mais j'ai l'impression qu'il se fout un peu des modes, et c'est parce qu'il a compris que la notion de style mate aisément les modes et leurs conformismes saisonniers.

Il a évoqué Nietzsche à plusieurs reprises lorsque je l'ai joint pour cet article, alors qu'il se trouvait à Casablanca pour une tournée de promotion de son livre ; la pensée de Fahmi traverse l'océan, il n'y a pas que la pensée québécoise réactionnaire qui réussisse à le faire, disons-le. Les aphorismes qui sont placés au cœur de ses deux livres bellement publiés par La Peuplade en sont plus que certainement la clé de voûte. C'est en les lisant qu'à plusieurs reprises j'ai fait ce geste presque caricatural : déposer le livre, regarder par la fenêtre et penser, puisque, comme il le dit, une bonne pensée mène le lecteur loin de son auteur.

« *La pluie appartient à tout le monde, mais une pluie douce n'appartient qu'à ceux qui peuvent entendre sa musique sur l'herbe.* »







Les publications de Mustapha Fahmi

La leçon de Rosalinde
La Peuplade

La promesse de Juliette
La Peuplade

Sa pensée fait du bien, mais elle ne flatte pas non plus dans le sens du poil, se permettant parfois de surplomber les choses, et de porter une critique acerbe sur ses contemporains qui comprennent mal comment nourrir durablement leur ambition : « *Il existe une stratégie pour monter et une autre pour demeurer en haut. Celui qui choisit de sauter pour atteindre le sommet ferait mieux d'essayer autre chose pour y rester.* » Tout est question d'équilibre. J'ai pensé à Kanye West quand j'ai lu cet aphorisme, lui qui certainement continue de sauter sans arrêt, et qui à un moment donné, dans ces sauts compulsifs et répétés, a fini par me désintéresser complètement.

Ce que défend Fahmi, au fond, c'est ce vieil idéal de sagesse, cette idée du sage-guide dont j'essaie de me défaire parce qu'elle est trop facile à déconstruire, parce que ce rôle est toujours trop feint par quelque côté. Mais c'est une idée qui colle à la peau de tout essayiste, quoi qu'il ou elle fasse. C'est tout un nœud, puisque même quand on critique l'idéal de sagesse, on fait comme s'il était plus sage de tourner le dos à cet idéal : c'est tout le paradoxe, un paradoxe beau, nietzschéen, noble et nécessaire à penser.

Il écrit quelque part que vieillir en devenant plus compliqué est une erreur : j'aime ça, je me retrouve là-dedans. Je me le rappellerai souvent, toute ma vie, parce que c'est vrai, tout simplement. La subtilité intellectuelle qui s'éloigne des lecteurs peut faire chic un moment, mais en vieillissant, tout l'intérêt est d'être entouré d'une communauté de penseurs et de penseuses, de lecteurs et de lectrices.

Il écrit aussi brillamment à propos de la solitude du vieillissant roi Lear ; j'ai pensé à ma mère et à ce que je lui dois, et j'ai pensé à Mustapha et ses enfants. Entre les lignes, on voit bien qu'il nous écrit la philosophie de sa propre vie, une philosophie qui s'est imposée à lui davantage qu'elle n'a été inventée. N'est-ce pas la marque d'une pensée profonde au sens propre de la chose ? Ces passages sur Lear, me confiait-il, qui ouvrent *La promesse de Juliette* (qui aurait pu s'intituler *La solitude de Lear*), ont été écrits alors qu'il était hospitalisé dans la première vague de COVID-19. Huit mois de convalescence plus tard, il peut affirmer en connaissance de cause qu'il y a pire que la mort. Mourir seul est l'enfer des enfers, il le sait, puisque ses proches ne pouvaient lui rendre visite et qu'il lisait la peur sur le visage des médecins et des infirmières.

Je lui ai posé la question à savoir s'il écrivait au fond sur ses enfants, à ses enfants, et il a semblé surpris. Pourtant, Lear lègue : c'est le cœur de l'affaire, non ? Comment bien léguer, comment s'assurer de ne pas s'aliéner ses proches, tout en demeurant soi-même ? Alors que la nation est acquise, comment bien appartenir à une famille ? Désolé, cher Mustapha, pour la question chienne. ◇

LES LIBRAIRES CRAQUENT









- pour les écrits de la nature
- pour les cowboys
- pour les voix d'ailleurs
- pour les OLNI (objets littéraires non identifiés)
- pour les formes brèves
- pour les rites de passage

À voir sur

LA FABRIQUE CULTURELLE.tv

Télé-Québec

Les libraires







ENTREVUE

Olivier Ducharme

Et si on imaginait nos déplacements autrement ?

Le dernier livre d'Olivier Ducharme, intitulé *Ville contre automobiles* (Écosociété), nous invite rien de moins qu'à nous débarrasser de l'automobile. Pour y parvenir, l'auteur propose un nouveau paradigme anticapitaliste à travers une analyse fouillée et fascinante.

PAR ISMAËL HOUDASSINE



VILLE CONTRE AUTOMOBILES
Olivier Ducharme
Écosociété
200 p. | 19 $

À bas les bagnoles ! Beaucoup n'ont jamais osé y penser tant les voitures font partie de notre quotidien contemporain. Elles sont ici et là, partout et à chaque coin de rue. Omniprésentes et omnipotentes, elles occupent tout l'espace : « Notre système est fondé sur l'idée de l'automobile, alors que c'est une invention qui détruit non seulement l'environnement, mais aussi le monde social dans lequel on vit », lance au bout du fil Olivier Ducharme. L'idée de renoncer une fois pour toutes à ces milliards de « requins d'acier » pour retrouver notre liberté est le point de départ (et aussi la finalité) de cet essai riche en raisonnements paru aux éditions Écosociété. « L'automobile est l'image parfaite de quelque chose qui nous a été imposé », raconte l'auteur. « On est nés avec les voitures et les villes dans lesquelles on a grandi ont été pensées pour la voiture. » Or, au fil du temps, en embrassant ces engins « aliénants », « dangereux » et « polluants », la population s'est retrouvée piégée, explique-t-il en substance : « Les publicitaires nous ont faussement vendu les automobiles comme des outils modernes et émancipateurs », ajoute-t-il.

Nous voilà tombés dans le panneau, car parmi les inventions que le XX^e^ siècle nous a léguées, ce bien de consommation de masse « s'avère le plus dommageable pour la vie humaine », dixit le chercheur. Il précise toutefois que même si les voitures ont transformé les villes, au point de s'imposer comme « l'étalon de mesure de la planification urbaine », il est aujourd'hui possible de s'en affranchir. « Ça va commencer par un changement de mentalité », avertit Olivier Ducharme, qui ne manque pas de pistes de solution plus ou moins étonnantes comme le retour de la bonne vieille marche chère au philosophe Rousseau. D'accord pour une simple promenade de santé, mais de là à parcourir à pied des kilomètres pour se rendre à son lieu de travail, c'est une autre histoire : « L'étalon de mesure de la planification urbaine doit retourner à l'échelle humaine », rétorque-t-il.

Pour appuyer ses propos et « redonner au piéton la place qui lui revient », le chercheur au Collectif pour un Québec sans pauvreté s'inspire des travaux de plusieurs intellectuels, dont l'anarchiste américain trop méconnu Paul Goodman (1911-1970) : « En 1961, Goodman proposait déjà d'éliminer les voitures sur l'île de Manhattan à New York », note Olivier Ducharme. Il est vrai qu'à l'époque, la proposition est révolutionnaire. Soixante ans plus tard, elle rappelle surtout que le « problème » n'est toujours pas réglé. Les multiples initiatives qui visent à désengorger nos rues en construisant des ponts et des tunnels ou en ajoutant des voies goudronnées ne font qu'empirer une situation déjà bien tendue puisqu'elles augmentent le parc automobile et par conséquent les embouteillages.

La pensée d'Olivier Ducharme est dirigée sur le vivre-ensemble, très loin de l'individualisme prôné par les accros du volant. Il reste que l'auteur n'est pas un utopiste : les alternatives existent, croit-il, et elles sont principalement exposées dans son ouvrage pour que la rue devienne « enfin » un espace commun. « On peut changer le monde dans lequel on vit, argue-t-il. Si l'on a permis l'arrivée de la voiture, on est aussi capable de s'en débarrasser. » En proposant de faire des banlieues de véritables lieux de vie et non plus des dortoirs, il suggère diverses avenues, par exemple que chaque quartier acquière les services (école, magasins, bureaux) qui éviteraient l'utilisation à tout vent des quatre roues : « Tout doit pouvoir se faire à pied, à vélo ou en transports collectifs », répète-t-il. Les projets qui ont un rapport avec l'aménagement urbain doivent dès maintenant viser à éliminer les voitures des villes et pas en rajouter, dit-il.

Si l'on en croit Olivier Ducharme, l'électrification des transports n'est pas non plus une panacée. Il précise que le marché de l'automobile électrique n'est en fait qu'une nouvelle opportunité d'affaires qui ne change rien au nœud du problème : « *La "transition énergétique" amorcée par le gouvernement du Québec a plus à voir avec le développement économique qu'avec une "transition énergétique"* », peut-on lire dans son livre. En entrevue, l'auteur poursuit sa réflexion en affirmant que l'automobile électrique, c'est l'image du « capitalisme vert », proposé par des décideurs uniquement concernés par les exigences d'une croissance infinie tournée vers les profits : « Même si on change l'essence pour de l'électricité, tout le reste va demeurer, le nombre de voitures va continuer de croître avec son corollaire d'effets nocifs sur nos modes de vie. »

Si l'auteur plaide pour une mise à l'écart de l'automobile, qu'elle soit électrique ou à essence, ce n'est pas seulement pour amorcer une « vraie transition écologique », mais aussi pour saisir l'occasion d'entamer une authentique transformation de la ville, un « nouvel urbanisme » qui ne pointe pas du doigt les conducteurs, mais plutôt les voitures.

« Des transports collectifs efficaces et gratuits, des points de service à distances raisonnables, un quotidien sans trafic, tout cela peut convaincre les automobilistes de délaisser leur voiture pour une meilleure qualité de vie », croit Olivier Ducharme. À ce titre, son ouvrage a le mérite de proposer les remèdes possibles. ◇



1



2



3



4

LES LIBRAIRES CRAQUENT

1. L'ANNÉE SAUVAGE : UNE VIE SANS TECHNOLOGIE AU RYTHME DE LA NATURE /
Mark Boyle (trad. Valérie Le Plouhinec), Les Arènes, 414 p., 29,95 $

L'année sauvage raconte le quotidien de Mark Boyle durant une année sans technologie. Les anecdotes rapportées sont tirées d'un mode de vie sain et durable, quoique draconien. Malgré le labeur ardu et quelques embûches, il est facile d'apprécier les divers avantages de ce rythme de vie. Le livre incite à des réflexions sur la technologie, mais aussi sur la notion du temps dans le monde moderne et même sur les relations entre voisins. L'auteur discute, sans moraliser, de la destruction des habitats naturels ainsi que de son effet dévastateur sur toutes les espèces vivantes. Le modèle présenté dans ce récit impose une prise de conscience essentielle et même une remise en question des attributs de notre quotidien, de nos habitudes de vie et de consommation. **MARIE-CHLOÉ BOULANGER** / La Liberté (Québec)

2. L'ÉCONOMIE PSYCHIQUE / Alain Deneault, Lux, 144 p., 19,95 $

Le quatrième tome de *Feuilleton théorique*, *L'économie psychique*, est à la hauteur des trois précédents. Dans une langue précise et imagée, Alain Deneault s'approprie et actualise de manière assez originale des concepts propres à la psychanalyse. Dépouillé des structures symboliques qui lui indiqueraient comment s'inscrire de manière adéquate dans la société, constamment invité à se réinventer, c'est-à-dire pressé de performer dans toutes les sphères de son existence sans exigence claire, l'individu moderne est condamné à errer. La prose de Deneault est à la fois tonique et exigeante : elle nous élève dans la mesure où elle nous permet de mettre en mots et de structurer conceptuellement nos expériences les plus quotidiennes. **JONATHAN PAQUETTE** / La Maison de l'Éducation (Montréal)

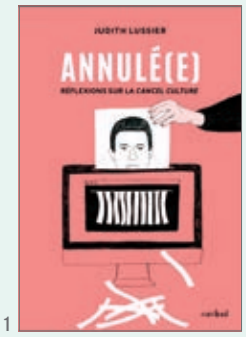
3. LES RACISTES N'ONT JAMAIS VU LA MER /
Rodney Saint-Éloi et Yara El-Ghadban, Mémoire d'encrier, 304 p., 24,95 $

Le titre m'a d'abord rebuté. « Le racisme, encore ! » Mais, d'emblée, le dialogue est cordial, vif, inclusif. Deux amis célèbrent leur appartenance au Québec, leurs parcours de vie, leur amour de la culture. Les anecdotes sont étrangement familières, le langage est universel, plein de verve et d'espoir. Leurs voix, littéraires, font naître des images fortes. On y parle du silence, de la manière de raconter, de conjuguer au pluriel. On revit le 11 septembre 2001 à travers les yeux d'une jeune femme arabe nouvellement embauchée comme professeure de piano à Sainte-Julie, on nage avec des chiens en Haïti, on discute de livres, de monuments, de musique et, surtout, on réfléchit à la signification du titre, un choc pour moi qui n'avais jamais vu la mer de cet œil. **SÉBASTIEN VEILLEUX** / Paulines (Montréal)

4. SUR QUOI REPOSE LE MONDE /
Kathleen Dean Moore (trad. Josette Chicheportiche), Gallmeister, 304 p., 37,95 $

On retrouve dans ce dernier livre de Kathleen Dean Moore tout ce qui nous fascine dans les textes naturalistes de Rousseau, Thoreau ou de La Boétie. Dean Moore, en tant que philosophe naturaliste bien de notre temps, tire de ses expériences, de ses lectures et de ses observations des conclusions fascinantes quant à la place de l'humain dans l'holocène. Elle alterne sans difficulté entre des chapitres plus scientifiques et d'autres qui sont davantage tirés de son quotidien. Elle génère ainsi une œuvre d'un merveilleux humanisme qui contient des passages qui vous resteront assurément en tête longtemps. Un très grand livre, à lire tout doucement. **JEAN-PHILIP GUY** / Du soleil (Ottawa)

RÉFLEXIONS POUR UNE SAINE COLLECTIVITÉ



1



2

1. ANNULÉ(E) : RÉFLEXIONS SUR LA *CANCEL CULTURE* /
Judith Lussier, Cardinal, 254 p., 29,95 $

Judith Lussier, journaliste, essayiste et animatrice, a le chic de décortiquer ses idées habilement et d'expliquer chaque exemple énoncé en détail afin que le lecteur suive ce tour d'horizon d'une question sociale importante : la culture de l'annulation. Avec beaucoup de nuances et en prenant soin de faire les recherches approfondies appropriées, elle remet de l'avant bien des sujets, mais explore également les zones troubles liées à la liberté d'expression, à la prise de parole, à l'annihilation systématique de certains points de vue et à l'inégalité des pouvoirs qui s'affrontent.

2. POUR UNE ÉCOLOGIE DU 99 % : 20 MYTHES À DÉBOULONNER SUR LE CAPITALISME /
Collectif, Écosociété, 296 p., 22 $

Au-delà des discours des bien-pensants, cet ouvrage met le doigt sur ce qui gangrène véritablement la planète en matière environnementale : deux tiers des émissions de gaz à effet de serre en lien avec la crise climatique proviennent de seulement 90 entreprises. Et si on parle d'entreprises, on parle de capitalisme. C'est ainsi que les auteurs de cet essai lient économie et écologie, tout en apportant des solutions, mais aussi en réfutant vingt idées reçues liées notamment à la surconsommation, à la surpopulation, aux nouvelles technologies salvatrices et à l'impact de la Chine. Le tout est présenté sous la forme d'un petit guide d'autodéfense dont l'argumentation est claire et solide.



3



4

3. 11 BREFS ESSAIS SUR LA BEAUTÉ /
Collectif, Somme toute, 108 p., 17,95 $

Dans ce collectif dirigé par Marilyse Hamelin et sous-titré « Pour échapper à la tyrannie des idées reçues », onze voix s'élèvent pour mettre en garde. Pas sous forme d'avertissements, mais d'expériences personnelles partagées — il faut lire celle de Perrine Leblanc — ou de fictions poignantes. Les diktats de la beauté, échafaudées autour de la femme blanche, mince et aux dents droites, ont heurté plusieurs des auteurs qui, en prenant la plume, nous laissent réellement voir la beauté en chacun d'eux. Parfois, comme le souligne le seul homme signataire, Alex Rose : mieux vaut être déstabilisé plutôt qu'émerveillé.

4. ANATOMIE DE MA HONTE / Tessa McWatt
(trad. Chloé Savoie-Bernard), Mémoire d'encrier, 280 p., 29,95 $

L'autrice est une femme métissée née au Guyana. Dans cet ouvrage, hybride entre l'essai et le récit, la réflexion et le plaidoyer, elle utilise les parties de son corps pour réfléchir au racisme par le biais de la chair et de ce que son nez, ses cheveux, ses lèvres, sa peau ou même ses os peuvent porter comme stigmates. Elle passe ainsi par les petits moments du quotidien qu'elle fait ensuite déboucher vers une réflexion touchant l'universel sur ce que le racisme laisse comme traces, sur ce que le sexisme laisse comme marques, sur ce que le colonialisme laisse comme cicatrices.

Démystifier la sexualité féminine à travers la littérature

Le sexe au féminin

Aussi absurde que cela puisse paraître, la sexualité des femmes est encore trop souvent perçue comme taboue. Cependant, de plus en plus de médecins, psychologues et artistes semblent s'y intéresser, les ouvrages à ce sujet en littérature se multipliant chaque semaine. Sur les rayons de nos librairies, on constate que le sujet de la sexualité féminine revendique enfin sa place. Voici quelques livres qui vous aideront à en découvrir un peu plus et lèveront peut-être le voile sur certains préjugés.

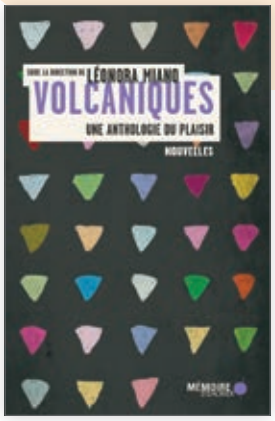
PAR
ÉMILIE BOLDUC,
DE LA LIBRAIRIE
LE FURETEUR
(SAINT-LAMBERT)



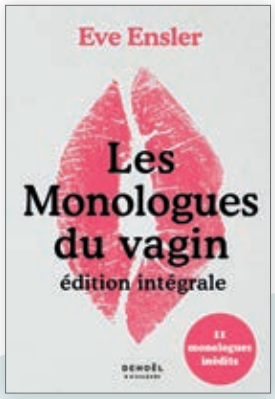


Le plaisir avant tout

Depuis des générations, nous vivons dans une société où l'on encourage le plaisir masculin alors que celui du côté féminin est souvent mal perçu, voire tabou. C'est seulement depuis quelques années que l'on retrouve dans la culture artistique cette célébration du plaisir au féminin. Après avoir illustré plusieurs biographies de célébrités telles que David Bowie et Frida Kahlo, l'artiste espagnole Maria Hesse a choisi d'ouvrir les portes de son intimité dans *Le plaisir* (Presque lune). Sans aucune gêne, elle nous raconte son cheminement vers son éveil sexuel en utilisant l'exemple de plusieurs femmes, réelles ou fictives, qui ont su l'influencer grâce à l'affirmation de leur sensualité et de leur féminité. De Marie-Madeleine, en passant par Mata Hari ou Anaïs Nin, Maria Hesse nous dépeint ces femmes qui ont exploré les mystères de leur sexualité et réussi à faire évoluer le regard que l'on porte sur le plaisir féminin.



Rien de tel que l'expérience de plusieurs femmes qui se confient librement sur le sujet pour bien en saisir les contours. Aux éditions Mémoire d'encrier, nous retrouvons le magnifique collectif *Volcaniques : Une anthologie du plaisir*, un ouvrage composé de nouvelles écrites par douze femmes issues du monde noir et dirigé par nulle autre que la prolifique autrice Léonora Miano. Ces textes sur le corps et sur la sensualité, voire sur la sexualité, revendiquent tous l'exploration du plaisir féminin par l'affirmation de soi. Tous ces récits, dont les évocations érotiques sont poétiques, humoristiques ou même analytiques, sauront éveiller une nouvelle conscience chez les femmes et, qui sait, offriront peut-être des réponses à certains lecteurs masculins.



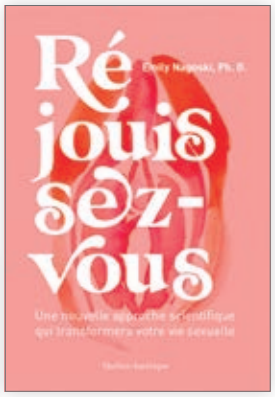


Notre sexe sans tabous

Ce n'est que depuis quelques années que l'anatomie sexuelle féminine a enfin été découverte dans son entièreté. En effet, entre 1998 et 2005, l'urologue australienne Helen E. O'Connell redéfinit avec certitude la composition du clitoris. Depuis, une vague de recherches sur le sujet a déferlé dans le monde de la médecine et a changé le regard que portent plusieurs femmes sur leur corps. En 1996 paraissait la célèbre pièce de théâtre *Les monologues du vagin* d'Eve Ensler, œuvre phare et référence du mouvement féministe, traduite en 46 langues et interprétée dans plus de 130 pays. Bien que cet ouvrage ait été écrit il y a plus de vingt ans, il est toujours criant d'actualité. C'est pourquoi cette année les éditions françaises Denoël offrent une réédition de ce livre avec onze nouveaux monologues.

Le talentueux duo composé de Geneviève Morand et Natalie-Ann Roy nous revient avec l'essai *Libérer la culotte* (Remue-ménage). Dans cet ouvrage tout aussi controversé que leur précédent (*Libérer la colère*, Remue-ménage), les autrices explorent le monde des tabous sexuels chez les femmes. Nous y retrouvons les témoignages de plusieurs personnalités québécoises telles que Caroline Allard, Fanny Britt et Julie Artacho, qui, sans mâcher leurs mots, parlent de leur vécu sexuel et démystifient certains préjugés. Il s'agit d'une lecture qui se veut libératrice non seulement pour les femmes, mais aussi pour plusieurs hommes qui cherchent encore des réponses à leurs questionnements. La majorité d'entre nous se reconnaîtra dans leurs tranches de vie et y trouvera même un réconfort. La correspondance entre les deux autrices qui ont créé cet ouvrage introduit merveilleusement bien la suite du livre et nous accroche dès les premières pages. Il s'agit là d'une œuvre essentielle et qui abolit plusieurs idées reçues sur le sexe au féminin.





Le sexe féminin sous toutes ses coutures

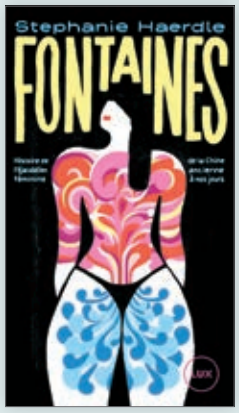
Il y a plusieurs avenues pour parler de sexualité : certaines valorisent l'aspect informatif, voire scientifique, et c'est le chemin qu'empruntent les éditions Québec Amérique en nous offrant enfin la version française du best-seller de la sexologue Emily Nagoski *Réjouissez-vous*, fortement acclamé aux États-Unis. Dans cet essai, l'autrice s'appuie principalement sur une approche scientifique pour expliquer la vie sexuelle de plusieurs femmes et ainsi la démystifier. Elle nous fait comprendre que chaque corps est unique et, donc, que chaque conquête du plaisir l'est également. Elle suggère aussi des exercices pour stimuler l'expérience psychologique de la jouissance, mais nous aide aussi à mieux comprendre notre corps et libérer nos pensées pour mieux atteindre l'orgasme. Il s'agit d'un ouvrage très dense, basé sur des notions qui peuvent parfois être difficiles à concevoir et qui, pourtant, pourront aider plus d'une femme.

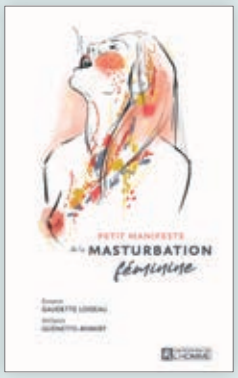
Dans le même ordre d'idées, nous retrouvons le livre *La sexualité féminine dans tous ses ébats* (Fayard) de la docteure Céline Causse. Il s'agit d'un ouvrage abordant les aspects anatomiques, psychologiques ainsi que pathologiques de la sexualité des femmes. Un petit retour en arrière permet de mieux mettre en contexte certains préjugés envers le sexe féminin. Elle va même jusqu'à développer sa pensée autour de l'importance de certains mouvements féministes dans la quête de la libération sexuelle chez les femmes. Ce livre demeure avant toute chose un guide pratique et exhaustif sur la recherche du plaisir à travers la sexualité. Que vous soyez une femme en pleine découverte sexuelle ou qui souhaitez simplement enrichir vos connaissances, vous y trouverez là un excellent manuel pour vous épanouir dans votre sexualité.

Les échos parfois très violents du mouvement #MeToo et les centaines de plaintes pour agression sexuelle non retenues des dernières années ont fait naître d'immenses bouleversements, mais permis de grandes avancées. Ces divers ouvrages suggérés tout au long de cet article sont une belle invitation à continuer de s'affirmer, à revendiquer son propre plaisir et à poursuivre la découverte de sa sexualité… sans tabous. ◇









D'autres suggestions de lectures :

- PERDRE HALEINE, Anne Archet (Remue-ménage)
- FONTAINES, Stephanie Haerdle (Lux)
- LES JOIES D'EN BAS : TOUT SUR LE SEXE FÉMININ, Nina Brochmann et Ellen Stokken Dahl (Actes Sud)
- PETIT MANIFESTE DE LA MASTURBATION FÉMININE, Roxane Gaudette-Loiseau et Mélanie Guénette-Robert (L'Homme)

Québec, ville de LITTÉRATURE UNESCO

4 ANS DÉJÀ !

ACCÈS À UN RÉSEAU DE 42 VILLES DE LITTÉRATURE UNESCO

UNE VINGTAINE DE PROJETS INITIÉS PAR LE MILIEU CULTUREL

PARTICIPATION À 25 APPELS DE PROJETS ET CONCOURS INTERNATIONAUX

Une ville, un livre



Poésie sur les toits



Vieux-Québec littéraire



La ville d'après par Angoulême



Prix de la nouvelle du Commonwealth

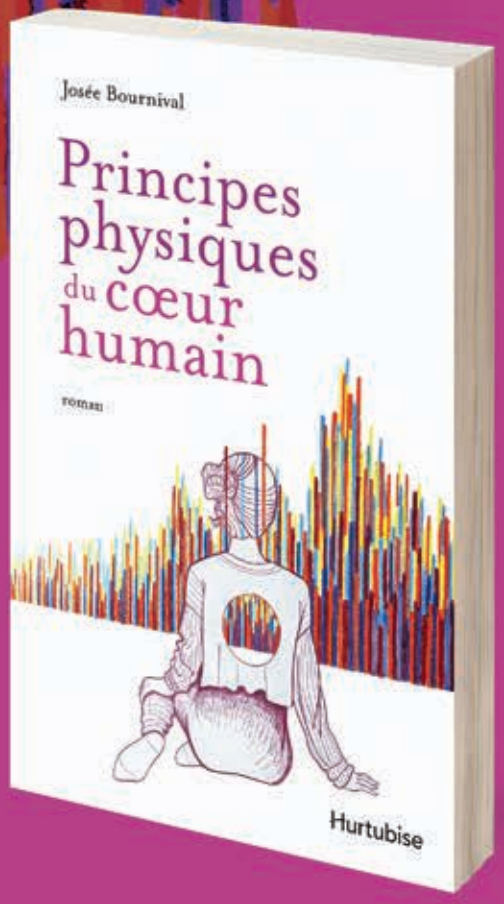


Multipoetry à Cracovie



ENTENTE DE DÉVELOPPEMENT CULTUREL

VILLE DE QUÉBEC Québec



Aucun cœur n'échappe aux lois de la physique





Un portrait fragmenté de l'amour



Hurtubise
www.editionshurtubise.com

Offerts en version numérique

SENS CRITIQUE

CHRONIQUE DE
NORMAND BAILLARGEON

IL FAUT EN PARLER

Deux ouvrages sur deux sujets de grande actualité : le réchauffement climatique et le racisme. Il faut en parler. Et ces livres nous y aideront.

La science nous met en garde depuis des décennies, notamment avec les rapports du Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (GIEC), et elle le fait avec des tonalités de plus en plus impérieuses et inquiètes : la crise environnementale planétaire est le grand défi auquel l'humanité fait face en ce moment.

Qu'est-ce que cela signifie concrètement chez nous ?

Il est prévu que l'érosion côtière, d'ici 2064, entraînera la disparition de 5 300 bâtiments, de 1 300 terrains, de 300 kilomètres de routes et de 25 kilomètres de chemins de fer. Dès maintenant, 340 000 propriétés sont à risque d'inondation ; la pollution atmosphérique et les feux de forêt pourront aggraver de nombreuses maladies chroniques (diabète, insuffisance respiratoire, maladies rénales et autres) ; et aux nombreuses morts prématurées à prévoir s'ajoutent des coûts astronomiques.

Sylvain Gaudreault a été député (il l'est encore…), ministre, et candidat défait à la direction du Parti québécois. Avec *Pragmatique*, il nous propose ici une réflexion sur cet incontournable sujet. Celle-ci est inscrite dans son expérience d'homme politique, avec tout ce qu'implique cette arène bien particulière comme horizon d'action.

Bien des acteurs du monde politique et économique se veulent pragmatiques : cela revient bien souvent à ne pas agir comme il convient sur la crise environnementale pour ne pas trop nuire à l'économie. Cette voie est une impasse, rappelle Gaudreault. Pour lui, l'heure est venue d'imaginer un autre pragmatisme par lequel le climat dicte l'action politique et permet une réponse à la mesure du défi auquel nous sommes confrontés.

Gaudreault rappelle certains gestes qu'il a posés ou permis que l'on pose durant ses années comme ministre et député. Mais surtout, il dessine les grandes lignes de ce que nous devons faire et qui est à des lieues de ce pragmatisme qui incite en ce moment le gouvernement Legault à construire un tunnel sous le fleuve au coût de 10 milliards de dollars.

Les actions qu'il préconise et qu'il veut rassembleuses, concrètes et efficaces sont apprises de son expérience politique. Elles s'articulent autour de deux axes. En amont, des politiques publiques ciblées (obligation de résultats avec cibles et reddition de comptes et loi antidéficit climatique, par exemple) ; en aval, des interventions plus techniques, comme des programmes d'assainissement des eaux, des mesures d'écofiscalité, des règlements sur la décontamination des sols.

La question du nationalisme est bien entendu abordée : Gaudreault pense que la pleine liberté du Québec et la lutte contre la crise climatique sont intimement liées.

L'ouvrage, de lecture passionnante, très documenté et très pédagogique, se referme sur ces mots dont nous avons bien besoin : « J'ai confiance en l'être humain. Mais chacun doit faire sa part. Se convaincre soi-même de l'urgence d'agir. Et passer à l'action. »

En terminant, je veux souligner le fait que Gaudreault raconte ce que sa prise de conscience doit au travail admirable d'Alexandre Shields, du *Devoir*, sur ces questions environnementales. Hommage mérité.

Racisme

Vous le savez : la question du racisme, de sa définition (est-il systémique, ou pas…), de ses causes et manifestations et surtout de la manière dont, en partant, il faut lutter contre lui, tout cela est plus que jamais à l'ordre du jour chez nous et fait souvent polémique.

Rodney Saint-Éloi, écrivain et éditeur, et Yara El-Ghadban, écrivaine et anthropologue, unissent leur voix pour nous en parler dans *Les racistes n'ont jamais vu la mer*, un livre remarquable, notamment par le ton avec lequel ces délicates questions y sont abordées.

Imaginez que vous vous retrouvez face à face avec des personnes sympathiques, intelligentes et sensibles que vous venez de rencontrer et qu'il vous semble possible de discuter avec elles d'une question aussi sensible que le racisme. Cela se fera avec respect, chacun évoquant son expérience et enrichissant avec elle la conversation. C'est ce qui se passe dans ce livre, avec en prime le talent des écrivains qui savent raconter et faire comprendre. Les voici évoquant leurs premières rencontres avec le racisme. Pour Yara (je la nomme par son prénom puisque même si je ne l'ai jamais rencontrée, j'ai le sentiment de la connaître), cela se passera à Dubaï, où elle va à l'école et assistera à l'humiliation par une professeure d'un élève soudanais appelé Nour.

Dans ce livre qui se lit comme un roman-essai, la littérature et l'éducation (le père de Yara lui disait : « Personne ne pourra t'enlever ton éducation ») occupent une place centrale. C'est par elles que nous découvrons qui nous sommes, que nous allons vers autrui, le comprenons et pouvons espérer créer un monde commun aussi vaste, beau et changeant que la mer qui donne son titre au livre et qui est une image de notre commune humanité. Yara écrit d'ailleurs : « J'ai seulement commencé à me sentir chez moi au Québec quand j'ai plongé dans sa littérature. » Et Rodney, qui a tant fait pour faire connaître et aimer des écrivains d'ailleurs et d'ici, renchérit : « Les livres nous protègent et voyagent à l'intérieur de nous. »

Voici un livre plus que bienvenu en ces heures où parler de sujets sensibles semble parfois si difficile. ◇



/
Normand Baillargeon est un philosophe et essayiste qui a publié, traduit ou dirigé une cinquantaine d'ouvrages traitant d'éducation, de politique, de philosophie et de littérature.
/



PRAGMATIQUE : QUAND LE CLIMAT DICTE L'ACTION POLITIQUE
Sylvain Gaudreault
Somme toute
152 p. | 18,95 $



LES RACISTES N'ONT JAMAIS VU LA MER
Rodney Saint-Éloi et Yara El-Ghadban
Mémoire d'encrier
304 p. | 24,95 $

LA MAISON DE L'ÉDUCATION

LIBRAIRIE GÉNÉRALE

DEPUIS 1967

10840, avenue Millen,
Montréal (QC) H2C 0A5

T 514 384-4401

maisondeleducation.com
librairie@maisondeleducation.com
leslibraires.ca



1



2



3



4



5



6

LES LIBRAIRES CRAQUENT

1. LA FEMME AU MANTEAU BLEU /
Deon Meyer (trad. Georges Lory), Gallimard, 184 p., 26,95 $

Une découverte plutôt énigmatique : que fait ce cadavre de femme, nu et lavé à l'eau de Javel, sur un muret, à la vue de tous, près de la ville du Cap ? Grâce à une photo publiée dans les médias, la victime est rapidement identifiée : il s'agit d'Alicia Lewis, une Américaine vivant à Londres, spécialiste de la peinture hollandaise du XVII^e siècle, arrivée au pays quelques jours auparavant. Mais que venait-elle faire en Afrique du Sud où, selon toute vraisemblance, elle ne connaissait personne ? L'affaire s'annonçant complexe, l'enquête aboutit entre les mains de Benny Grissel et de son acolyte Vaughn Cupido, que l'on a toujours plaisir à retrouver. Un polar bref, qui ouvre une porte intéressante sur le monde de l'art. **ANDRÉ BERNIER** / L'Option (La Pocatière)

2. LES PROMISES /
Jean-Christophe Grangé, Albin Michel, 652 p., 36,95 $

Berlin, 1939. Pendant que les bonzes nazis finalisent les détails de l'invasion de la Pologne, leurs épouses, aussi belles qu'insouciantes, passent leurs après-midi à bavarder à l'Hôtel Adlon. Quand deux d'entre elles sont sauvagement assassinées, l'enquête est refilée au SS Frank Bewen, qui découvre que le policier qui avait l'affaire en main jusque-là a disparu mystérieusement. Il interroge bientôt le psychiatre Simon Kraus, qui comptait les deux victimes parmi ses patientes. Ainsi démarre ce polar électrisant et violent qui mène au plus profond de la démence nazie. Il sera question d'un étrange homme de marbre, de sidérantes expérimentations, d'horribles traitements… sans oublier une implacable vengeance. Stupéfiant ! Un vrai *page-turner* ! **ANDRÉ BERNIER** / L'Option (La Pocatière)

3. L'ÉQUILIBRE / Cassie Bérard, La Mèche, 270 p., 24,95 $

Dans son quatrième roman, Cassie Bérard imagine un futur pas si lointain dans lequel certaines personnes sont mandatées au hasard pour être responsables d'un prisonnier enfermé dans leur cour arrière. Au pouvoir depuis dix ans, le Parti citoyen a transformé le milieu carcéral en mettant les citoyens au centre du système pénitencier. Alors qu'une détective est chargée d'enquêter sur une succession d'évasions partout au Québec, l'équilibre social commence à s'effriter au fil des secrets qui se dévoilent. Dans ce polar singulier, la critique sociale est finement menée et n'a d'égal que l'imagination débordante de l'autrice. *L'équilibre* est sans aucun doute une proposition dystopique aussi fascinante qu'inquiétante. **ISABELLE DION** / Hannenorak (Wendake)

4. LE MYSTÈRE DU TRAMWAY HANTÉ / P. Djèlí Clark
(trad. Mathilde Montier), Atalante, 102 p., 21,95 $

Il est de ces livres qui nous prennent complètement par surprise, sans savoir dans quoi on s'embarque. L'imposant mélange de styles et de thèmes de ce roman n'aurait pas dû fonctionner. En théorie. *Steampunk*, science-fiction, *fantasy*, uchronie, mythologie égyptienne, luttes féministes et folklore arabe constituent la base de la plume de Clark, d'une grande virtuosité. Le monde que celui-ci a construit est d'une telle richesse que l'on ne peut s'empêcher d'en admirer chaque détail, à chaque ligne. On y plonge tête première pour en demander encore. Une *novella* dont on voudrait une série de romans. Peut-être un jour ! **FLINT ODINSON** / Médiaspaul (Sherbrooke)

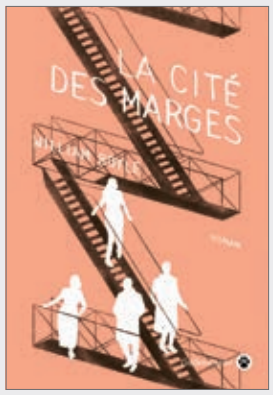
5. STIGMATES / Richard Ste-Marie, Alire, 342 p., 28,95 $

Épatant Richard Ste-Marie, semeur d'intrigues inédites dans le champ foisonnant du polar québécois, sa dernière œuvre en contient une preuve des plus éclatantes. Un pharmacien de la ville de Québec, Gaétan Rivard, condamné à perpétuité pour les meurtres d'une femme et de son enfant, adepte de l'automutilation, fait le pari que le sergent-détective Francis Pagliaro va l'innocenter de ses crimes odieux commis il y a vingt ans. La clé, permettant de résoudre cette terrible tuerie, se retrouve, peut-être, dans un dessin d'enfant. Habile suspense qui va, à coup sûr, ravir les amateurs du genre, *Stigmates* est également une sombre histoire de déchéance et de culpabilité qui dissimule en son sein de sublimes moments d'humanité. **CHRISTIAN VACHON** / Pantoute (Québec)

6. READY PLAYER TWO / Ernest Cline
(trad. Arnaud Regnauld), Michel Lafon, 404 p., 29,95 $

Le premier volet de cette histoire m'avait littéralement fait déconnecter à un moment où j'en avais cruellement besoin. L'Oasis m'avait absorbé dans cet univers ultime *geek*. Je n'aurais osé imaginer un second volet… et d'ailleurs, je ne voyais pas vraiment comment cela pouvait être possible. Pourtant, voilà *Ready Player Two* ! Si la mise au point sur la situation de Wade, ses amis, Oasis et le reste s'étire un peu, l'action finit par s'installer et nous emporter dans une Oasis 2.0 où la réalité virtuelle est passée à une nouvelle étape. Encore une fois, c'est riche en références des années 1980 et 1990 : musique, films, jeux vidéo, qui apporteront la clé aux nouvelles énigmes offertes à nos protagonistes. **SHANNON DESBIENS** / Les Bouquinistes (Chicoutimi)

AU CŒUR DU MAL ET DU SOMBRE



1

1. LA CITÉ DES MARGES /

William Boyle (trad. Simon Baril), Gallmeister, 432 p., 39,95 $

À Brooklyn, un ancien policier corrompu s'est acoquiné avec un malfrat. Alors qu'il devait seulement donner une leçon à un homme criblé de dettes de jeu, il le tue « accidentellement » en le jetant d'un pont. Il maquillera la scène en suicide, n'éprouvant aucun remords. Mais deux ans plus tard, cette histoire refait surface alors qu'un jeune homme qu'il avait jadis tabassé compte sortir de l'ombre et peut-être se venger… Campé dans les années 1990, ce roman noir dépeint des personnages complexes et humains sur la corde raide, qui flirtent à la frontière du bien et du mal et dont les destins sont liés pour le meilleur, mais surtout pour le pire.



2

2. TROMPE-L'ŒIL /

Anne Mette Hancock (trad. Caroline Berg), Albin Michel, 376 p., 34,95 $

C'est le retour de la journaliste Héloïse Kaldan et de l'inspecteur Erik Schäfer (*Fleur de cadavre*) dans ce thriller abordant l'imagination qui nous joue des tours, les apparences trompeuses et les failles des êtres. Cette fois, l'inspecteur tente de retrouver un enfant de 10 ans disparu à Copenhague. Son seul indice est une photo prise par le jeune Lukas : une porte de grange. Ce dernier était passionné de paréidolie, un phénomène qui donne l'illusion de voir par exemple des visages sur des objets. Que voyait-il sur cette grange ? La journaliste, qui s'intéresse alors au syndrome post-traumatique des soldats pour un article, se penchera aussi sur cette affaire.



3

3. L'HOMME AUX CHATS /

Michèle Ouimet, Boréal, 256 p., 29,95 $

Avec son talent pour raconter, Michèle Ouimet fait une incursion du côté du polar tout en ne restant pas très loin de l'univers de la presse en mettant en scène une journaliste qui, souhaitant faire la une, essaie de dénicher des informations sur des femmes assassinées : quatre corps mutilés ont été retrouvés dans des ruelles montréalaises avec un chat éventré tout près. Alors que l'enquête ne semble pas avancer, la journaliste prend des risques pour tenter de débusquer ce tueur en série qui torture ses victimes. Quel psychopathe se cache derrière ces crimes horribles, méticuleusement mis en scène ?



4

4. ET TOMBENT LES TÊTES /

Victoria Charlton et Alexandre Soublière, L'Homme, 248 p., 24,95 $

Après les deux tomes de *Gardez l'œil ouvert*, la youtubeuse Victoria Charlton, qui s'attarde aux crimes mystérieux, aux disparitions et au *true crime*, rassemble ses intérêts dans ses premiers pas du côté de la fiction. Mackenzie, créatrice d'un populaire balado de *true crime*, rappelant Charlton, se met sur la piste des victimes d'un tueur en série, lequel a été exécuté, afin de retrouver leurs têtes. Elle se rend au New Hampshire avec sa productrice ; les deux amies rencontrent de multiples revirements et prennent des risques pour faire avancer l'enquête et rendre justice aux victimes, se mettant en danger.



5

5. NI VU NI CONNU /

Vera Kurian (trad. Danielle Charron), Saint-Jean, 512 p., 24,95 $

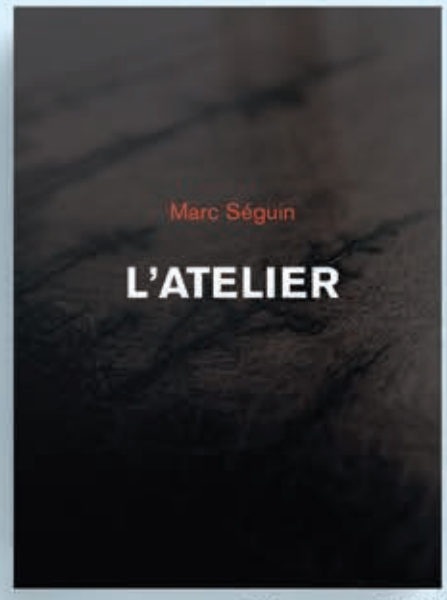
Chloé est une étudiante extrêmement brillante qui semble mener une vie normale, mais elle est aussi une psychopathe planifiant soigneusement le meurtre d'un homme, un ami d'enfance qui l'a fait souffrir. Avec d'autres étudiantes, elle participe à une étude clinique à propos de son absence d'empathie et d'émotions. Mais son plan de vengeance se complique quand une personne de cette étude est assassinée et que Chloé semble être elle aussi dans la mire du tueur… Elle doit trouver le coupable, mais elle ne sait plus à qui elle peut faire confiance parmi ses collègues aussi amorales qu'elle. Ce thriller psychologique s'avère prenant et déstabilisant parce qu'étrangement, on s'attache à ce personnage froid, manipulateur et dérangé qui souhaite commettre un crime, mais qui est aussi traqué.



Des beaux livres à offrir… ou à s'offrir



300 pages • 39,95 $



304 pages • 69,95 $



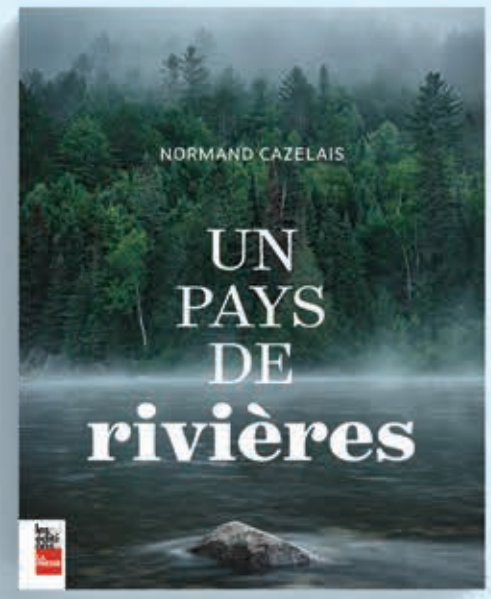
392 pages • 44,95 $



144 pages • 24,95 $



160 pages • 29,95 $



328 pages • 39,95 $

En librairie

groupefides.com ▪ editions.lapresse.ca

les éditions LA PRESSE

FIDES

CHRONIQUE DE
NORBERT SPEHNER

INDICES

ÉCHOS DU POLAR CANADIEN, OU CES AUTRES DÉTECTIVES VENUS DU FROID

C'est avec beaucoup de satisfaction et d'intérêt que l'on constate qu'au cours des dernières années, de plus en plus d'éditeurs québécois se sont mis à publier en traduction des romans policiers et des thrillers d'écrivains canadiens-anglais. À ce propos, on peut affirmer que, même si certains titres sont parus par-ci par-là dans le passé, ce sont les éditions Alire qui ont vraiment ouvert la voie dès 1985 avec des auteurs vedettes comme Eric Wright, Peter Sellers ou Liz Brady.

Aujourd'hui, les amateurs du genre peuvent enfin suivre les enquêtes du détective Luc Vanier, de Peter Kirby (Linda Leith Éditions), les aventures trépidantes des limiers de Rick Mofina (Alire), les affaires criminelles de l'inspecteur MacNeice, de Scott Thornley (Boréal), goûter à l'humour grinçant de l'ex-policier devenu photographe Thumps DreadfulWater, de Thomas King (Alire) ou suivre les investigations périlleuses du journaliste Léo Desroches, de Wayne Arthurson (Alire), pour n'en nommer que quelques-uns. Car la liste ne cesse de s'allonger au point que la production québécoise de polars canadiens est en bonne voie de dépasser celle de l'édition française de plus en plus chiche en la matière.

En France, on préfère inonder le marché de polars nordiques à grand renfort de couronnement de pseudos « reines du crime scandinave », négligeant par la même occasion un corpus important d'ici, tout aussi riche en intrigues bien ficelées, en décors exotiques, en grands espaces glacés, avec des personnages (a)typiques. Certes, dans divers catalogues européens, on retrouve quelques noms connus, dont Louise Penny (d'abord publiée au Québec par Flammarion Québec avant de passer chez Actes Sud), Joy Fielding, Shari Lapena, Chevy Stevens ou Robert Pobi. Mais où sont passés Peter Robinson et son excellente série *Peter Banks* ? Alan Bradley et son étonnante Flavia de Luce ? John Farrow et son détective québécois Émile Cinq-Mars, ou Peter Bowen et son « expert en culs de vaches » Gabriel DuPré, des écrivains dont on a publié quelques titres avant de les abandonner, alors qu'ils n'ont pas cessé d'écrire ?

Giles Blunt fait partie de ces auteurs momentanément disparus des étagères des librairies francophones en 2008, avant de réapparaître en 2021. Il est né le 2 février 1952 à Windsor en Ontario. En 2000, il publie *Forty Word for Sorrow*, le premier d'une série de six polars mettant en scène John Cardinal, inspecteur de la police criminelle d'Algonquin Bay, et sa coéquipière québécoise Lise Delorme. Traduit sous le titre *Quarante mots pour la neige*, le roman paraît au Masque en 2003. Suivront trois autres titres, avant que les traductions cessent en 2008. Mystère de l'édition, le cinquième (jamais traduit) paraît en version originale en 2010, et un sixième en 2012. Neuf ans après, ce dernier opus, le meilleur de la série, paraît enfin sous le titre *Grand calme* (*Until the night*, 2012), aux éditions Sonatine.

Selon un cas de figure très répandu dans le thriller contemporain, l'intrigue comprend deux volets, deux lignes narratives dont l'une se déroule dans l'Arctique canadien et l'autre en Ontario. Karson Durie est une glaciologue qui a rejoint sur la base dérivante Arcosaur une petite équipe de scientifiques qui effectuent des recherches dans des conditions de vie les plus extrêmes. Dans son journal, elle raconte jour après jour cette opération de survie dans un univers glacé où le sublime côtoie le terrifiant. Rares sont les individus qui peuvent survivre à un séjour prolongé dans l'enfer arctique, et l'aventure tourne du drame au cauchemar.

La deuxième partie se déroule à Algonquin Bay où John Cardinal et sa collègue enquêtent sur le meurtre d'un homme dont la maîtresse a disparu. Puis, la découverte de deux cadavres de femmes tuées selon le même rituel et l'enlèvement d'une troisième semblent indiquer qu'un tueur en série atypique est à l'œuvre. Le lien avec l'Arctique ? C'est là que se trouve le nœud de cette excellente intrigue qui a autant des allures de roman d'aventures que de procédure policière.

Wayne Arthurson est né à Edmonton d'un père originaire de la nation crie et d'une mère canadienne-française. *L'automne de la disgrâce* (*Fall from Grace*, 2019) est le premier volet de sa trilogie mettant en scène Léo Desroches, un reporter d'élite au passé trouble de joueur compulsif qui a tout perdu : famille, boulot, maison, estime de soi. Il est en voie de rédemption, grâce à son ami Larry Maurizio, directeur de la rédaction du *Edmonton Journal*. En enquêtant sur le meurtre d'une jeune Autochtone, Léo découvre d'autres affaires d'homicides et de disparitions inexpliquées de jeunes prostituées autochtones. Persuadé qu'un tueur en série est à l'œuvre et constatant que la police se traîne les pieds, quand elle ne détourne pas les yeux, il se lance, à ses risques et périls, dans une enquête pleine d'embûches. Plus qu'une sempiternelle histoire de *serial killer*, thème usé s'il en est, ce récit très actuel et reflétant une réalité sordide est l'histoire prenante d'un homme qui se cherche. Léo, qui a des racines autochtones, est lancé dans une quête d'équilibre, de liens familiaux rompus et d'identité. Un personnage à suivre…

De descendance cherokee, Thomas King réside au Canada depuis 1980. Très impliqué dans la cause autochtone et auteur de plusieurs essais sur la question, il est aussi romancier. *Les meurtres du Red Power* (*The Red Power Murders*, 2006) est le deuxième volet d'une série dont le protagoniste est Thumps DreadfulWater, ex-policier recyclé en photographe dans un bled du Montana. La venue impromptue d'un chef du mouvement Red Power dans la ville de Chinook va provoquer toute une commotion, car son arrivée coïncide avec la découverte du cadavre d'un ex-membre du FBI dans une chambre de motel. Quand d'autres morts violentes surviennent, le shérif Hockney fait appel à l'expertise de Thumps pour identifier les coupables. Mais l'affaire est complexe et Thumps doit découvrir qui orchestre les rivalités meurtrières et les règlements de compte au sein même des organismes de défense des droits des Autochtones, alors que lui-même devient une cible. Dans cette intrigue à caractère social, sans manichéisme ni parti pris (Blancs et Autochtones vivent dans une relative harmonie), on appréciera particulièrement le ton empreint d'humour et le talent de l'auteur pour les dialogues souvent truculents. Quant à Thumps, un fort en gueule, malgré son passé trouble et quelques démons qui refont surface, c'est un personnage coloré des plus attachants. ◇



Norbert Spehner est chroniqueur de polars, bibliographe et auteur de plusieurs ouvrages sur le polar, le fantastique et la science-fiction.



GRAND CALME
Giles Blunt
(trad. Charles Bonnot)
Sonatine
394 p. | 36,95 $



L'AUTOMNE DE LA DISGRÂCE
Wayne Arthurson
(trad. Pascal Raud)
Alire
402 p. | 29,95 $



LES MEURTRES DU RED POWER
Thomas King
(trad. Lori Saint-Martin et Paul Gagné)
Alire
374 p. | 27,95 $

Librairie
MORENCY

Votre librairie,
à Limoilou

Située au cœur de la ville de Québec, dans le quartier Limoilou, la Librairie Morency vous offre un extraordinaire choix de romans, BD et essais, ainsi qu'une vaste sélection de papeterie et de livres jeunesse.

Venez rencontrer nos libraires!



Pour vos commandes
en ligne:
morency.leslibraires.ca

657, 3e avenue,
Québec
418 524-9909

ENTRE PARENTHÈSES



© Alto

DES FANTÔMES POUR NOËL

AVEC DESJARDINS, O'NEILL ET FORTIER

Alto a le chic pour proposer des initiatives un brin en marge du milieu littéraire traditionnel. Cette fois, c'est en s'inspirant d'une tradition littéraire anglo-saxonne datant de l'époque victorienne qui consiste à écrire des histoires de fantômes associées à la fête de Noël (on pense à *A Christmas Carol*) que l'éditeur de Québec a décidé de lancer une collection mettant de l'avant revenants et autres créatures sous linceuls : Ectoplasme. Il s'agit d'une collection artisanale — couverture réalisée en sérigraphie, reliée et cousue à la main — d'histoires fantastiques, dont les deux premiers titres sont tirés à 700 exemplaires. Deux grands noms littéraires d'ici ouvrent donc le bal des fantômes : Martine Desjardins avec *Le revenant de Rigaud* et Heather O'Neill (traduite par Dominique Fortier) avec *Tu redeviendras poussière*. Deux textes forts, notamment sur la folie et l'indifférence, qui ont de quoi dresser les poils sur les bras et les cheveux sur la tête, et qui sont à lire impérativement ! (14,95 $ chacun, incluant un téléchargement numérique gratuit avec l'achat d'un livre papier ; 2,99 $ chacun en format numérique uniquement.)



© Danila Razykov, au Colombus Café

Luca Palladino et Marie-Fleurette Beaudoin

KATA
LES ÉDITIONS
Planète rebelle

QuébecAmérique

DEUX IMPORTANTS RACHATS À SOULIGNER

La jeune maison d'édition Kata, fondée par Luca Palladino à l'été 2019 (mais dont la pandémie a retardé jusqu'en avril 2020 la sortie des premiers titres) annonce une grande nouvelle : elle rachète les vénérables éditions Planète rebelle, qui, depuis 1997, diffusaient les arts de la parole vivante grâce à un catalogue maintenant riche de 220 ouvrages. Luca Palladino, qui est impliqué dans le domaine littéraire depuis bientôt vingt-cinq ans, prendra ainsi la relève de Marie-Fleurette Beaudoin, laquelle agira en tant que conseillère durant quelques mois, avant de tirer sa révérence.

De son côté, Caroline Fortin, qui assurait jusqu'alors la direction générale des éditions Québec Amérique, a succédé en novembre à son père, Jacques Fortin, à la tête de la maison d'édition qui approche les 50 ans. Elle acquiert ainsi également au cours de la transaction une part majoritaire des éditions Cardinal. « Je suis très fière de reprendre le flambeau de mon père qui a consacré plus de 50 ans de sa vie à l'édition. Il m'a transmis au cours de toutes ces années la rigueur professionnelle, ce souci de l'ouvrage bien fait, mais surtout sa passion du livre », a-t-elle déclaré par voie de communiqué.

ENTRE PAREN-THÈSES

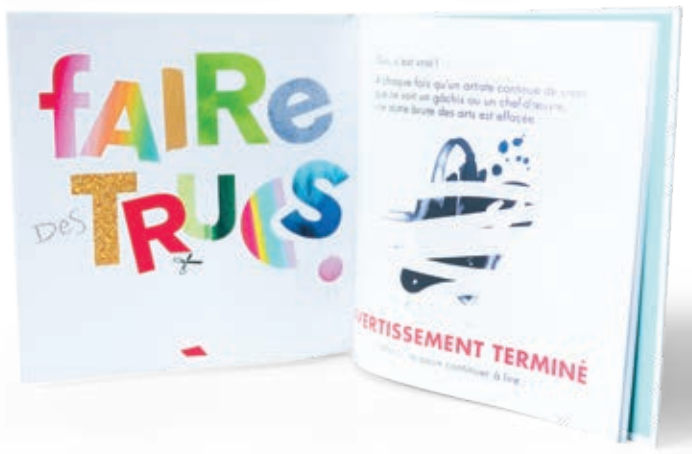
LA POÉSIE COMME LUMIÈRE AVEC DANIEL CANTY



La revue *Estuaire* fait paraître, à titre d'éditeur, l'ouvrage *Sept proses sur la poésie*. En sept parties qu'il appelle «chants», l'auteur Daniel Canty, qui débarque toujours en librairie avec des propositions nouvelles, audacieuses et intelligentes (on a en tête *Wigrum*, *Le livre de chevet* ou encore *Les États-Unis du vent*), nous propose de suivre le fil de ses pensées sur ce que peut être la poésie tout en nous en glissant ici et là des bribes empruntées. Il nous parle du yéti, des mercredis, de Knausgaard, d'*Arrival*, de Maggie Nelson, d'Ursula Le Guin, des orphelins de Duplessis. Mais pas que — de bien plus, en fait. Cet ouvrage atypique, quoiqu'accessible, est issu d'un feuilleton publié dans *Estuaire* dès 2017 et se situe à la confluence de ce qui rejoint le récit, l'essai et la poésie. «Je le vois comme un humble bloc de lumière portative», écrit-il au sujet de cette nouvelle parution. D'ailleurs, on vous invite à visionner les sept courts films produits par Canty pour accompagner l'ouvrage, avec les participations notamment d'Évelyne de la Chenelière, d'Olivier Godin, de Marie Brassard et même de Loup Bleu.

DEUX LIVRES POUR LIBÉRER L'ARTISTE QUI VIT DANS CHAQUE ENFANT

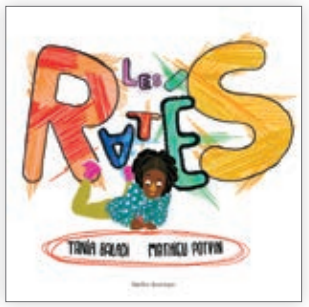




Trop gros, trop croches, trop petits : les dessins de Simone ne sont jamais à la hauteur de ses exigences. Empêtrée dans une angoisse de performance, elle n'arrive pas à laisser libre cours à ce qu'elle souhaite réellement dire avec ses dessins. Avec *Les ratés* (Québec Amérique), ouvrage aux mille couleurs signé Tania Baladi et illustré par Mathieu Potvin, Simone — tout comme les lecteurs — apprendra comment dépasser les blocages du perfectionnisme pour plonger dans l'art véritable. Hymne à la liberté de création, au potentiel que recèlent nos erreurs et à l'importance de changer notre regard sur les choses, cet album n'offre que du bonheur !

Dans le très original *Comment repérer un artiste* (Québec Amérique), l'auteure et illustratrice Danielle Krysa explique aux jeunes de façon rigolote que les artistes sont partout, ont tous les âges, dénichent leurs idées ici et là et qu'il y a même des métiers pour eux ! On a craqué pour l'avertissement central qui met en garde contre les «brutes des arts», ceux qui disent : «ne montre ça à personne», «ce n'est pas parfait» ou encore «ça a l'air bizarre»… Allez, hop ! À vos crayons et ciseaux !









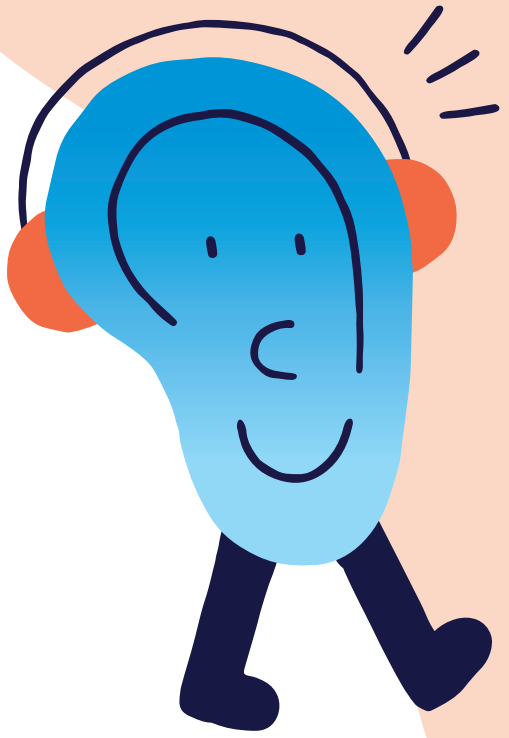
Balados documentaires jeunesse

La puce à l'oreille et son projet À l'écoute!



Depuis sa création en 2018, La puce à l'oreille n'a cessé de prouver que l'audio est un médium d'apprentissage où plaisir et information se conjuguent harmonieusement. Convaincue que c'est en exposant les enfants à des contenus de qualité et exigeants (mais aussi drôles, profonds ou tendres) qu'ils pourront devenir des adultes critiques curieux et éclairés, cette équipe a mis sur pied un nouveau projet formidable : *À l'écoute !* Il s'agit d'une série gratuite de balados documentaires destinés à un public de 7 à 11 ans, élaborée à partir d'albums jeunesse québécois, sur des thématiques aussi diverses que le théâtre jeunesse, la peur, les inégalités entre les hommes et les femmes ou encore la biodiversité. Lancé en novembre, ce projet offre déjà plus de vingt documentaires à découvrir et trente-neuf sont attendus au total. Prune Lieutier, directrice générale de l'organisme, a accepté de répondre à nos questions afin que, vous aussi, vous ayez la puce à l'oreille.

PROPOS RECUEILLIS PAR JOSÉE-ANNE PARADIS



En quoi la démocratisation de l'audio narratif jeunesse vous semble-t-elle une cause à défendre ?

Depuis plusieurs années maintenant, on remarque que la baladodiffusion a le vent en poupe et son développement est exponentiel. Si la baladodiffusion jeunesse reste encore en marge, elle a pour vocation, je crois, de se développer rapidement, et ce, pour des tas de bonnes raisons ! En effet, elle propose une avenue créative riche et plurielle, axée sur la découverte et le ressenti, et ce, pour de jeunes publics autonomes, ou pas, avec la lecture. Elle encourage l'imaginaire à se développer par le biais de formes nouvelles de narration, et permet à la transmission orale de se perpétuer grâce à de nouveaux outils numériques sans écran. Par ailleurs, il s'agit d'une expérience qui crée des souvenirs sonores riches et forts, qui fait appel au sens de l'écoute, et donc à une concentration différente chez l'enfant ou l'adolescent. C'est un médium accessible, souvent gratuit et qui peut développer le goût de lire et d'apprendre, qui attise la curiosité. Sans compter qu'il offre une plongée dans la langue parlée, un riche atout notamment pour des élèves en francisation ou en difficulté avec la lecture.

Est-ce possible de nous donner des exemples concrets de ce qui attend les auditeurs ?

Chaque balado propose un éclairage documentaire sur la thématique de l'album de fiction auquel il est lié. Il s'agit de contenus audio d'environ 6-7 minutes qui permettent à l'enfant d'apprendre, de comprendre et de ressentir ! Les sujets abordés peuvent être ludiques, profonds, engagés, poétiques ou même complètement loufoques. Les albums comme les balados peuvent être consultés de manière autonome. Pour *Copain et moi*



(Yvan DeMuy et Maurèen Poignonec, Les 400 coups), par exemple, nous avons travaillé avec l'autrice Alex Beausoleil sur la thématique des responsabilités (et des moments rigolos !) qui viennent avec l'adoption d'un animal domestique. Le ton est léger et doux et est magnifiquement porté par Barbada de Barbades ! Pour *Racines* (Marianne Ferrer, Monsieur Ed), nous avons confié à la journaliste Rima Elkouri le soin de livrer un texte très fort et sensible sur les enfants immigrants de deuxième génération, là aussi porté par Barbada de Barbades. Pour les *Contes de coyote* (Thomas King, Planète rebelle), l'autrice Melissa Mollen Dupuis livre un texte puissant sur la tradition orale autochtone, porté par Dominique Pétin. Pour chacun des trente-neuf contenus du projet, des fiches pédagogiques ont été élaborées en collaboration avec la Chaire en littératie médiatique multimodale (UQAM) pour permettre aux professionnels de la pédagogie de s'approprier les contenus et de pouvoir les utiliser en classe avec des outils adéquats.

Comment a été fait le choix des ouvrages ?

En ce qui concerne les albums, nous avons tout d'abord, bien sûr, demandé à chacune des maisons d'édition partenaire (Comme des géants, Druide, Isatis, Fonfon, La courte échelle, La Pastèque, Les 400 coups, Monsieur Ed, Planète rebelle) une liste préliminaire de ceux qu'elles souhaitaient mettre de l'avant, parmi leur catalogue pour les 6-10 ans. Nous avons reçu de superbes listes combinant des nouveautés et des albums moins récents pour lesquels les éditeurs souhaitaient raviver l'intérêt. Parmi ces listes, nous avons fait des choix (souvent cornéliens !) afin d'équilibrer les thématiques, les tons et les ambiances. Nous souhaitions nous assurer qu'*À l'écoute !* traite d'une grande variété de sujets. Des sujets sociaux parfois difficiles à aborder mais nécessaires, ainsi que des sujets légers, saugrenus, ou en lien avec les sciences ! ◇

À DÉCOUVRIR SUR

lpalo.com

Pour découvrir,
apprendre, comprendre.

Illustration tirée de *Racines* (Monsieur Ed) : © Marianne Ferrer





© Eric Garault



ENTREVUE

François Roca

Du talent, sans l'ombre d'un doute

/

Il y a de quoi marquer les imaginaires : un homme à l'étrange pilosité bleutée, un trousseau de clés remis, une porte à ne surtout pas ouvrir, du sang… Pour plusieurs, Barbe Bleue demeure un personnage qui a hanté de nombreux cauchemars, mais qui, surtout, a suscité énormément de curiosité. Avec l'adaptation que signe le couple formé de l'autrice Charlotte Moundlic et de l'illustrateur François Roca, on revisite ce conte qui, cette fois, donne la toute-puissance aux femmes de l'histoire. À l'occasion de la parution d'*À l'ombre de Barbe Bleue* (Albin Michel Jeunesse), *Les libraires* s'est entretenue avec l'illustrateur français.

◇◇◇

PAR JOSÉE-ANNE PARADIS

◇◇◇

L'idée de faire ce livre est venue de sa femme, nous raconte en visioconférence le très sympathique François Roca : « Au début, quand j'ai relu la version originale de Perrault, je me suis dit : "Oh là là, ça ne va pas être possible à notre époque" ! Un conte aussi misogyne avec un *serial killer* de femmes… » Mais, petit à petit, l'idée a fait son chemin, avec une légère tournure et un nouveau point de vue qui changent bien des choses : « Le titre, c'est bien *À l'ombre de Barbe Bleue*, et non pas *Barbe Bleue*. Car dans notre version, Barbe Bleue n'est plus le personnage principal et il laisse plutôt la place à l'héroïne, laquelle, dans le conte original, est complètement occultée et n'a même pas de nom. » Une façon, nous explique-t-il également, de donner la parole aux victimes, d'embrasser leur point de vue : « Dans notre version, on apprend comment Daphné est mariée à Barbe Bleue et on en apprend aussi un peu plus sur l'enfance de Barbe Bleue : une enfance difficile. Il a manqué un peu d'amour, je crois ; il a été un peu traumatisé par le couvent où il a été recueilli », nous explique Roca. Cadette d'un trio de sœurs dont le père est décédé, Daphné se verra offrir par sa mère comme épouse à Barbe Bleue, un commerçant élégant et richissime qui ne la rebute d'ailleurs pas, dans le but de sauver sa famille à court de liquidité. Et la suite, on la connaît… Car la clé tachée de sang trouve place également dans cette version, et la colère de Barbe Bleue est celle, explosive, que l'on connaît. Mais pour la résolution, ça, il vous faudra y plonger.

Ce n'est donc pas sans raison que Roca a choisi d'illustrer la couverture, dans un amalgame de bleus et dans une ambiance inquiétante, en priorisant en son centre la seule présence de Daphné. *Elle*, et pas lui, renforçant l'idée que cette histoire n'est plus celle du bourreau. Il faut tourner le livre pour découvrir, sur la quatrième de couverture, cet homme au bouc bleuté bien taillé, haut-de-forme vissé sur la tête, collet monté et canne aristocratique en main. « J'avais envie de faire quelque chose sur l'univers Jane Austen, sur cette époque-là. Et grâce à la réinterprétation, on peut resituer le conte au début du XIX^{e} siècle. Les interprétations de Barbe Bleue sont souvent celles d'un ogre. Je voulais le rendre moins ogresse, plus pervers-narcissique, plus moderne. Donc, je me suis dit : "Voilà, c'est super : c'est Darcy dans l'univers austinien !" »

Ce peintre réaliste, qui travaille à l'huile et qui peut passer des jours sur un seul visage, avait envie de plonger dans un univers qu'il n'avait pas encore couché sur toile : celui des intérieurs, style Downton Abbey, avec ce côté beau château. Il nous dit s'être beaucoup amusé, malgré l'immense travail que cela a nécessité et toutes

Illustration tirée d'*À l'ombre de Barbe Bleue* (Albin Michel Jeunesse) : © François Roca



À L'OMBRE DE BARBE BLEUE
Charlotte Moundlic et François Roca
Albin Michel Jeunesse
36 p. | 29,95 $

les recherches historiques pour bien rendre ses robes Empire, dans cette époque avant corsets, avec ses balconnets qui ne marquaient pas la taille mais cintraient plutôt le tout sous la poitrine. Et c'est pari tenu.

Roca, l'artiste

S'il en est à sa quatrième collaboration avec sa femme — on souligne d'ailleurs leur belle adaptation de leur *Blanche-Neige*, en 2015 —, on ne compte plus le nombre de celles qu'il a signées avec Fred Bernard (d'accord, on a compté, et c'est vingt-deux !) depuis vingt-cinq ans. Ensemble, ils ont créé des ouvrages à couper le souffle s'affranchissant des règles de longueur, de thème et de vocabulaire qui restreignent habituellement les livres jeunesse : « On ne choisit pas la facilité. On fait des albums pour les grands qui ne lisent plus d'albums », explique-t-il. On pense ainsi à *Anya et Tigre Blanc*, une grande saga nordique de sorcières et de mystérieuses disparitions, on pense au *Pompier de Liliputia*, inspiré d'un parc thématique de Coney Island qui mettait en scène des personnes de petite taille, ou encore à *Jésus Betz*, qui raconte l'histoire d'un homme né en 1894 sans bras ni jambes : un homme brisé mais courageux, dépendant mais résistant grâce à l'amour d'une trapéziste. De l'aveu de Roca, il s'agit de son album favori en carrière.

Calamity Jane, King Kong, samouraïs, automates… Lorsqu'on lui souligne à quel point il semble capable de tout peindre, Roca réplique : « Je n'ai pas grand mérite, je m'inspire de la réalité. » C'est d'ailleurs également ce qu'il fait lorsqu'il peint ses portraits de femmes. En effet, depuis dix ans, il peint et vend en galerie de grandes toiles mettant de l'avant des dames invitantes, toujours en intérieur : « Mais là, j'en ai un peu marre, je les déconfine et elles sortent. Je fais des voitures, des vieilles américaines, à leurs côtés. C'est très cliché », ajoute-t-il en rigolant, mais avouant ainsi avoir visiblement bien du plaisir à travailler sur ces sujets qui ne sont pas livresques. C'est notamment en partie grâce à la vente de ses toiles qu'il peut vivre de son art. Car celui qui travaille à l'huile a besoin de temps, d'énormément de temps pour peindre chacune des pages que nous pouvons ensuite admirer, bien calés dans nos canapés sans, nous non plus, nous presser. ◇



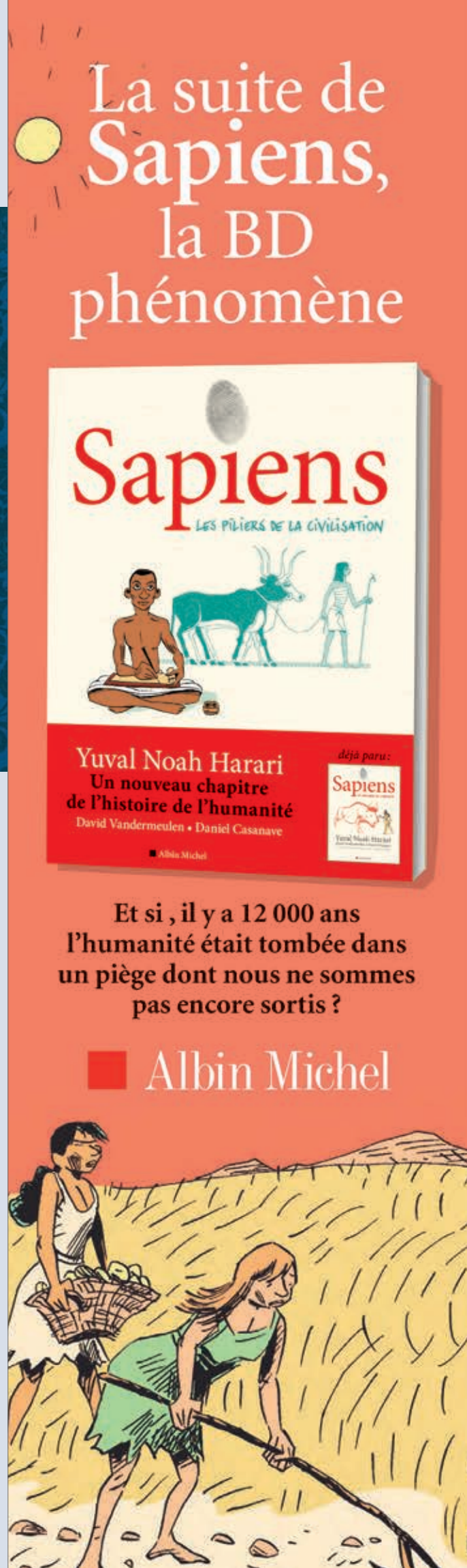
Illustration tirée d'*À l'ombre de Barbe Bleue* (Albin Michel Jeunesse) : © François Roca











Sous le sapin !



Marguerite la vache à hublot
d'Alain M. Bergeron
illustrations de
Caroline Merola
Pour les 8 ans et plus
66 pages / 9,95 $



La tête dans les livres
de Gilles Tibo
illustrations
de Félix Girard
Pour les 8 ans et plus
48 pages, 9,95 $



La petite Peste du roi Léon
de Jean-Pierre
Davidts
illustrations de
Robert Davidts
Pour les 8 ans et plus
90 pages / 9,95 $



Petites histoires à lire collé-collé
photo-collages
et textes
de Lili Chartrand
Pour les 10 ans et plus
48 pages / 21,95 $

Soulières éditeur
www.soulieresediteur.com

ENTRE PARENTHÈSES







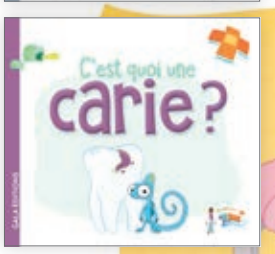
D'EXCELLENTES NOUVELLES POUR LA DOUDOU !

Avis à tous les parents dont les enfants adorent la doudou, personnage créé par Claudia Larochelle et illustré par Maira Chiodi (et vous êtes près de 88 000 dans cette situation, si on se fie aux chiffres de vente !) : Doudou prend vie de multiples formes ces jours-ci ! D'abord, on retrouve ce rose personnage dans *La doudou qui avait attrapé des poux*, sixième album illustré de la série qui explique, de façon très ludique, ce qui arrive lorsque ces petites bestioles nous choisissent comme hôtes… Ensuite, le personnage se décline en peluche (d'une douceur exemplaire !) ainsi qu'en casse-tête de trente-six pièces (4 ans et plus) et en jeu d'observation mettant à l'honneur… le chocolat ! Et finalement, sachez que l'autrice travaille actuellement avec Les Productions Sardine à l'adaptation télévisuelle de ses livres pour en faire une série de cinquante-deux épisodes de sept minutes chacun ! Ainsi, la doudou sera bientôt dans votre bibliothèque, dans votre lit, sur votre table de salon et dans votre écran !

DES LIVRES AU CONTENU MÉDICAL POUR PETITS !







Les éditions Gala ont lancé en octobre dernier une nouvelle collection dérivée de la série télévisée du même nom : *TiDoc'*. L'objectif est simple : expliquer les maladies courantes aux petits sans dramatiser, mais sans avoir peur non plus de la vérité. On peut ainsi en apprendre sur la dépression, le TDAH, le rhume, les fractures, les caries, la constipation, l'asthme, les verrues plantaires, les otites, l'appendicite… Bref, au total, douze livres publiés sur les maux qui peuvent affliger les enfants, lesquels méritent des explications à leur niveau. Le personnage de Tidoc, une docteure bienveillante, et celui de Tifou, un caméléon cocasse, viennent rendre agréable le côté éducatif de cette série. Notons aussi que l'ensemble du contenu des livres a été validé par la docteure Caroline Quach, pédiatre et microbiologiste, avec un comité scientifique.



© Extrait tiré de *C'est quoi une carie ?* (Gala Éditions)

DES ALBUMS À SURVEILLER



1

1. LEVER DE TERRE /

James Gladstone et Christy Lundy, Les 400 coups, 32 p., 19,95 $

Cet album nous invite à découvrir l'histoire derrière la toute première photo de la terre, prise à partir d'une navette spatiale en orbite dans l'espace : Apollo 8. À 290 000 km de distance, ladite photo a ensuite fait le tour du monde et des journaux. Ce moment historique est ici relaté dans un fascinant récit au look *vintage* qui fera découvrir cet exploit à celles et ceux qui n'étaient pas encore nés en 1968 ! Les amateurs de fusées, d'espace et d'albums de qualité seront ici servis. *Dès 6 ans*

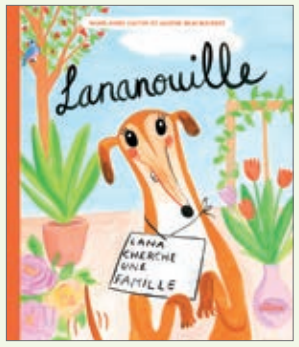


2

2. LE LIVRE DES ARBRES ET PLANTES QUI RESTENT À DÉCOUVRIR /

Olivier Tallec, Actes Sud junior, 56 p., 32,95 $

Avec intelligence et humour, Olivier Tallec nous propose une balade au cœur d'une végétation aussi poétique que surprenante. Il y a de la malice et de l'ingéniosité dans les trouvailles de l'illustrateur qui présente notamment — nos chouchous ! — le mini-palmier à moustaches, adoré par les lapins qui s'en servent soit pour fuir les chasseurs, soit pour se déguiser, ou encore la plante à secrets des sous-bois, à qui on peut tout dire, même s'il paraît qu'elle est un peu sourde… *Dès 5 ans*



3

3. LANANOUILLE /

Marie-Josée Gauvin et Agathe Bray-Bourret, Les Malins, 40 p., 19,95 $

Le jour où Lana, une drôle de chienne élancée, quémande l'hospitalité à la famille qui demeure dans une maison sombre où on n'entend jamais d'éclats de rire, le quotidien de cette maisonnée se trouve bouleversé. Après une entrée fracassante où Lana se retrouve les pattes dans quatre chaussures différentes, le canidé plus qu'adorable saura ramener le rire et faire pétiller à nouveau de vie les membres de cette famille. Voilà un album charmant qui remplira d'étoiles et de bonheur les yeux de qui le lira ! *Dès 3 ans*



4

4. UN HÉRISSON DANS LE BEDON /

Justine Laberge-Vaugeois, Édito, 32 p., 21,95 $

Signé par l'une des membres du duo Alfa Rococo, cet album aborde l'anxiété en la comparant à un petit hérisson qui se hérisse au creux du ventre de Marine, 6 ans. Il prend ainsi trop de place lorsqu'elle s'ennuie, qu'elle se pose trop de questions, qu'elle s'inquiète ou qu'elle a peur. Mais Marine a des trucs. Et c'est là que le livre devient intéressant : elle les partage avec le jeune lecteur qui pourra lui aussi les utiliser. À lire en complément de *Simone sous les ronces*, de Maude Nepveu-Villeneuve, qui aborde le même sujet, également dans une métaphore habile. *Dès 3 ans*



5

5. LE MONSTRE DU PLACARD EST AMOUREUX ! /

Antoine Dole et Bruno Salamone, Actes Sud junior, 40 p., 30,95 $

Parce qu'il y a longtemps que les monstres n'ont plus que le mauvais rôle dans la littérature jeunesse, on ne s'étonne plus d'en découvrir des attachants comme tout. C'est le cas du monstre du placard, qui revient dans une nouvelle aventure en étant encore plus sympathique qu'avant : sous sa bouille mignonne et son pelage qui semble si douillet se cache un être tendre qui en pince pour… Oh, mais vous lirez le livre pour le savoir ! *Dès 5 ans*



6

6. 15 FEMMES QUI ONT FAIT L'HISTOIRE DU QUÉBEC /

Catherine Ferland et Constance Harvey, Auzou Québec, 122 p., 24,95 $

Dans ce documentaire qui nous présente des biographies écrites au « je » de quinze femmes d'exception, le lecteur découvrira des pans importants de l'histoire du Québec grâce au rôle que plusieurs femmes de talent ont joué, qu'elles aient été des sportives, des journalistes, des politiciennes ou des scientifiques. Dans sa mise en page dynamique, cet ouvrage parle notamment de Pauline Julien, de Myra Cree, d'Hilda Strike, d'Éva Circé-Côté, de « la Poune » et de Jehanne Benoît. De plus, un riche lexique accompagne chaque présentation. *Dès 8 ans*



ENTREVUE

Cécile Gariépy

NOTRE ARTISTE EN COUVERTURE

Un vent (coloré) dans les voiles

/

Le nombre de supports sur lesquels est décliné son art est impressionnant : magazines, journaux internationaux, emballages, jeux de société, murales, étiquettes de vin et de bière, etc. Que la Montréalaise Cécile Gariépy soit également illustratrice de livres paraît donc logique. D'autant plus que ses personnages, reconnaissables dans leurs courbes et couleurs, font d'excellents protagonistes pour les livres muets qu'elle illustre ou encore pour le documentaire récemment paru qu'est *Drôles de sports*, écrit par le journaliste sportif de *La Presse* Simon Drouin. Ci-dessous, découvrez-en plus sur l'artiste qui a choisi de mettre en scène sur notre couverture des orignaux visiblement intéressés par la lecture !



◇◇◇

PROPOS RECUEILLIS PAR JOSÉE-ANNE PARADIS

◇◇◇

La plupart de vos illustrations représentent des bonhommes qui ont tous un même air de famille et qui rendent vos œuvres immédiatement reconnaissables. Avez-vous toujours dessiné ce type de personnages depuis vos débuts ? Cette « signature » est-elle réfléchie ou naturelle ?

J'aimerais dire que cette signature est longuement réfléchie, mais ce serait mentir ! J'ai toujours dessiné de cette manière, c'est en quelque sorte ma calligraphie. Bien sûr, mon style évolue, tout dépendant de ce que j'ai envie d'explorer. Mais même si j'essaie vraiment fort, je ne m'éloigne jamais très loin de cette famille de bonhommes. Ils me ressemblent, et vice versa.

Votre travail est principalement constitué de couleurs en aplat. Qu'est-ce que cette technique vous permet, et en quoi cette approche est-elle celle qui vous convient le mieux ?

Ce qui m'allume dans le médium de l'illustration, c'est sa capacité à capter l'attention rapidement, à faire comprendre une idée en un clin d'œil. Les formes en aplat me permettent de garder l'image très simple et de laisser la place au concept. En ce qui concerne la couleur, je l'utilise surtout pour donner de la nuance aux émotions que je veux transmettre.

La liste de vos clients est impressionnante, belle et terriblement variée. On parle du *New York Times*, du *Washington Post* du *Monocle Magazine* et du *Devoir*, mais aussi de Hello Fresh, d'une compagnie en France de cours en ligne et d'une, canadienne, qui fabrique notamment des jerseys de vélo. On parle aussi d'emballage de paquets de café, de papier peint, d'illustration pour un restaurant en Norvège et un autre à Singapour, d'étiquettes de bière et d'autres de vin, de cartes Visa et de bien d'autres supports encore. De tous ces types de contrats, lesquels vous passionnent le plus et pourquoi ?

J'adore quand on me donne un paquet de trouble ! Régler un problème, trouver une solution visuelle, c'est ce qui me branche le plus. Les projets que je préfère sont ceux pour lesquels je suis directement impliquée dans le processus créatif, et où je travaille de concert avec les directeurs artistiques pour pousser des idées plus loin ou dans d'autres directions. Le métier d'illustrateur peut être parfois très solitaire, donc travailler en équipe avec des gens de divers horizons basés un peu partout dans le monde m'apparaît d'autant plus stimulant.

Vous avez illustré *Devine qui m'inspire*, un jeu créé avec l'entreprise québécoise Des Enfantillages, en partenariat avec le magazine *Beside* et Fabrique 1840. Il s'agit d'un jeu de déduction pour les 6 ans et plus, un peu à la manière du populaire *Qui suis-je* de notre jeunesse, à la différence que, plutôt que de présenter des inconnus, *Devine qui m'inspire* met en scène des personnalités inspirantes présentées sur des fiches détaillées. On y découvre notamment Boucar Diouf et Colombe St-Pierre. Est-ce que ce fut un défi que d'illustrer la binette de toutes ces personnalités qui œuvrent à bâtir un monde meilleur ?

Pour être très honnête, le processus de sélection de ces personnes inspirantes a été plus ardu que de les illustrer ! Nous avions une longue liste de candidats, tous plus inspirants les uns que les autres. J'ai fait le portrait de plusieurs d'entre eux avant que l'on décide des finalistes. On aurait voulu tous les inclure ! C'était un beau défi de représenter une partie de leur personnalité et de simplifier leurs traits sans les défigurer. J'espère secrètement qu'ils aiment leur portrait et que personne ne s'est exclamé : « Voyons donc, j'ai quand même pas un si gros nez ! »

Dans le superbe *Tout nu ! Le dictionnaire bienveillant de la sexualité* (signé Myriam Daguzan Bernier) que vous avez illustré, vos personnages sont très souvent nus. Quelle approche aviez-vous en tête lors de la création de ces images ? Comment dessine-t-on du nu pour des enfants ?

Qu'il soit pour des adultes ou des enfants, je dessinerais un nu de la même manière. Après tout, il n'y a rien d'obscène ou de pornographique à représenter un corps humain sans ses vêtements ! L'idée derrière le *Dictionnaire* était justement d'impliquer tous les types de corps, sans honte ou tabous. C'était important pour nous d'illustrer la sexualité sous différents angles pour faire écho au texte très inclusif. Je souhaite que quiconque ouvre le livre puisse s'identifier à mes personnages.













***Objet perdu* et *Coup de vent* sont deux tout-cartons destinés aux jeunes lecteurs. Il s'agit de livres sans paroles, uniquement portés par le dynamisme des images qui, à elles seules, racontent une histoire facile à suivre en plus d'être amusante. Faire des livres a-t-il toujours été un souhait pour vous ? Et pourquoi ce choix d'histoire sans mots ?**

J'ai toujours été fascinée et interpellée par les livres pour enfants. Je les collectionnais bien avant de devenir illustratrice ! Quand La Pastèque m'a offert de créer ces livres, j'ai tout d'abord pensé que ça devait être une blague, puis j'ai littéralement explosé de joie.

C'est peut-être paradoxal, mais je crois que les histoires sans mots sont une manière de développer le langage de l'enfant, étant donné qu'elles le poussent à créer sa propre ligne narrative. Certains lecteurs de *Coup de vent*, par exemple, vont simplement souffler sur toutes les pages pour créer la bourrasque. D'autres vont s'inventer une histoire de village. J'ai assisté à plusieurs lectures du livre et je m'émeus chaque fois de voir l'interprétation que chacun en fait.

Votre plus récente parution est *Drôles de sports*, un ouvrage documentaire signé Simon Drouin qui retrace quelques sports pour le moins… inusités de nos jours, et qui ont eu cours aux Olympiques. Quelles contraintes avez-vous rencontrées lors de la création de ce projet et quelle folie y avez-vous trouvée ?

Il y a énormément de recherche derrière *Drôles de sports*, tant au niveau visuel qu'au niveau du contenu. On y a mis beaucoup de temps, d'amour et d'énergie ! J'adore illustrer des sportifs et des gens en mouvement, mais ce projet me posait un défi double : celui de représenter adéquatement les sports au niveau technique et aussi de mettre en valeur le caractère assez farfelu de certains sports. J'ai encore le nez trop collé sur le projet pour savoir si j'ai relevé le défi !

Je tiens à dire que de travailler avec Simon Drouin a été un vrai plaisir. Étant journaliste sportif, il a non seulement réussi à résumer en quelques lignes l'essentiel de ces sports, mais a inséré plusieurs anecdotes sportives qui nous ramènent à l'humanité des athlètes. Au final, je crois que mes bonhommes et ses mots forment une belle symbiose.

C'est quoi, le rêve d'une illustratrice et artiste telle que vous ?

Je suis très consciente que le milieu de l'illustration est impermanent, qu'il est soumis aux modes du moment. Je rêve simplement de pouvoir continuer à faire ce métier le plus longtemps possible ! ◇

1. Œuvre produite pour les nouveaux bureaux de Google à Montréal. / **2.** Illustration tirée de *Coup de vent* (La Pastèque) / **3.** Image produite pour le *New York Times* pour un article sur la solidarité entre femmes dans le milieu de la restauration. / **4.** Illustration tirée de l'album *Drôles de sports* (La Pastèque). / **5.** Murale réalisée pour le Club de curling de Montréal. / **6.** Illustration réalisée pour le *Washington Post* sur le retour au travail post-pandémie.

Illustrations : © Cécile Gariépy





© Courtney Molyneaux

ENTREVUE

Julie Flett



Tisseuse de ponts



TOUT LE MONDE JOUE : KIMÊTAWÂNAW
Julie Flett
(trad. Fanny Britt)
La Pastèque
40 p. | 21,95 $

Julie Flett, autrice et illustratrice crie-métisse, bâtit des ponts entre les cultures autochtones et canadienne. Elle le fait afin que ses acquis et sa langue unissent les peuples, relient les générations et brillent grâce à la littérature. Des dix-sept livres qu'elle a illustrés, cinq sont jusqu'à maintenant traduits en français et plusieurs ont remporté de prestigieux prix en littérature jeunesse, dont le GG, le prix TD et le prix Christie Harris.

◇◇◇

PAR JOSÉE-ANNE PARADIS

◇◇◇

Tout le monde joue : Kimêtawânaw est son plus récent ouvrage traduit, par Fanny Britt, aux éditions de La Pastèque : un album pour la jeunesse où l'on voit des renards sentir, des chouettes chanter, des lynx se bécoter, des bélugas frétiller et aussi des enfants jouer, eux aussi. Les illustrations sont présentées avec douceur, dans une technique bien représentative du travail de Flett qui consiste à l'utilisation de découpes numériques, de textures aux pastels et à l'aquarelle et de couleurs chaudes, terreuses. Pour expliquer ce qui anime les pages de son histoire, l'autrice évoque, en fin d'ouvrage, le concept de *wâhkôhtowin* : « *Que ce soit en courant et en gambadant dans l'herbe ou en dévalant la rue ou en observant les créatures d'un ruisseau, nous sommes tous liés à ce qui nous entoure, dans une relation de soin et de bienveillance envers les autres. En langue crie, on appelle ça* wâhkôhtowin. »

Cette mention vient juste après un lexique de noms d'animaux traduits en cri, lexique qui assurément attisera la curiosité et l'éveil à une autre culture par cette porte d'entrée qu'est la langue. « Notre langue est connectée à nos visions du monde, à la façon de *wâhkôhtowin* », nous explique l'autrice en entrevue. Julie Flett nous livre également que ses grands-parents étaient multilingues, mais qu'ils n'ont pas enseigné leurs langues autochtones à leurs enfants. « Juste avant le décès de mon grand-père, je lui ai demandé s'il voulait bien me parler en cri et il l'a fait. Nous étions au téléphone et j'ai été surprise : il parlait si naturellement et, pourtant, j'avais à peine posé la question ; comme s'il n'attendait que cela. Il luttait alors contre la maladie d'Alzheimer, mais n'avait aucun problème à se souvenir du cri — c'est donc à ce moment-là que j'ai vraiment commencé à réfléchir à ce que signifie perdre notre langue maternelle dans nos familles. » Ainsi, perdre une langue, c'est perdre une vision du monde, soutient-elle. « Pour les enfants qui ne sont pas cris, l'apprentissage de notre langue est une façon de les initier à nos visions du monde. En tant qu'auteure et artiste, c'est quelque chose que je peux partager avec les enfants. »

Bien que son travail formel soit en constante évolution et qu'il ait passablement évolué au fil des ans, Julie Flett demeure une autodidacte de l'illustration : « J'ai étudié les arts plastiques, le cinéma et les textiles. Je pense qu'étudier les beaux-arts a eu l'avantage de m'aider à comprendre ce qui était nécessaire pour m'ancrer dans un projet. » C'est sa sœur, d'ailleurs, qui travaillait pour Theytus Books, l'un des premiers éditeurs autochtones au Canada, qui lui a offert son tout premier contrat d'illustration alors qu'elle était tournée vers l'art conceptuel. Depuis, elle n'en démord pas et elle se fait un point d'honneur de faire rayonner la culture, et la langue, crie et métisse. Chaque lecteur qui lui dit s'être identifié à un personnage, avoir reconnu son enfance, avoir retrouvé des éléments de la culture de ses grands-parents ou avoir appris sur la culture autochtone lui confirme que ces ponts créés, il importe de les bâtir. ◇

Illustrations tirées de *Tout le monde joue* (La Pastèque) : © Julie Flett



QUATRE LIVRES DE JULIE FLETT À DÉCOUVRIR

1. LES LIBELLULES CERFS-VOLANT/PIMITHAAGANSA /
Écrit par Tomson Highway (trad. Mishka Lavigne, Prise de parole)

Cet album en français et en cri met en scène Joe et Cody, deux jeunes qui profitent de l'été manitobain pour se lier d'amitié avec des libellules. En attachant délicatement un fil autour d'elles, ils les transforment en cerf-volant dont les ailes leur font découvrir les alentours. Onirique et poétique, cet album est un voyage à bien des niveaux.

2. MON AMIE AGNÈS / Écrit par Julie Flett (trad. Fanny Britt, La Pastèque)

L'amitié intergénérationnelle et égalitaire entre une petite fille et sa voisine est au cœur de cet album lumineux. En suivant les saisons, les lecteurs vivront avec ces deux personnages une année de beauté et d'émotions, d'éclosion et de repos. Apprivoiser la nature et l'autre : oui, il y a là un petit quelque chose qui rappelle *wâhkôhtowin* !

3. QUAND ON ÉTAIT SEULS /
Écrit par David Alexander Robertson (trad. Diane Lavoie, Des Plaines)

Cet ouvrage propose huit tableaux et autant de dialogues où une grand-mère, Nókom, raconte à sa petite-fille l'histoire derrière l'annihilation de son identité et de sa culture par les pensionnats autochtones. Si le récit est dur, il se dresse en hommage à la résistance et parle de courage. Les lecteurs, tout comme la petite du livre, en apprendront plus sur les vêtements traditionnels, le port des nattes, la langue et les liens familiaux grâce à cet habile partage de la mémoire.

4. LIGNE DE TRAPPE /
Écrit par David Alexander Robertson (trad. Arnaud Bessière, Scholastic)

Une histoire de retour aux sources, un récit livré par le Moshom (grand-père) à son petit-fils qui relate son enfance sur la ligne de trappe, lieu sauvage où l'harmonie se faufile entre l'homme et la nature. Avec des mots en cri glissés ici et là, on découvre la vie dans la communauté telle qu'elle était jadis, et son empreinte laissée. Les illustrations de Julie Flett y sont un hommage aux grands espaces et aux coutumes autochtones. Notez que ce livre, dans sa version originale anglophone, a remporté le Prix du Gouverneur général en novembre dernier.

1



3



2



4





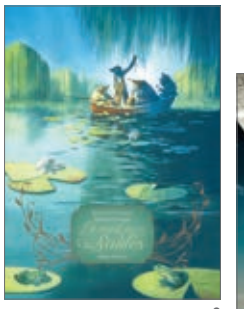




1



2


3



4

LES LIBRAIRES CRAQUENT

1. L'ENFANT QUI JOUAIT DU PIANO DANS SA TÊTE /

Andrée-Anne Gratton et Isabelle Malenfant, La Bagnole, 36 p., 20,95 $

Voici l'histoire touchante d'un petit réfugié et sa famille ayant dû quitter leur pays menacé par la guerre. Laissant tout derrière eux, ils doivent s'intégrer dans une nouvelle vie. Mais il n'est pas facile d'apprendre une langue étrangère, de se créer des repères et de s'adapter. Dans son pays d'origine, Akim adorait jouer du piano avec son père. La musique repoussait la peur envahissante. Voilà qu'un jour, ensemble, ils découvrent un piano public. Commence alors le début d'un dialogue plein d'émotions qui sera la promesse d'un avenir meilleur. Bel exemple d'entraide, de partage et de résilience aidant chacun à ouvrir son cœur pour accepter l'autre. *Dès 3 ans*. **LISE CHIASSON** / Côte-Nord (Sept-Îles)

2. LA GRANDE HISTOIRE DE L'ÉCRITURE /

Vitali Konstantinov (trad. Hélène Boisson), La Joie de lire, 72 p., 44,95 $

Voilà un documentaire aussi pertinent que magnifique, destiné à tous. Une histoire de l'écriture ne saurait échapper à un rapide survol de son évolution. Ainsi, des balbutiements de la pensée jusqu'à l'écriture, l'être humain a traversé une multitude de façons de communiquer. L'auteur déploie tous ses talents d'illustrateur pour représenter de nombreux alphabets, tels le phénicien, le khmère et le copte. Bourré d'anecdotes et de faits inusités, ce livre est aussi une fabuleuse plongée dans l'émergence de l'humanité, du chemin qu'ont emprunté nos prédécesseurs pour représenter leur compréhension du monde en l'appréhendant par des dessins, des signes et des symboles, devenus différents alphabets. Fascinant documentaire, vous dis-je, à s'offrir. *Dès 10 ans*. **CHANTAL FONTAINE** / Moderne (Saint-Jean-sur-Richelieu)

3. LE VENT DANS LES SAULES /

Kenneth Grahame et Thibault Prugne (trad. Gérard Joulié), Albin Michel, 144 p., 39,95 $

Le vent dans les saules, quel classique tout de même ! Cette langueur confortable qui s'empare de Rat lorsqu'il s'installe dans un fauteuil, cet enthousiasme candide de Taupe lorsqu'il découvre la Rivière et cet accueil si chaleureux de la part de Blaireau, pourtant si grognon. Même la turbulence de Crapaud est attachante ! C'est vieillot, douillet, charmant, et toujours aussi amusant. Comme Plessix en son temps avec la bande dessinée, Prugne adapte le texte pour en faire un superbe album. Il crée un univers bien à lui, aux couleurs riches et franches, honorant l'œuvre de son coup de pinceau si vif. C'est donc une chouette occasion pour redécouvrir ce conte qui réchauffe le cœur autant que l'âme, dans une nouvelle mouture attrayante. *Dès 10 ans*. **CHANTAL FONTAINE** / Moderne (Saint-Jean-sur-Richelieu)

4. CONTES DE COYOTE / Thomas King et Byron Eggenschwiler (trad. Marie-Andrée Dufresne), Planète rebelle, 56 p., 24,95 $

Vous connaissez peut-être Thomas King comme romancier ou essayiste, mais saviez-vous qu'il écrit aussi pour la jeunesse ? Dans ses *Contes de Coyote*, on retrouve avec bonheur son style incomparable imprégné d'humour. Coyote est d'ailleurs un espiègle personnage : il met son nez dans les affaires des autres, il veut être le plus beau et le plus intéressant, bref, c'est un petit fauteur de troubles ! Dans le premier conte, il plongera ses compagnons dans l'obscurité en voulant jouer la vedette. Dans le second, qui a des airs du *Corbeau et le Renard*, la vanité de Coyote amènera la bisbille parmi les humains et les animaux. Deux savoureuses histoires parsemées d'encres noires qui vous feront voir les astres et le règne animal d'une tout autre façon ! *Dès 7 ans*. **CASSANDRE SIOUI** / Hannenorak (Wendake)

LES GRANDES VOIX
Des livres illustrés présentant de nouvelles interprétations de textes ayant marqué les gens, le monde et les époques.
RAYMOND LÉVESQUE
Quand les hommes vivront d'amour
ILLUSTRÉ PAR PIERRE PRATT
DAVID GOUDREAULT
J'EN APPELLE À LA POÉSIE
ILLUSTRÉ PAR LAURENT PINABEL
« Un projet fondamental pour le livre et la poésie. »
Rodney Saint-Éloi



© Agence Fotografika

ENTREVUE

Alex A.

PROPOS RECUEILLIS PAR RAPHAËLLE VÉZINA



L'AGENT JEAN ! SAISON 2 (T. 5) : LA GRANDE FUSION
Alex A.
Presses Aventure
160 p. | 22,95 $

Avec un humour perçant qui fera rire petits et grands, Alex A. nous offre le dernier tome de la saison 2 de sa série jeunesse, *L'Agent Jean : La grande fusion*. Dans cette fin attendue par les amateurs, Jean, le héros parfois gaffeur et insouciant, mais toujours attachant, tentera de sauver le monde sens dessus dessous qui est maintenant dominé par son ennemi juré, le Castor. Qu'arrivera-t-il lorsque Jean apprendra ce qui s'est passé durant ses deux années d'absence ? Des révélations-chocs sur son passé ne laisseront personne indifférent.

La dynamique du héros et du vilain est exploitée de manière géniale dans votre œuvre, qui joue sur les stéréotypes des héros et vilains perpétrés dans les bandes dessinées et les livres, au cinéma ou à la télévision. Quelles sont vos inspirations pour venir briser ces stéréotypes à l'aide de vos personnages et de leurs dialogues ?

Je crois que j'ai simplement une grande volonté de me démarquer comme auteur. J'essaie toujours d'être original ou, du moins, de donner un angle original à mes histoires et à mes personnages afin de surprendre mes lecteurs. Je crois que notre attention est captée davantage lorsqu'une histoire sait nous surprendre et nous amener ailleurs.

Votre univers et votre humour dans la série de *L'Agent Jean* fait rire les petits et les grands. Est-ce que cette volonté de produire une série jeunesse intéressante autant pour les enfants que leurs parents était présente lors de la création de la série ?

En fait, mon but n'a jamais été de créer une série jeunesse, mais plutôt de créer des histoires d'aventures humoristiques pour un large public. Je ne pense jamais à l'âge de mes lecteurs lorsque j'écris. J'essaie plutôt de faire ce qui me plairait personnellement comme lecteur et j'exprime ce qui sort naturellement de ma tête.

La fin tant attendue de cette saison de *L'Agent Jean* laisse la porte grande ouverte — comme vous l'avez mentionné dans la note à la fin du livre — en permettant à vos lecteurs de s'inspirer de votre création pour imaginer la suite. Avez-vous l'intention de vous inspirer des idées reçues et partagées par des lecteurs (sur les réseaux sociaux par exemple) afin de continuer la série dans le futur ? Est-ce que l'idée d'une œuvre interactive qui pourrait vivre en dehors du livre et permettre une collaboration entre vous et vos lecteurs vous intéresserait ?

Oh, que non ! Je vois la création comme quelque chose de mystérieux et de plus grand que moi. Ce sont les histoires qui me choisissent, et non l'inverse. Si je commence à m'inspirer des idées de mes *fans*, mes histoires cesseront d'être originales et de les surprendre. En fait, si je laisse la porte ouverte ainsi, c'est surtout pour montrer à mes lecteurs comment la création et l'imagination peuvent être exaltantes, ce qui les incitera peut-être à devenir des créateurs à leur tour.

Vous mentionnez vouloir vous concentrer sur d'autres projets dans le futur. Souhaitez-vous rester dans la littérature jeunesse, ou aimeriez-vous explorer de nouvelles avenues ?

Je crois que mon style va toujours rester sensiblement le même, mais j'aimerais tenter d'atteindre également un lectorat un peu plus âgé ; que mes œuvres puissent continuer à les suivre jusqu'à l'adolescence, et même jusqu'à l'âge adulte. Comme j'ai dit précédemment, je cherche à écrire pour tout le monde sans me soucier de l'âge de mes lecteurs. Il est donc peut-être temps pour moi d'explorer des histoires plus sombres et complexes tout en gardant la folie et l'humour qui caractérisent mon style depuis le début. ◇



Cette entrevue est liée à notre catalogue de Noël

DÉCOUVREZ-LE SUR LESLIBRAIRES.CA/CATALOGUE



Des livres pour petits et grands !



Dès 4 ans

Un abécédaire sur le sommeil des animaux pour tous les petits (et les grands) curieux !



Dès 5 ans

Un album foisonnant et pluriel pour s'initier à l'art tout en s'amusant.

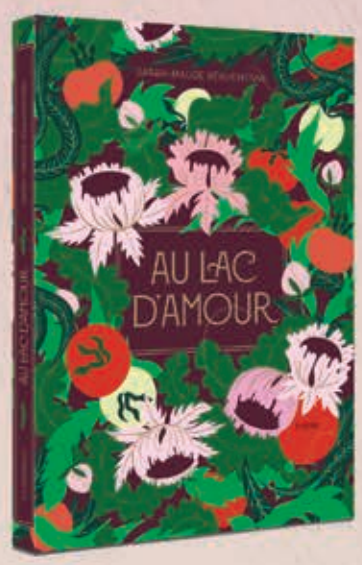


Dès 11 ans

Un formidable documentaire pour les ados qui s'intéressent à la façon dont fonctionne la société.

les éditions du passage

COLLECTION
Jeune ADULTE
s'adresse aux lecteurs qui se sentent déjà trop vieux pour les histoires d'ados.









Pour s'abonner à l'infolettre → leseditionsdelabagnole.com

Canada Conseil des Arts du Canada Canada Council for the Arts SODEC Québec

La Bagnole

DES LECTURES GÉNIALES



1

1. LE BIBLIOBUS / Inga Moore (trad. Aude Gwendoline), L'école des loisirs, 32 p., 25,95 $

C'est un bel hommage à la lecture rassembleuse et aux bibliothèques, essentielles, que cet ouvrage d'Inga Moore, ici aux textes comme aux illustrations. Elan adore raconter des histoires, et ses petits adorent l'écouter. Mais un jour qu'il est à court d'idées, il décide de se rendre en ville, à la bibliothèque, pour venir garnir les esprits. Mais voilà : tous les animaux de la forêt défilent dans son salon maintenant et tous sont à l'étroit ! Sa solution sera audacieuse et, surtout, rendra chaque animal autonome dans son rapport à la lecture et aux livres ! *Dès 3 ans*



2

2. COCO, OÙ ES-TU? / Aurélien Galvan, Monsieur Ed, 64 p., 22,95$

Coco, où es-tu ? est un livre éminemment joyeux, et ce, malgré qu'il traite de la perte. Un matin, la petite éléphante Simone découvre que son ami Coco l'oiseau est parti, loin dans le ciel… Mais grâce à un conseil de sa mère, elle découvrira comment joindre Coco, le temps d'un dernier adieu. La métaphore prendra alors vie et le lecteur sera entraîné dans un univers fantastique – ce mode merveilleux où vit maintenant Coco. Simone comprendra alors que son ami va bien, et qu'elle peut toujours le sentir près d'elle grâce à ses souvenirs. Un album créatif, au rendu de crayonné de couleurs, qui déposera un baume sur bien des petits cœurs ! *Dès 3 ans*



3

3. JOYEUX NOËL, ANNE ! / Kallie George et Geneviève Godbout, Scholastic, 40 p., 21,99 $

Quel bonheur de replonger dans l'univers créé par Lucy Maud Montgomery sous les illustrations toujours douces de Geneviève Godbout. Ici, on assiste au branle-bas de combat qui meuble la journée de Noël ainsi qu'aux préparatifs pour le grand concert des fêtes où Anne, toujours si reconnaissante, enjouée et émerveillée, doit réciter un poème sur scène. Cet album parle donc de traditions, de courage et de nos « âmes sœurs ». Un conte parfait pour aborder Noël sous un angle différent avec les petits ! *Dès 3 ans*



4

4. DES CHOSES FORMIDABLES / Susin Nielsen (trad. Rachel Martinez), La courte échelle, 318 p., 16,95 $

Chaque traduction d'un roman de Susin Nielsen est une célébration : avec adresse, cette auteure arrive à cerner les émotions de ses personnages adolescents, dans toute la différence ou les difficultés qu'ils portent en eux. Ici, on rencontre Wilbur qui veut devenir écrivain et a deux mamans « connues sous le nom collectif de Moums », qui a encore son gras de bébé, qui a une estime personnelle chambranlante et qui, par-dessus tout, souhaite devenir le meilleur de lui-même. Dans le cadre d'un échange étudiant, il reçoit Charlie, une Parisienne dont il tombe sous le charme… Mais alors que vient son tour de visiter un autre pays, les (rares) amis de Wilbur tentent de l'encourager, car la belle, elle, n'a pas encore succombé ! *Dès 11 ans*

AU PAYS DES MERVEILLES

CHRONIQUE DE
SOPHIE GAGNON-ROBERGE

SAISIR LE VRAI

Les œuvres de fiction sont du domaine de l'imaginaire, mais elles prennent naissance et ancrent leurs racines dans un terreau bien réel, que ce soit des lieux, des rencontres ou encore l'air du temps et ses changements. Si parfois cela se sent moins, comme si le filtre de l'auteur transformait sa matière lors de l'écriture, d'autres fois l'univers présenté est si tangible qu'on le dirait puisé dans la vérité.

C'est l'impression que m'a laissée *Mofo*, d'Olivier Simard, qui met en lumière des personnages d'adolescents masculins un peu à la dérive, en difficulté, qui ne prennent pas toujours les bonnes décisions, mais possèdent aussi un cœur immense.

Mofo, c'est l'histoire d'un battement d'ailes de papillon. Ou plutôt d'une suite de circonstances qui ont fait que Manu, Thierry et Ray ont eu cette idée folle un soir dans le parc : « emprunter » la voiture de la mère de Manu pour partir à Blackburn, une ville où il y aurait vraiment plus de filles que de gars, pour pouvoir enfin perdre leur virginité.

C'est l'histoire de trois gars sur la dérape. La mère de Manu ne lui parle plus depuis qu'il a échoué son secondaire cinq et il enchaîne les situations d'évitement au lieu de vraiment faire face.

C'est l'histoire d'une route et de ses détours, de l'amitié entre gars, parfois rude, souvent dans les non-dits. Il y a la course folle pour se sauver du serveur qui a compris qu'ils ne paieraient pas, le lac, les sandwichs aux œufs, le party. Il y a aussi tranquillement des destins qui se construisent et tracent leur chemin… pas toujours dans la direction qu'on pense.

Écrit dans une langue parlée, mais avec une poésie certaine, *Mofo* s'adresse à un public de jeunes adultes parce qu'il contient des scènes de nudité, des références pornographiques et de la sexualité. Toutefois, si cela peut en choquer certains, ce qu'Olivier Simard arrive à coucher sur papier, c'est l'adolescence pure, vraie, pas toujours propre, parfois questionnable de notre point de vue d'adulte, mais authentique.

Au fil des pages, la route permet aux thèmes d'éclore : la difficulté de se trouver, la tendance à aller vers la facilité, l'amitié pas toujours évidente, la fine ligne entre « montrer notre sensibilité, la partager » et la peur de se faire traiter de « gai », encore présente malgré les avancées de notre société, le rapport à la pornographie aussi, magnifiquement rendu entre autres dans une scène où Manu vit sa première relation sexuelle et où tout va bien jusqu'à ce qu'il tente un *move* inspiré des films qu'il a vus… mais qui n'entraîne pas la réaction souhaitée. La scène est désarmante, sensible, à l'image de ce récit : c'est brut et parfois malaisant, mais c'est surtout la vie.

Les adolescents de *La (presque) grande évasion* de Marine Carteron ne sont pas dans la même ambiance, ils se débrouillent plutôt bien à l'école et n'entrent pas en rébellion directe contre les parents, mais cela ne les empêche pas de prendre le large… et une suite de mauvaises décisions.

L'aventure commence quand Bonnie trouve le mot laissé par sa mère avec son téléphone et sa carte bleue sur la table de la cuisine : « Je pars. » L'adolescente est en panique, persuadée que sa mère vient de les abandonner, son père, son petit frère et elle, et qu'il n'y a qu'elle pour arriver à la retenir. C'est ainsi qu'elle profite du fait que son paternel travaille comme un fou pour braver le confinement et le couvre-feu et se lancer sur les traces de sa mère. Mais pour que son plan fonctionne, il faut qu'elle en parle à ses deux meilleurs amis, Malo l'hypocondriaque et Jason l'éternel fauteur de troubles. Et quand ces derniers décident que le projet ne peut se faire qu'avec eux et en compagnie de Melting-Pot, le chien de Bonnie, l'aventure se corse…

Ce *road trip* aquatique fait aussi partie des premiers romans qui s'ancrent assurément dans la « nouvelle réalité » mondiale de la COVID. Ainsi, les personnages doivent respecter un couvre-feu ainsi que porter des masques et Malo l'hypocondriaque est très stressé par tout ce qui concerne la transmission du virus.

Rendant son trio principal attachant, notamment grâce à la vivacité de ses dialogues, Marine Carteron fait aussi entrer dans la fiction les nouvelles habitudes de vie, les réflexes qu'on acquiert par la force des choses, et les différentes visions face aux mesures alors qu'elle donne la parole à des personnages secondaires aux idées parfois contradictoires, notamment quand il est question de suivre les règles.

Écrit avant la pandémie, *Les étincelles invisibles* d'Elle McNicoll aborde pour sa part une réalité dont on entend de plus en plus parler, mais qui est difficile à saisir notamment parce qu'elle prend des formes différentes chez chacun, soit l'autisme. Écrit à la première personne, ce court roman permet à son lectorat de vivre de l'intérieur l'hypersensibilité de son héroïne tout comme les préjugés de ceux qu'elle rencontre et la dureté de ceux qui l'entourent et sont incapables de comprendre l'unicité de son cerveau.

Il faut dire que la réaction d'Addie lorsque son enseignante aborde le thème des sorcières peut paraître surprenante. Instantanément, son cerveau s'allume, se met à chercher de l'information, et l'adolescente en développe presque une obsession. La cause de ces femmes injustement accusées, jugées, tuées suscite son indignation au point où elle décide de se battre pour elles. De faire ériger un mémorial pour rappeler que la différence n'est pas dangereuse, elle qui la vit au quotidien.

Au fil des pages, et notamment grâce aux explications de Keedie, sa grande sœur aussi autiste, Addie permet aux lecteurs d'appréhender le neuroatypisme de l'intérieur, de voir comment elle pense et, surtout, comment la réaction des autres l'affecte. Une lecture qui peut faire écho à des articles lus, à des rencontres, ou encore à soi, tout comme les œuvres d'Olivier Simard et de Marine Carteron. Parce que les livres si bien écrits laissent rarement indifférents et résonnent chez ceux qui s'y reconnaissent ou chez ceux qui sont particulièrement sensibles à la diversité du monde qui les entoure. ◇



Enseignante de français au secondaire devenue auteure en didactique, formatrice et conférencière, Sophie Gagnon-Roberge est la créatrice et rédactrice en chef de Sophielit.ca.



MOFO
Olivier Simard
La Bagnole
248 p. | 18,95 $



LA (PRESQUE) GRANDE ÉVASION
Marine Carteron
Rouergue
222 p. | 27,95 $



LES ÉTINCELLES INVISIBLES
Elle McNicoll
(trad. Dominique Kugler)
L'école des loisirs
208 p. | 24,95 $

Publicité

Le mouvement éducatif *Les Débrouillards* célèbre ses 40 ans en 2022 !

LES DÉBROUILLARDS 40 ans d'expériences

RESTEZ À L'AFFÛT

Dès le 24 février !



40 ANS
de livres, de magazines, d'expériences scientifiques, de découvertes, d'humour et... de plaisir !
FAUT FÊTER ÇA !



UN GRAND CONCOURS
sur le web

UN VOYAGE DANS LE TEMPS
(en musique !) sur les réseaux sociaux

DES OBJETS VINTAGES ET ÉCOLOS
sur notre boutique en ligne

UN NUMÉRO SPÉCIAL
en mars sur l'histoire des Débrouillards

Les Explorateurs · Les Débrouillards · CURIUM



© Patrick Sansfaçon

ENTREVUE

Jacques Goldstyn

PROPOS RECUEILLIS PAR JOSÉE-ANNE PARADIS



C'EST QUOI CE CIRQUE ? !
Jacques Goldstyn
Bayard Canada
48 p. | 19,95 $

Jacques Goldstyn, c'est l'artiste derrière la grenouille Beppo, mascotte bien connue des *Débrouillards*. Mais c'est également un amoureux fou de la nature, un ancien géologue et un illustrateur roulant sa bosse depuis tant d'années qu'il semble impossible de dissocier son nom de la vulgarisation scientifique ! Cette saison, alors qu'il remporte le prix Alvine-Bélisle 2021 remis par la Fédération des milieux documentaires pour *Le tricot*, il fait paraître la bande dessinée *C'est quoi ce cirque ?!*, un recueil de vingt-trois histoires parues dans *Les Débrouillards* entre 2015 et 2020. Toujours, ses histoires mettent de l'avant les aventures abracadabrantes de la bande des Débrouillards, des jeunes curieux prêts à tout pour réfléchir sur les petits et moins petits problèmes de la société. Avec humour, Goldstyn permet d'apprendre dans le plaisir, de découvrir la science autrement.

Vous illustrez et écrivez pour *Les Débrouillards* depuis près de trente-cinq ans. En quoi ce magazine est-il important pour vous ; en quoi la vulgarisation scientifique à l'intention des jeunes vous interpelle-t-elle ?

Il y a quelque chose de magique à recevoir tous les mois un magazine comme *Les Débrouillards* ou *Les Explorateurs*. C'est une porte ouverte sur la science avec un soupçon d'humour : de la botanique à la robotique ; de la géologie à l'astronomie. Quand on éteint la lumière le soir, on s'endort avec un sourire aux lèvres et la tête pleine d'images à faire rêver.

Selon vous, les jeunes d'aujourd'hui sont-ils plus ou moins curieux qu'avant ?

Heureusement, la curiosité est encore inscrite dans le code génétique des enfants. Il y a toujours cette volonté d'améliorer les choses pour le mieux ; pour recycler, pour éradiquer la pollution. Hélas, les jeunes d'aujourd'hui ont un fardeau supplémentaire : beaucoup d'entre eux ont la crainte de ne pas parvenir à sauver la planète. La science nous donne les outils pour réagir contre cette vilaine écoanxiété.

Qu'est-ce que la forme de la bande dessinée vous permet que l'album ne vous permet pas ?

Mes bandes dessinées de deux pages, c'est du théâtre burlesque, de la commedia dell'arte. Ça me rappelle les saynètes de *La Ribouldingue* ou de *Sol et Gobelet*. Avec une dose de science en prime. Et Dieu merci, il y a Beppo, une petite grenouille très loquace qui n'est pas très politiquement correcte. Ça fait des flammèches et ça m'amuse beaucoup.

Vous avez remporté le Prix des libraires du Québec en 2020 avec votre album *Les étoiles* (La Pastèque), où vous mettez en scène, à Montréal, un jeune garçon juif et une petite fille musulmane qui ont une passion commune : les étoiles. Avec *L'arbragan*, lauréat de trois grands prix jeunesse, vous abordiez l'histoire d'amour entre un petit garçon et un arbre, la question de la solitude et de la différence. Visiblement, bien que la science ne soit jamais bien loin (constellations, arbres et saisons, etc.), vous aimez aborder également des sujets plus près des émotions, de l'humanité en chaque enfant. Qu'aimez-vous dans tous les possibles de la littérature jeunesse, que ce soit sous la forme de l'album ou du documentaire ?

Mes contes à La Pastèque et mes BD dans *Les Débrouillards* appartiennent à deux univers complètement différents. Par contre, ce sont des histoires que j'aurais aimé qu'on me raconte quand j'étais petit. Alors, je me les raconte aujourd'hui. La plus belle récompense, c'est quand je rencontre des petits débrouillards de 40 ans, qui ont des enfants et qui me confient qu'ils lisent encore mes histoires. ◇

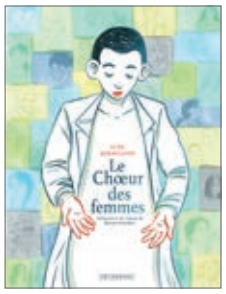


Cette entrevue est liée à notre catalogue de Noël

DÉCOUVREZ-LE SUR LESLIBRAIRES.CA/CATALOGUE






1


2


3


4

LES LIBRAIRES CRAQUENT

1. LE CHŒUR DES FEMMES / Aude Mermilliod, Le Lombard, 232 p., 39,95 $

Après nous avoir offert la poignante bande dessinée *Il fallait que je vous le dise*, Aude Mermilliod nous revient avec son adaptation du fameux roman de Martin Winckler *Le chœur des femmes*. L'histoire demeure sensiblement la même, nous retrouvons le personnage de Jean Atwood avec ses grandes ambitions, qui sera vite confrontée aux méthodes peu orthodoxes du docteur Karma. C'est avec délicatesse que la dessinatrice donne vie à ces personnages et nous offre la chance de plonger dans le témoignage des patientes. Plusieurs pratiques douteuses dans le monde de la gynécologie seront mises en lumière dans ces dessins ainsi que l'approche révolutionnaire du vieux médecin. Pour ceux et celles qui ont lu le roman, il s'agit d'une chance de retrouver cette touchante histoire sous un autre regard ; pour les autres, vous trouverez dans cet ouvrage un récit bouleversant et avant-gardiste qui saura sensibiliser un public plus large. **ÉMILIE BOLDUC** / Le Fureteur (Saint-Lambert)

2. MA VIE EN LO-FI / Simon Labelle, Mécanique générale, 72 p., 16,95 $

Le seul défaut de ce livre, c'est que j'aurais bien aimé qu'il mette du volume. Pas en matière sonore, mais bien du nombre de pages, car c'est tellement fluide, drôle et intéressant qu'on se rend compte trop vite qu'on tourne la dernière page. La surdité est un état qui m'est inconnu et Simon Labelle arrive à cartographier de façon claire, mais aussi ludique, sous forme de *strips*, une réalité qui peut arriver à n'importe qui d'entre nous. Le dessin est clair et les gags sont hilarants, bien que parfois, après réflexion, on s'imagine que ça ne doit pas être facile tous les jours. C'est certain que la lecture de cette bande dessinée m'aidera à modifier mon comportement face à une personne malentendante. Lisez, vous comprendrez ce que je veux dire. **SHANNON DESBIENS** / Les Bouquinistes (Chicoutimi)

3. LE SPECTATEUR / Théo Grosjean, Soleil, 166 p., 31,95 $

Imaginez que vous naissez muet. En fait, vous ne prononcez aucun mot ; vous ne faites que dessiner. Voici l'introduction du *Spectateur* de Théo Grosjean. Nous sommes témoins d'une vie bien particulière. Une existence brouillée d'embûches pour le petit Samuel Allan, qui sera confronté à d'énormes défis pour un enfant. Nous le verrons apprivoiser le dessin au fil des chapitres, dès l'enfance jusqu'à la vie adulte, en mode silencieux. Nous observons des moments laborieux pour Samuel : la perte de gens précieux, des amitiés intermittentes, un douteux modèle paternel, beaucoup de violence psychologique, des amours embrouillées, jusqu'à atteindre une certaine réputation artistique. Un roman graphique difficile, qui nous permet de constater que l'herbe n'est pas toujours plus verte chez les autres. **ALEXANDRE GAUTHIER** / La Liberté (Québec)

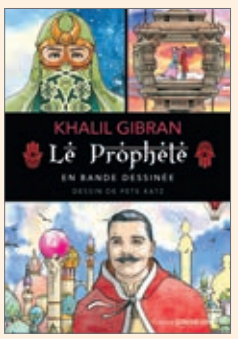
4. NOTRE GUERRE CONTRE LE SEXISME ORDINAIRE / Helen Mullane, Kev Sherry et Katia Vecchio, Humanoïdes associés, 120 p., 31,95 $

Michèle annonce une triste nouvelle juste avant que le défilé de Sophie ne commence. La jeune mannequin se retrouve alors plongée dans ses souvenirs, se remémorant son amitié avec Sélène et Michèle, mais aussi la tournure tragique des événements. Féministe engagée et passionnée de contre-culture, Sélène animait leurs soirées jeu de rôle impliquant du sang menstruel et un bong. Courageuse, elle se révoltait contre les comportements violents de Forsey et les commentaires misogynes du professeur Frome. Mais personne n'a pu intervenir lorsqu'il le fallait. Ce roman graphique est une véritable perle autant pour les adolescentes et les adolescents que les jeunes adultes. En prenant en exemple le sexisme imposé en milieu scolaire, celui présent dans l'univers de la mode et le tabou qui plane autour des menstruations, il parvient à nous sensibiliser à des injustices beaucoup trop répandues. **LAURENCE PRIMEAU** / Poirier (Trois-Rivières)


1


2


3


4


5

DES BD ÉTONNANTES

1. BAGNE BAGNE BAGNE : LE CRÉPUSCULE DES AMOCHÉS / Étienne Prud'homme, Mécanique générale, 136 p., 25,95 $

Boxe, braquage de fourgon blindé et commotion cérébrale : voilà trois choses qui ne font pas du tout bon ménage. Dans cette BD qui arbore le ton du polar et nous entraîne dans le Montréal des années 1950, on suit un boxeur en déclin en quête du lien paternel, mais aussi en perte de repères. Avec son format à l'italienne et tout en noir et blanc, l'esthétique de cette BD de Prud'homme se veut un clin d'œil aux films noirs, esthétique qui sied parfaitement à son histoire.

2. FAIS PAS TA GAMINE ! / Charlotte Bousquet et Stéphanie Rubini, Gulf Stream, 72 p., 29,95 $

Le consentement éclairé n'est pas une chose évidente lorsque les émotions et le désir se pointent dans une relation, encore moins lorsqu'il est question de premières fois. C'est ce qu'apprendra la protagoniste de cette BD, qui, après être tombée amoureuse d'un certain Léo, réalisera qu'il n'est pas toujours facile de savoir où, mais surtout comment, poser des limites. Une bande dessinée qui n'a rien de larmoyant et qui, au contraire, encourage chacun à reprendre totalement le pouvoir et le contrôle sur sa vie, son corps, ses limites.

3. LE MUSÉE DE MES ERREURS / Julia Wertz (trad. Aude Pasquier), L'Agrume, 560 p., 54,95 $

Avec cette intégrale qui inclut les deux volets de *La fête du Prout* et qui contient des inédits en français (les premières BD de Wertz), les éditions de L'Agrume mettent à nouveau de l'avant le talent de cette bédéiste américaine, qui a un don pour l'humour de dérision, le sarcasme, le doux-amer et la ligne claire. Dans cette imposante œuvre qui s'inscrit sous le mode de l'autofiction, on suit donc les tribulations de Julia, dans la vingtaine, qui dessine, bois, se remémore son enfance, vit des ruptures, parle de sexe et de BD et s'amuse. C'est parfois très drôle, et parfois très touchant !

4. LE PROPHÈTE / Khalil Gibran et Pete Katz (trad. Sandrine Nahmias), Contre-Dires, 128 p., 37,95 $

Dans cet ouvrage envoûtant à la reliure élégamment cousue, aux larges fils visibles, prennent vie les vingt-huit poèmes de Khalil Gibran, formant une œuvre entre contes, métaphores et discipline pour apprendre à vivre plus sereinement. Dans ce nouvel écrin, dont les illustrations sont d'ailleurs épatantes, Pete Katz propose une nouvelle porte d'entrée vers ce classique de la spiritualité, notamment en intercalant entre les poèmes l'histoire d'une femme accompagnant son père malade, faisant écho aux thématiques abordées par Gibran. Un précieux moment de lecture à s'accorder.

5. PETIT POILU (T. 25) : PAS DE BAIN POUR ANTIDOUCHE ! / Céline Fraipont et Pierre Bailly, Dupuis, 32 p., 17,95 $

Si vous ne connaissez pas encore Petit Poilu, ce vingt-cinquième titre de la série pourrait être l'occasion de découvrir ces BD sans texte, idéales pour laisser les jeunes apprivoiser le parcours narratif d'une histoire. Dans cette aventure-ci, Petit Poilu tombe dans une étrange chute qui le mène droit dans un jardin japonais de type salon de beauté. Lorsqu'Antidouche se joindra à la partie, une aventure cocasse suivra : qui y perdra sa crasse ? Les jeunes rigoleront, et leur autonomie de lecture ne pourra que grandir ! *Dès 3 ans*

QUOI DE 9 ?

CHRONIQUE DE
JEAN-DOMINIC LEDUC

INCLASSABLES

La bande dessinée est le médium de tous les possibles. Contrairement au 7e art, médium auquel on le compare hélas trop souvent, le 9e art, quant à lui, se déploie sans égard à des contraintes de budget ou à des considérations techniques. La BD, qui compte de nombreux classiques et séries à succès, est également le terreau de l'inusité et de l'inclassable. Voici quatre titres qui sauront vous faire voyager dans des contrées jusqu'ici inexplorées.



Depuis plus de dix ans, le comédien Jean-Dominic Leduc fait rayonner la BD d'ici et d'ailleurs sur différentes plateformes. Il a également signé plusieurs ouvrages consacrés au 9e art québécois, dont *Les années Croc*.

Polar gériatrique

Éric Asselin (alias Leif Tande) est l'un des illustres tragédiens nationaux de la brutalité avec Serge Gaboury (extraordinaire « gagman » de *Croc* et *Safarir*) et Henriette Valium (qui nous quittait à la fin de l'été dernier). Imaginez *Antigone* de Sophocle avec un batte de baseball muni de clous rouillés sur fond de musique du *Benny Hill Show*, et vous aurez une petite idée de l'insolite cruauté qui suinte des planches de l'artiste originaire de la Vieille Capitale. Alors que la sortie de ce polar gériatrique se déroulant dans un CHSLD était prévue en plein confinement au début de l'année 2020, les éditeurs ont jugé bon de la déplacer. L'actualité se chargeait alors tristement de repousser les limites de la fiction. Ce n'est toutefois pas la COVID-19 qui fait tomber les vieillards comme des mouches dans *Les vieux maudits*, mais plutôt une funeste machination digne d'un certain huis clos d'Agatha Christie, dont je tairai le nom pour d'évidentes raisons. L'auteur de *Morlac* et de *Rédemption* revient à la charge pour notre plus grand bonheur avec un polar habilement ficelé, au trait opaque et truculent baignant dans des masses de noir qui ne sont pas sans rappeler *Les idées noires* de Franquin. Après une longue pause durant la décennie précédente, Leif Tande revient à la bande dessinée avec la même verve que celle qu'il avait à ses débuts dans les années 1990. Il n'a rien perdu de sa superbe.

Délire proustien

À l'origine publié en feuilleton dans l'iconoclaste revue autoproduite *La jungle*, *Football-Fantaisie* est un véritable morceau de bravoure. Il s'agit assurément de l'album le plus ambitieux en carrière de Zviane, ce qui n'est pas peu dire après nous avoir offert *Ping-pong* et *Les deuxièmes*. Elle flirte ici avec différents genres (polar, science-fiction, superhéros, aventure), livrant un récit au souffle épique peuplé d'une multitude de savoureux personnages, pour lesquels elle crée au passage une langue en substituant des mots. Rien que ça. En amorce d'album, deux jeunes filles poursuivies par un robot tueur sont sauvées in extremis par un homme au prix de sa propre vie. Par le truchement d'un découpage maîtrisé et d'un sens du rythme finement exécuté, l'autrice livre une œuvre majeure, unique, renversante, vibrante, haletante, dont on ressort estomaqué et chaviré. *Football-Fantaisie* trône sans l'ombre d'un doute au sommet des meilleurs albums québécois de l'année, aux côtés de *Leonard Cohen : Sur un fil* de Philippe Girard, *Mégantic : Un train dans la nuit* d'Anne-Marie Saint-Cerny, et *Le petit astronaute* de Jean-Paul Eid. Peut-être même au panthéon des plus grandes œuvres de l'histoire du 9e art québécois. L'Histoire nous le dira.

Science-fiction écologique

Inénarrable duo français sévissant depuis près de vingt ans, Ruppert et Mulot (*Les petits bolos*, *Portrait d'un buveur* avec Olivier Schrauwen, *Olympia* avec Bastien Vivès) suscitent la surprise avec *La part merveilleuse*. Délaissant l'humour cinglant et absurde caractérisant son corpus novateur, le tandem investit la science-fiction avec un aplomb déconcertant. Dans ce premier volet d'une trilogie annoncée, l'humanité cohabite avec des entités extraterrestres aux formes et aux couleurs extravagantes qui s'immiscent dans le quotidien, que ce soit dans le train, sur le trottoir ou le parvis de l'église. Ignorant tout de ces œuvres d'art s'exposant à ciel ouvert, des hommes et des femmes se métamorphosent au contact de celles-ci. Leur présence divise la société. Si certains y voient une menace, d'autres militent pour leur sauvegarde. Allégorie écologique, *La part merveilleuse* nous plonge dans un récit initiatique où l'homme détruit la beauté (en l'occurrence la nature), insensible à sa nécessité. Servies par un trait mystique réalisé à deux mains, les planches nous soufflent, littéralement. Genre fréquenté par les plus grands (Moebius, Jodorowsky, Druillet, Mathieu Bablet, Jean-Marc Rochette) et d'incalculables faiseurs, la science-fiction voit avec son édifice gratifié d'une nouvelle pierre avec *La part merveilleuse*.

Comédie romantique mythologique

Véritable ovni bédéesque, *Le divin scénario* revisite le mythe de l'Annonciation. Il y a quelque chose de pourri au royaume de Dieu. Déçu de l'Homme, qui n'engendre que la violence et l'avarice, le Tout-Puissant somme l'archange Gabriel de lui trouver la mère de sa représentante sur terre. Bien plus qu'une réinterprétation des saintes Écritures, c'est à un voyage à travers l'histoire de l'art que nous convient les auteurs. Des *Mille et une nuits* à *Madame Bovary*, en passant par *Ulysse* et *Superman*, il en va de cet album comme d'une traversée initiatique. L'approche graphique subjugue tant la palette chromatique et le trait unique, exerçant sur le lecteur une fascination, à la manière du fantastique film d'animation *Le roi et l'oiseau* de Jacques Prévert.



LES VIEUX MAUDITS
Leif Tande
La Pastèque
56 p. | 18,95 $



FOOTBALL-FANTAISIE
Zviane
Pow Pow
516 p. | 54.95 $



LA PART MERVEILLEUSE
Ruppert et Mulot
Dargaud
156 p. | 39,95 $



LE DIVIN SCÉNARIO
Jacky Beneteaud et Fabrizio Dori
Actes Sud/L'An 2
192 p. | 39,95 $

Les libraires

ABITIBI-TÉMISCAMINGUE

AU BOULON D'ANCRAGE
100, rue du Terminus Ouest
Rouyn-Noranda, QC J9X 6H7
819 764-9574
librairie@tlb.sympatico.ca

DU NORD
51, 5e Avenue Est
La Sarre, QC J9Z 1L1
819 333-6679
info@librairiedunord.ca

EN MARGE
25, av. Principale
Rouyn-Noranda, QC J9X 4N8
819 764-5555
librairie@fontainedesarts.qc.ca

LA GALERIE DU LIVRE
769, 3e Avenue
Val-d'Or, QC J9P 1S8
819 824-3808
galeriedulivre@cablevision.qc.ca

PAPETERIE COMMERCIALE — AMOS
82, 1re Avenue Est, local 030
Amos, QC J9T 4B2
819 732-5201
papcom.qc.ca

PAPETERIE COMMERCIALE — VAL-D'OR
858, 3e Avenue
Val-d'Or, QC J9P 1T2
819 824-2721
librairievd@papcom.qc.ca

PAPETERIE COMMERCIALE — MALARTIC
734, rue Royale
Malartic, QC J0Y 1Z0
819 757-3161
malartic@papcom.qc.ca

SERVICE SCOLAIRE HAMSTER
150, rue Perreault Est
Rouyn-Noranda, QC J9X 3C4
819 764-5166

SERVIDEC
26H, rue des Oblats Nord
Ville-Marie, QC J9V 1J4
819 629-2816 | 1 888 302-2816
logitem.qc.ca

BAS-SAINT-LAURENT

L'ALPHABET
120, rue Saint-Germain Ouest
Rimouski, QC G5L 4B5
418 723-8521 | 1 888 230-8521
alpha@lalphabet.qc.ca

LIBRAIRIE BOUTIQUE VÉNUS
21, rue Saint-Pierre
Rimouski, QC G5L 1T2
418 722-7707
librairie.venus@globetrotter.net

LA CHOUETTE LIBRAIRIE
483, av. Saint-Jérôme
Matane, QC G4W 3B8
418 562-8464
chouettelib@gmail.com

DU PORTAGE
Centre comm. Rivière-du-Loup
298, boul. Thériault
Rivière-du-Loup, QC G5R 4C2
418 862-3561 | portage@bellnet.ca

L'HIBOU-COUP
1552, boul. Jacques-Cartier
Mont-Joli, QC G5H 2V8
418 775-7871 | 1 888 775-7871
hibocou@globetrotter.net

J.A. BOUCHER
230, rue Lafontaine
Rivière-du-Loup, QC G5R 3A7
418 862-2896
libjaboucher@qc.aira.com

L'OPTION
Carrefour La Pocatière
625, 1re Rue, Local 700
La Pocatière, QC G0R 1Z0
418 856-4774
liboptio@bellnet.ca

CAPITALE-NATIONALE

BAIE SAINT-PAUL
Centre commercial Le Village
2, ch. de l'Équerre
Baie-St-Paul, QC G3Z 2Y5
418 435-5432
marie-claude@librairiebaiestpaul.com

HANNENORAK
87, boul. Bastien
Wendake, QC G0A 4V0
418 407-4578
librairie@hannenorak.com

LA LIBERTÉ
1073, route de l'Église
Québec, QC G1V 3W2
418 658-3640
info@librairielaliberte.com

DONNACONA
325, rue de l'Église, local 31
Donnacona, QC G3M 2A2
418 285-2120

MORENCY
657, 3e Avenue
Québec, QC G1L 2W5
418 524-9909
morency.leslibraires.ca

PANTOUTE
1100, rue Saint-Jean
Québec, QC G1R 1S5
418 694-9748

286, rue Saint-Joseph Est
Québec, QC G1K 3A9
418 692-1175

VAUGEOIS
1300, av. Maguire
Québec, QC G1T 1Z3
418 681-0254
librairie.vaugeois@gmail.com

CENTRE-DU-QUÉBEC

BUROPRO | CITATION
765, boul. René-Lévesque
Drummondville, QC J2C 0G1
819 478-7878
buropro@buropro.qc.ca

BUROPRO | CITATION
505, boul. Jutras Est
Victoriaville, QC G6P 7H4
819 752-7777
buropro@buropro.qc.ca

CHAUDIÈRE-APPALACHES

CHOUINARD
1100, boul. Guillaume-Couture
Lévis, QC G6W 0R8
418 832-4738
chouinard.ca

FOURNIER
71, Côte du Passage
Lévis, QC G6V 5S8
418 837-4583
commande@librairiehfournier.ca

L'ÉCUYER
Carrefour Frontenac
805, boul. Frontenac Est
Thetford Mines, QC G6G 6L5
418 338-1626

LIVRES EN TÊTE
110, rue Saint-Jean-Baptiste Est
Montmagny, QC G5V 1K3
418 248-0026
livres@globetrotter.net

SÉLECT
12140, 1re Avenue,
Saint-Georges, QC G5Y 2E1
418 228-9510 | 1 877 228-9298
libselec@globetrotter.qc.ca

CÔTE-NORD

A À Z
79, Place LaSalle
Baie-Comeau, QC G4Z 1J8
418 296-9334 | 1 877 296-9334
librairieaz@cgocable.ca

CÔTE-NORD
637, avenue Brochu
Sept-Îles, QC G4R 2X7
418 968-8881

ESTRIE

APPALACHES
88, rue Wellington Nord
Sherbrooke, QC J1H 5B8
819 791-0100

BIBLAIRIE GGC LTÉE
1567, rue King Ouest
Sherbrooke, QC J1J 2C6
819 566-0344 | 1 800 265-0344
administration@biblairie.qc.ca

BIBLAIRIE GGC LTÉE
401, rue Principale Ouest
Magog, QC J1X 2B2
819 847-4050
magog@biblairie.qc.ca

MÉDIASPAUL
250, rue Saint-François Nord
Sherbrooke, QC J1E 2B9
819 569-5535
librairie.sherbrooke@
mediaspaul.qc.ca

GASPÉSIE-ÎLES-DE-LA-MADELEINE

ALPHA
168, rue de la Reine
Gaspé, QC G4X 1T4
418 368-5514
librairie.alpha@cgocable.ca

L'ENCRE NOIRE
5B, 1re Avenue Ouest
Sainte-Anne-des-Monts, QC
G4V 1B4
418 763-5052
librairielencrenoire@gmail.com

LIBER
166, boul. Perron Ouest
New Richmond, QC G0C 2B0
418 392-4828
liber@globetrotter.net

LANAUDIÈRE

LE PAPETIER, LE LIBRAIRE
144, rue Baby
Joliette, QC J6E 2V5
450-757-7587
livres@lepapetier.ca

LULU
2655, ch. Gascon
Mascouche, QC J7L 3X9
450 477-0007
administration@librairielulu.com

LE PAPETIER, LE LIBRAIRE
403, rue Notre-Dame
Repentigny, QC J6A 2T2
450 585-8500
mosaique.leslibraires.ca

MARTIN INC.
Galeries Joliette
1075, boul. Firestone, local 1530
Joliette, QC J6E 6X6
450 394-4243

RAFFIN
86, boul. Brien, local 158A
Repentigny, QC J6A 5K7
450 581-9892

LAURENTIDES

L'ARLEQUIN
4, rue Lafleur Sud
Saint-Sauveur, QC J0R 1R0
450 744-3341
churon@librairiearlequin.ca

CARCAJOU
401, boul. Labelle
Rosemère, QC J7A 3T2
450 437-0690
carcajourosemere@bellnet.ca

CARPE DIEM
814-6, rue de Saint-Jovite
Mont-Tremblant, QC J8E 3J8
819 717-1313
info@librairiecarpediem.com

PAPETERIE DES HAUTES-RIVIÈRES
532, de la Madone
Mont-Laurier, QC J9L 1S5
819 623-1817
info@papeteriehr.ca

STE-THÉRÈSE
1, rue Turgeon
Sainte-Thérèse QC J7E 3H2
450 435-6060
info@elst.ca

LAVAL

CARCAJOU
3100, boul. de la Concorde Est
Laval, QC H7E 2B8
450 661-8550
info@librairiecarcajou.com

MARTIN INC. | SUCCURSALE LAVAL
1636, boul. de l'Avenir
Laval, QC H7S 2N4
450 689-4624
librairiemartin.com

MAURICIE

L'EXÈDRE
910, boul. du St-Maurice,
Trois-Rivières, QC G9A 3P9
819 373-0202
exedre@exedre.ca

POIRIER
1374, boul. des Récollets
Trois-Rivières, QC G8Z 4L5
(819) 379-8980
info@librairiepoirier.ca

647, 5e Rue de la Pointe
Shawinigan QC G9N 1E7
819 805-8980
shawinigan@librairiepoirier.ca

MONTÉRÉGIE

ALIRE
17-825, rue Saint-Laurent Ouest
Longueuil, QC J4K 2V1
450 679-8211
info@librairie-alire.com

AU CARREFOUR
Promenades Montarville
1001, boul. de Montarville,
Local 9A
Boucherville, QC J4B 6P5
450 449-5601
au-carrefour@hotmail.ca

AU CARREFOUR
Carrefour Richelieu
600, rue Pierre-Caisse, bur. 660
Saint-Jean-sur-Richelieu, QC
J3A 1M1 | 450 349-7111
llie.au.carrefour@qc.aira.com

BOYER
10, rue Nicholson
Salaberry-de-Valleyfield, QC
J6T 4M2
450 373-6211 | 514 856-7778

BUROPRO | CITATION
600, boul. Sir-Wilfrid-Laurier
Belœil, QC J3G 4J2
450 464-6464 | 1 888 907-6464
librairiecitation.com

BUROPRO | CITATION
40, rue Évangeline
Granby, QC J2G 6N3
450 378-9953

LARICO
Centre commercial
Place-Chambly
1255, boul. Périgny
Chambly, QC J3L 2Y7
450 658-4141
infos@librairielarico.com

LE FURETEUR
25, rue Webster
Saint-Lambert, QC J4P 1W9
450 465-5597
info@librairielefureteur.ca

LE REPÈRE
243, rue Principale
Granby, QC J2G 2V9
450 305-0272

L'INTRIGUE
415, av. de l'Hôtel-Dieu
Saint-Hyacinthe, QC J2S 5J6
450 418-8433
info@librairielintrigue.com

MODERNE
1001, boul. du Séminaire Nord
Saint-Jean-sur-Richelieu, QC
J3A 1K1 | 450 349-4584
librairiemoderne.com
service@librairiemoderne.com

BURO & CIE.
2130, boul. René-Gaultier
Varennes, QC J3X 1E5
450 652-9806
librairie@procurerivesud.com

BUROPRO CITATION | SOLIS
Galeries Saint-Hyacinthe
320, boul. Laframboise
Saint-Hyacinthe, QC J2S 4Z5
450 778-9564
buropro@buropro.ca

LIBRAIRIE ÉDITIONS VAUDREUIL
480, boul. Harwood
Vaudreuil-Dorion, QC J7V 7H4
450 455-7974 | 1 888 455-7974
libraire@editionsvaudreuil.com

MONTRÉAL

ASSELIN
5580, boul. Henri-Bourassa Est
Montréal, QC H1G 2T2
514 322-8410

BERTRAND
430, rue Saint-Pierre
Montréal, QC H2Y 2M5
514 849-4533
bertrand@librairiebertrand.com

DE VERDUN
4750, rue Wellington
Verdun, QC H4G 1X3
514 769-2321
lalibrairiedeverdun.com

LIVRESSE
2671, rue Notre-Dame Ouest
Montréal, QC H3J 1N9
514 819-2274
info@librairielivresse.com

LES PASSAGES
1225, rue Notre-Dame
Lachine, QC H8S 2C7
514 819-2275
info@librairielespassages.com

DRAWN & QUARTERLY
211, rue Bernard Ouest
Montréal, QC H2T 2K5
514 279-2224

DU SQUARE
3453, rue Saint-Denis
Montréal, QC H2X 3L1
514 845-7617
librairiedusquare@
librairiedusquare.com

1061, avenue Bernard
Montréal, QC H2V 1V1
514 303-0612

L'EUGUÉLIONNE
1426, rue Beaudry
Montréal, QC H2L 3E5
514 522-4949
info@librairieleuguelionne.com

FLEURY
1169, rue Fleury Est
Montréal, QC H2C 1P9
438 386-9991
info@librairiefleury.com

GALLIMARD
3700, boul. Saint-Laurent
Montréal, QC H2X 2V4
514 499-2012
gallimardmontreal.com

LA LIVRERIE
1376, rue Ontario Est
Montréal, QC H2L 1S1
438 476-6647
info@lalivrerie.com

LA MAISON DE L'ÉDUCATION
10840, av. Millen
Montréal, QC H2C 0A5
514 384-4401
librairie@maisondeleducation.com

Procurez-vous le bimestriel *Les libraires* gratuitement dans l'une des librairies indépendantes ci-dessous.

LE PORT DE TÊTE
262, av. Mont-Royal Est
Montréal, QC H2T 1P5
514 678-9566
librairie@leportdetete.com

LIBRAIRIE MICHEL FORTIN
3714, rue Saint-Denis
Montréal, QC H2X 3L7
514 849-5719 | 1 877 849-5719
mfortin@librairiemichelfortin.com

MÉDIASPAUL
3965, boul. Henri-Bourassa Est
Montréal, QC H1H 1L1
514 322-7341
clientele@mediaspaul.qc.ca

MONET
Galeries Normandie
2752, rue de Salaberry
Montréal, QC H3M 1L3
514 337-4083
librairiemonet.com

PAULINES
2653, rue Masson
Montréal, QC H1Y 1W3
514 849-3585
libpaul@paulines.qc.ca

PLANÈTE BD
4077, rue Saint-Denis
Montréal QC H2W 2M7
514 759-9800
info@planetebd.ca

RAFFIN
Plaza St-Hubert
6330, rue Saint-Hubert
Montréal, QC H2S 2M2
514 274-2870

Place Versailles
7275, rue Sherbrooke Est
Montréal, QC H1N 1E9
514 354-1001

ULYSSE
4176, rue Saint-Denis
Montréal, QC H2W 2M5
514 843-9447

560, av. du Président-Kennedy
Montréal, QC H3A 1J9
514 843-7222
guidesulysse.ca

ZONE LIBRE
262, rue Sainte-Catherine Est
Montréal, QC H2X 1L4
514 844-0756
zonelibre@zonelibre.ca

OUTAOUAIS

BOUQUINART
110, rue Principale, unité 1
Gatineau, QC J9H 3M1
819 332-3334

DU SOLEIL
53, boul. Saint-Raymond
Suite 100
Gatineau, QC J8Y 1R8
819 595-2414
soleil@librairiedusoleil.ca

MICHABOU
Galeries Aylmer
181, rue Principale
Gatineau, QC J9H 6A6
819 684-5251
infos@michabou.ca

ROSE-MARIE
487, av. de Buckingham
Gatineau, QC J8L 2G8
819 986-9685
librairierosemarie@
librairierosemarie.com

SAGUENAY–LAC-SAINT-JEAN

CENTRALE
1321, boul. Wallberg
Dolbeau-Mistassini, QC G8L 1H3
418 276-3455
livres@brassardburo.com

HARVEY
1055, av. du Pont Sud
Alma, QC G8B 2V7
418 668-3170
librairieharvey@cgocable.ca

LES BOUQUINISTES
392, rue Racine Est
Chicoutimi, QC G7H 1T3
418 543-7026
bouquinistes@videotron.ca

POINT DE SUSPENSION
132, rue Racine Est
Chicoutimi, QC G7H 5B5
418 543-2744, poste 704

MARIE-LAURA
2324, rue Saint-Dominique
Jonquière, QC G7X 6L8
418 547-2499
librairie.ml@videotron.ca

MÉGABURO
755, boul. St-Joseph, suite 120
Roberval, QC G8H 2L4
418 275-7055

HORS QUÉBEC

DU SOLEIL
Marché By
33, rue George
Ottawa, ON K1N 8W5
613 241-6999
soleil@librairiedusoleil.ca

IL ÉTAIT UNE FOIS
126, Lakeshore Road West
Oakville, ON L6K 1E3
289 644-2623
bonjour@iletait1fois.ca

LE BOUQUIN
3360, boul. Dr. Victor-Leblanc
Tracadie-Sheila, NB E1X 0E1
506 393-0918
caroline.mallais@stylopress.ca

MATULU
114, rue de l'Église
Edmundston, NB E3V 1J8
506 736-6277
matulu@nbnet.nb.ca

PÉLAGIE
221 boul. J.D.-Gauthier
Shippagan, NB E8S 1N2
506 336-9777
pelagie@nbnet.nb.ca

171, boul. Saint-Pierre Ouest
Caraquet, NB E1W 1B1
506 726-9777
pelagie2@nb.aibn.com

À LA PAGE
200, boulevard Provencher
Winnipeg (MN) R2H 0G3
204 233-7223
alapage@mts.net


© Catherine Bütikofer

LIBRAIRE EN VEDETTE

SÉBASTIEN VEILLEUX
DE LA LIBRAIRIE PAULINES, À MONTRÉAL

Il a longtemps voulu devenir écrivain. Il a stratégiquement postulé en librairie pour se faire des contacts. Cela ne s'est pas concrétisé, mais il est devenu un passeur de livres. Aujourd'hui, la librairie est son milieu naturel et il roule sa bosse dans le monde du livre depuis vingt ans. Avant d'arriver chez Paulines en septembre 2020, Sébastien Veilleux était à la Coop UQAM. Plusieurs de ses collègues écrivent eux aussi — notamment dans la section « Les libraires craquent » entre nos pages — et leurs textes circulent, ce qu'il trouve très stimulant. Côté lecture, il alterne entre les essais philosophiques et spirituels et la littérature québécoise. Il apprécie particulièrement Simone Weil, à qui il revient toujours, en particulier à ses textes sur le malheur. Elle l'aide à gérer ses humeurs, un peu comme Obélix transporte son menhir. Récemment, il a lu *Ptoma* de Nicolas Lévesque. La lucidité de cet auteur et la sérénité de son écriture lui font du bien. Prochainement, il compte lire *Gouverneurs de la rosée* de Jacques Roumain pour sortir de sa zone de confort. D'ailleurs, Sébastien a réalisé cette année qu'en tant que quarantenaire blanc unilingue francophone, il est enfermé dans sa culture d'origine. Il doit à Caroline Dawson et à son magnifique *Là où je me terre* d'en avoir pris conscience. Son roman lui a fait ressentir toute la résilience que cela exige de s'intégrer à une culture. Et dernièrement, en lisant *Les racistes n'ont jamais vu la mer* et *Le rêve de la Terre*, il a compris qu'il devait faire sa part, lui aussi, pour la suite du monde. Finalement, le libraire aimerait saluer la contribution de deux autrices qui ont publié leur premier roman cette année. Avec *La fille d'elle-même*, Gabrielle Boulianne-Tremblay montre que courage et sensibilité vont de pair. De même, l'abnégation et la résistance dont a fait preuve Chris Bergeron durant la campagne promotionnelle de *Valide* méritent selon lui d'être soulignées. C'est aussi ça, *Faire œuvre utile*, dit-il.

Les libraires

DÉCEMBRE 2021 — JANVIER 2022
Nº 128

754, rue Saint-François Est
Québec (Québec) G1K 2Z9

ÉDITION / Éditeur : Les libraires / Présidente : Marie-Ève Pichette / Directeur : Jean-Benoît Dumais (photo : © Gabriel Germain)

PRODUCTION / Direction : Josée-Anne Paradis (photo : © Hélène Bouffard) / Design graphique : Bleuoutremer / Révision linguistique : Simon Lambert et Marie-Claude Masse / Correction d'épreuves : Alexandra Mignault

RÉDACTION / Rédactrice en chef : Josée-Anne Paradis / Adjointe à la rédaction : Alexandra Mignault / Collaboratrices : Isabelle Beaulieu, Ariane Lehoux et Raphaëlle Vézina

Chroniqueurs : Normand Baillargeon, David Bélanger (photo : © Cécile Huysman), Sophie Gagnon-Roberge, Jean-Dominic Leduc (photo : © Maeve St-Pierre), Robert Lévesque (photo : © Robert Boisselle), Elsa Pépin, Norbert Spehner et Dominic Tardif
Collaborateurs : Sophie Grenier-Héroux, Ismaël Houdassine, Claudia Larochelle, Samuel Larochelle, Jérémie McEwen, Elsa Pépin et Benoit Valois-Nadeau
Couverture : Cécile Gariépy

IMPRESSION ET DISTRIBUTION / Publications Lysar, courtier / Tirage : 32 000 exemplaires / Nombre de pages : 100 / *Les libraires* est publié six fois par année. / Numéros 2021 : février, avril, juin, septembre, octobre, décembre

PUBLICITÉ / Josée-Anne Paradis : 418 948-8775, poste 227
japaradis@leslibraires.ca

DÉPOSITAIRES / Nicole Beaulieu : 418 948-8775, poste 235
nbeaulieu@leslibraires.ca

Libraires qui ont participé à ce numéro

CARCAJOU : Laurence Lacroix / CÔTE-NORD : Lise Chiasson, Ariane Huet / DU SOLEIL : Jean-Philip Guy / GALLIMARD : Thomas Dupont-Buist, Alexandra Guimont / HANNENORAK : Isabelle Dion, Cassandre Sioui / LA LIBERTÉ : Marie-Chloé Boulanger, Alexandre Gauthier, Josée Laberge, Éléna Laliberté / LA MAISON DE L'ÉDUCATION : Jonathan Paquette / LE FURETEUR : Émilie Bolduc / LES BOUQUINISTES : Shannon Desbiens / LIBER : François-Alexandre Bourbeau, Mélanie Langlois / L'OPTION : André Bernier / MARIE-LAURA : Pascale Brisson-Lessard / MÉDIASPAUL : Flint Odinson / MODERNE : Chantal Fontaine / MORENCY : Denis Dumas / PANTOUTE : Gabriel Guérin, Christian Vachon / PAULINES : Magalie Lapointe-Libier, Sébastien Veilleux / POIRIER : Laurence Primeau, Katrine Winter

revue.leslibraires.ca

TEXTES INÉDITS ACTUALITÉS

ÉDIMESTRE :
edimestre@leslibraires.ca

WEBMESTRE : Daniel Grenier / webmestre@leslibraires.ca

Une production de l'Association pour la promotion de la librairie indépendante. Tous droits réservés. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle n'est autorisée qu'avec l'assentiment écrit de l'éditeur. Les opinions et les idées exprimées dans *Les libraires* n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

Fondée en 1998 / Dépôt légal : Bibliothèque et Archives nationales du Québec / Bibliothèque et Archives Canada / ISSN 1481-6342 / Envoi de postes-publications 40034260

Les libraires reconnaît l'aide financière du Conseil des Arts du Canada et de la SODEC

Conseil des Arts du Canada
Canada Council for the Arts
SODEC Québec

Les libraires est disponible dans plus de 115 librairies indépendantes du Québec, de l'Ontario et du Nouveau-Brunswick ainsi que dans plus de 700 bibliothèques.

Abonnement

1 an (6 numéros)

RESPONSABLE : Nicole Beaulieu
418 948-8775, poste 235 /
nbeaulieu@leslibraires.ca

Adressez votre chèque à l'attention de *Les libraires*.

POSTE RÉGULIÈRE
Canada : 18,99 $ (taxes incluses)

PAR VOIE TERRESTRE
États-Unis : 50 $ / Europe : 60 $

PAR AVION
États-Unis : 60 $ / Europe : 70 $

Abonnement disponible en ligne : revue.leslibraires.ca/La revue/abonnement

Abonnement pour les bibliothèques aussi disponible (divers forfaits).

Tous les prix affichés dans cette revue le sont à titre indicatif.
Les prix en vigueur sont ceux que vous retrouverez en librairie.

Vous êtes libraire ? Vous voulez écrire entre nos pages ? Écrivez-nous à craques@leslibraires.ca.



Inutile

Champ libre

Par David Bélanger



/
David Bélanger est chargé de cours à l'UQAM, directeur de rédaction d'*XYZ. La revue de la nouvelle* et chercheur postdoctoral sur l'imaginaire de la dette dans la littérature québécoise des années 1860 à 1960, à l'Université de Montréal. On le lit avec grande attention dans les plus récents essais que sont *Sortir du bocal : Dialogue sur le roman québécois*, coécrit avec Michel Biron (Boréal), *Appelée à comparaître : La littérature dans les fictions québécoises du XXIe siècle* (PUM) et *Il s'est écarté : Enquête sur la mort de François Paradis* (Nota bene). David Bélanger a aussi publié des nouvelles (*En savoir trop*, L'instant même) et un roman policier (*Métastases*, L'instant même).
/

« Est-ce que la littérature est inutile ? » Je crois que nous avons là une question rhétorique. J'entends encore sortir de la bouche de mon dentiste le « ça sert à quoi ? » chargé d'agacement alors qu'il a inséré ses outils dans ma propre cavité buccale après que je lui ai révélé « faire de la recherche en littérature » : pour lui, pour plusieurs, la littérature, et plus largement la recherche sur les bien nommées « études littéraires », ce n'est que du vent. Toutefois, lorsqu'un intellectuel pose la même question en séance inaugurale au Collège de France — Antoine Compagnon, par exemple —, ou lorsqu'un colloque savant l'adopte pour guider les intervenants, lorsque la question chapeaute une table ronde dans un Salon du livre ou une chronique comme ici, elle est non moins rhétorique et l'enthousiasme seul est attendu : la littérature est inutile opine-t-on généralement, donc nécessaire. *La littérature est inutile*, c'était d'ailleurs l'affirmation titrant un essai tardif du grand critique québécois Gilles Marcotte, dans lequel il traçait, à partir de cet « impouvoir » des lettres, leur absolue nécessité.

◇◇◇

Il faut pourtant être honnête. Le candidat à la présidentielle française Nicolas Sarkozy s'irritait en 2006 que *La princesse de Clèves* figure au concours d'administration française : en quoi, ironisait-il, la maîtrise de cette œuvre du XVIIe siècle devait être une connaissance obligée et, infère-t-on, utile pour « la guichetière » moyenne ? La question n'était peut-être pas aussi absurde qu'on a bien voulu le dire du côté des lettrés. Les Grandes Œuvres, leur connaissance et leur encensement, ne servent pas à de telles fins — on n'est pas « meilleur ouvrier si on a lu Montaigne », pour contredire Antoine Compagnon (encore lui). Mais attendez, je n'en ai pas contre la littérature, après tout, je l'étudie depuis une quinzaine d'années. Simplement, je ne crois pas non plus que la personne chargée d'emballer mon épicerie saura mettre plus d'harmonie dans mon sac en sachant distinguer les compositeurs Brahms et Bach, que celle qui conduit le bus où j'ai pris place me mènera plus directement à bon port en méditant sur le coup de pinceau de Braque ou de Kahlo.

Le loup est dans la bergerie : les enseignants de littérature, ceux qui se consacrent à son étude aussi, n'en défendent plus l'utilité ; l'humanité est en péril, la grandeur d'antan toute chiffonnée, sentez-vous le soufre des torches qui menacent nos bibliothèques ? Pourtant, il me semble bien énoncer ici des évidences, et c'est le contraire, cet ancien monde vieillot où « avoir lu » vous nimbait illico de poudre de fée — « lui, il a des lettres ! » — qui me semble inquiétant.

Le sociologue Axel Honneth relevait dans *La société du mépris* et dans *La lutte pour la reconnaissance* que notre monde, depuis ses vastes mouvements d'individuation, change radicalement ; aujourd'hui — et c'est vrai depuis les années 1980 —, l'individu a moins le sentiment de provenir d'un groupe qui le détermine — une classe sociale — et davantage le sentiment de se faire soi-même, sur le modèle romantique : sa *performance* dans le monde le détermine. Cette métamorphose a de grandes conséquences dans notre rapport à l'art. Auparavant, l'art était l'affaire d'un « habitus », c'est-à-dire un « signe de classe » : si vous citiez Jane Austen, reconnaissiez un tableau de Mondrian et distinguiez la Neuvième de la Septième symphonie, vous aviez les signes légitimes d'appartenance à la bourgeoisie, l'art était utile pour monter l'échelle sociale, vous pouviez depuis l'édition Quarto de *La recherche du temps perdu* atteindre le premier barreau et vous hisser au barreau suivant en vous tenant à la tranche du *hard-cover* de *Middlemarch* de George Eliot. Si nous posons la question de l'utilité de la littérature aujourd'hui — avec régularité ! —, c'est parce qu'elle n'est plus un « signe social » évident, et on doit mesurer dorénavant cette utilité à l'échelle individuelle : est-ce que la littérature rend l'individu meilleur ? Je ne suis pas sûr que sur le champ de bataille de cette question, Flaubert puisse vaincre un manuel de psychopop. Est-ce que la littérature nous rend plus cultivés ? Ça dépend, et la culture utile dans la société priorisera *de facto* les romans historiques, gros de détails et de dates qui s'exhibent dans des cocktails d'affaires ; vous pourriez aussi bien suivre un terrier de lapin sur la page Wikipédia. La littérature aiguise-t-elle notre logique ? Les aventures de Sherlock Holmes feront pâle figure devant le cahier de sudoku.

La littérature ne vous rendra pas plus performant — ni dans votre travail ni dans votre vie. En ce sens, à l'aune des valeurs néolibérales, elle est inutile. Cette improductivité, la littérature l'a cultivée longtemps, comme un idéal : la poésie « gratuite », le roman « sur rien ». Dans *L'adieu à la littérature*, William Marx indique d'ailleurs que c'est depuis cet « autodénigrement » qu'elle a doucement perdu son lustre dans la société, refusant de se « mettre au service » de quoi que ce soit et étant donc elle-même reléguée là où nous la voyons aujourd'hui — un peu dépassée, étonnamment vivante toutefois.

◇◇◇

C'est une question rhétorique. La littérature est-elle inutile ? Évidemment. Au temps de Madame de Staël, on soutenait que la Beauté était homologue à la Vertu ; le beau menait au bien — une toile de Botticelli encourageait à la charité, un vers de Ronsard stimulait l'empathie, une pièce de Mozart rapprochait du paradis. Par bonheur, nous nous sommes sortis de ces formules magiques. Maintenant il reste à la littérature, et aux fourgons de livres qui chaque année paraissent, une autre mission : nous divertir. Entendez-moi bien, ce n'est pas là une mission frivole. Divertir signifie, dans son sens étymologique, détourner de quelque chose ; de quoi nous détourne donc la littérature ? De la productivité, de l'utilité, de notre propre performance, parce qu'elle n'y est plus réductible. C'est ce que j'aurais répondu à mon dentiste si j'avais eu la bouche libre pour lui donner la réplique. Il reste à espérer que la revue *Les libraires* vienne se poser sur sa table de salle d'attente… ◇

LE NOUVEAU
WERBER



LA PROPHÉTIE
DES ABEILLES

ROMAN

ALBIN MICHEL

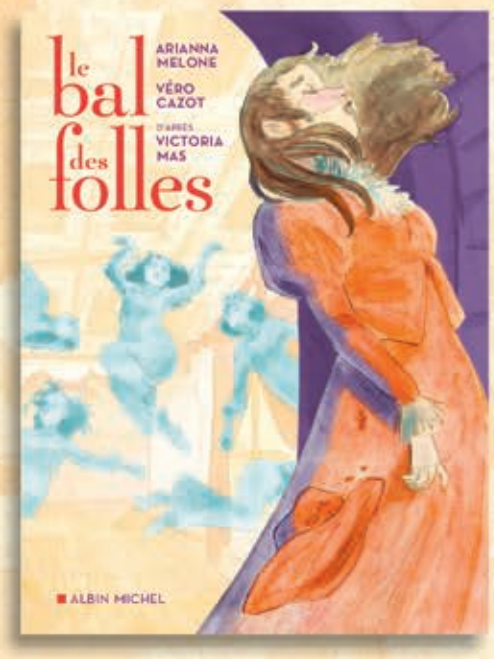


Photo de l'auteur © Philip Conrad / Photo12



LE CÉLÈBRE ROMAN
DE VICTORIA MAS EN BD

le bal des folles



ALBIN MICHEL



Photography agency Iconocast Image © Jean-Baptiste Mondino



PRIX RENAUDOT

Albin Michel